

Du bizarre au merveilleux, la transition est insensible et le lecteur se trouvera en plein fantastique avant qu'il se soit aperçu que le monde est loin derrière lui.
Prosper MÉRIMÉE. (*Essai sur Nicolas Gogol.*)

Publication mensuelle

EDITION FRANÇAISE DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »

SCIENCE-FICTION

LE JEUNE HOMME ET L'ESPACE (III) *par Robert Heinlein* 3
POÊLE VOLANTE *par Robert F. Young* 76
M. LÉONARD EN FÊTE *par Henri Damonti* 86
GWENDOLINE *par Stefan Wul* 91

FANTASTIQUE

LA DÉESSE AUX CHEVEUX BLANCS *par Idris Seabright* 98
L'ÉPERVIER *par Thomas Owen* 103
UN JOUR OUVRABLE *par Jacques Sternberg* 112
LA PIÈCE *par Jean-Pierre Klein* 124

CHRONIQUES ET RUBRIQUES

LA TRILOGIE DE C.S. LEWIS *par A. Van Hageland*
ICI, ON DÉSINTÈGRE ! (*Revue des Livres*)
L'ÉCRAN A QUATRE DIMENSIONS (*Revue des Films*)
TRIBUNE LIBRE

Présentation des nouvelles par Jacques Bergier et Alain Dorémieux.

Le dessin de couverture de Lucien Lepiez évoque l'ouvrage de Louis Pauwels et Jacques Bergier « Le matin des magiciens », *chroniqué le mois dernier dans nos colonnes.*

9e Année — N° 87 **Février 1961**

Directeur : Maurice RENAULT.
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX.
Rédaction et administration :
Editions OPTA, 96, rue de la Victoire, Paris-9e (PIG-87-49).
Abonnements et vente :
24, *rue de Mogador, Paris-9e* (TRI-40-56) — *C C P Paris* 1848-38.
La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous.
La publication des récits contenus dans ce numéro est faite avec l'accord de Mercury Press, Inc. New York N. Y. (U. S. A.)

Le numéro : France, 1,60 *N F ; Maroc,* 184 *F M.*
ABONNEMENTS (6 mois) : *France et Union Française,* 8,70 *N F. Etranger,* 9,90 *N F.*
1 an : — — 16,80 *N F. Etranger,* 19,20 *N F.*

UN GRAND ROMAN DE
ROBERT HEINLEIN

Le jeune homme et l'espace

Traduit par Michel Deutsch

SYNOPSIS DES DEUX PREMIERES PARTIES

Je l'ai eu, ce vidoscaphe, en fin de compte...

Mon nom, c'est Kip Russell. Je terminais alors ma dernière année à la High School de Centerville. Chère vieille boîte ! Elle n'a que de lointains rapports avec une école véritable : c'est plutôt un de ces jardins d'enfants grand modèle que l'on considère comme des écoles supérieures par les temps qui courent ! Mais papa, qui est excentrique, trouve que les logarithmes sont plus importants que l'« Adaptation à la Vie » et, sous sa férule, j'ai sérieusement potassé les maths et les sciences, à domicile presque uniquement. Mon idée fixe, c'était d'aller dans l'espace : pour aller dans l'espace, il faut avoir une formation d'ingénieur.

Et voilà que le Savon « Voie Lactée » lança son grand concours : le gagnant aurait droit à un voyage sur la Lune, tous frais payés.

Il fallait que je gagne ce concours ! J'en devenais fou. J'expédiai des milliers d'emballages de savon, des milliers de slogans, bien aidé, je dois le dire, par Papa, Maman et Mr. Charton, mon patron. Car, ce printemps-là, je tenais le bar du drugstore Charton, ce qui me permettait de vendre du Savon « Voie Lactée »... et de réclamer les emballages à mes clients. Je n'en ai manqué qu'un seul : Quiggle « le Crack », le plus manifestement inutile des habitants de Centerville. Non seulement le « Crack » ne voulut pas me faire cadeau d'un étui de savon vide mais, sous le prétexte répété de déguster des chocolats maltés, il tournaillait autour de mon bar, décourageait la pratique et se fichait de moi dans les grandes largeurs avec d'astucieuses allusions au « Commandant Russell, la Terreur des Pirates de l'Espace » et autres plaisanteries aussi hautement spirituelles.

Je parvins quand même à conserver mon sang-froid, vendis mon savon et pondis 5.782 slogans.

Mais je ne gagnai pas le voyage dans la Lune. Je n'eus qu'un accessit : une combinaison spatiale démodée.

Seulement, minute ! Je n'avais jamais vraiment cru que je gagnerais et c'était une *vraie* combinaison spatiale. Je consacrai tout l'été à la remettre en état de marche, à la compléter en lui ajoutant un émetteur-récepteur à fréquences spatiales et à la rendre absolument étanche. Les vidoscaphes sont des bijoux mécaniques. Les bolides de course, à côté, sont la simplicité même. Je m'attachai tellement au mien qu'il finit par acquérir à mes yeux une véritable personnalité ; je le baptisai « Oscar » et pris l'habitude de bavarder avec lui, exactement comme avec un chien : en faisant tout à la fois les demandes et les réponses.

Seulement, je ne pouvais pas garder Oscar. Le règlement du concours m'offrait la possibilité de le rendre à la société qui me le reprendrait comme matériel d'occasion, moyennant 500 dollars : j'avais besoin de cette somme pour régler mon premier semestre à l'école d'ingénieurs où je voulais m'inscrire. Aussi, la veille du week-end de la Fête du Travail, j'entrepris, le cœur gros, de faire en compagnie d'Oscar ma dernière promenade dans la prairie qui s'étend derrière chez nous. Je jouais à faire semblant d'explorer Vénus quand je captai un S.O.S.

Et un astronef manqua presque de m'écraser en se posant.

Un second atterrit à son tour ; deux créatures sortirent du premier. Comme je me dirigeais gauchement à leur rencontre, l'une d'elles s'écroula avec un cri plaintif. Je m'en approchai en me demandant ce que cela pouvait bien être (car elle n'était pas humaine) quand quelque chose me frappa dans le dos.

Je me réveillai dans une cellule. Plus d'Oscar. A la place, une mioche format réduit, hyper-instruite et qui avait une haute idée d'elle-même : Patricia Wynant Reisfeld. Elle me demanda de l'appeler Tom-Pouce, me raconta que c'était elle qui pilotait le premier astronef, qu'elle était poursuivie par des pirates de l'espace (ceux-ci étant dans l'engin numéro 2) qui nous avaient finalement capturés ; nous nous trouvions pour le moment en route pour la Lune — dans une soucoupe volante !

Eberlué, j'en conclus que j'avais perdu les pédales.

Hélas, il n'en était rien ! Pas un mot de cette histoire qui ne fût vrai. Deux bonshommes, un gros et un maigre, me transportèrent auprès du pirate en chef après m'avoir soumis à l'action d'un rayon paralyseur. Un seul regard à mon ravisseur me convainquit de la réalité des dires de Tom-Pouce.

Pas seulement parce qu'il était laid, bien que ce monstre fût tellement terrifiant qu'il aurait fait rougir de honte une bande illustrée... des tentacules vermiculaires autour de la bouche, quatre bras reptiliens, des yeux balayant tout l'espace à la manière d'un radar, sans compter un œil surnuméraire derrière la tête ! Pourtant, ce n'était pas son aspect qui le rendait aussi repoussant...

Cette créature était le mal incarné !

Les gens qui vous disent que le « bien » et le « mal » sont relatifs n'ont pas vu cet être-là. « Cancrelat » (comme je le baptisai) était mauvais d'un bout à l'autre. Sa méchanceté était une force invincible qui pompait toute ma volonté. Il m'interrogea, me pressa comme un citron pour extraire de moi toutes les informations qui l'intéressaient. Après quoi il ordonna au gros et au maigre (Gras-du-Bide et Fil-de-fer) de me faire réintégrer ma cellule.

A présent, j'étais prêt à croire Tom-Pouce sur parole et elle me mit au courant du peu qu'elle savait. Elle s'était rendue sur la Lune en touriste,

Gras-du-Bide et Fil-de-fer l'avaient kidnappée et livrée à Cancrelat. Celui-ci et ses congénères, qui projetaient de nous envahir, avaient installé sur la Lune une base avancée d'où ils espionnaient la Terre. Pour eux, nous n'étions que du bétail : des esclaves. Sinon même une réserve alimentaire...

Au cours de sa captivité, Tom-Pouce avait fait connaissance de « Maman Bidule », un autre genre d'extra-terrestre aussi différent de Cancrelat qu'il était possible, mais tout aussi éloigné de l'humain. C'était un « flic », pour employer l'expression de Tom-Pouce, un flic lancé à la poursuite de Cancrelat, et qui était tombé au pouvoir de ce dernier. Cela n'expliquait pas grand-chose, mais je considérais tout ennemi de Cancrelat comme mon ami personnel.

Tom-Pouce et Maman Bidule s'étaient échappées en empruntant un astronef des congénères de Cancrelat ; la fillette était aux commandes tandis que l'extra-terrestre lui donnait les directives de vol. Les fugitives avaient mis le cap sur Princetown (où le père de Tom-Pouce occupait d'importantes fonctions scientifiques) mais c'était à Centerville finalement que l'astronef avait atterri...

Et voilà comment je m'étais trouvé mêlé (avec mon vidoscaphe) à cette histoire.

Tout s'expliquait. Tout, sauf une chose : comment sortir de cet imbroglio ?

L'astronef où nous nous trouvions fit contact sur la Lune mais Tom-Pouce et moi-même ne fûmes pas extraits de notre cabine-cellule. Nous nous chargeâmes nous-mêmes de ce point de détail en employant toutes nos ressources physiques et un bout de chewing-gum. L'engin était vide. L'idée me vint alors que nous pourrions l'utiliser pour fausser compagnie à nos ravisseurs comme Tom-Pouce l'avait déjà fait une fois. Mais la chance n'était pas de notre côté : Cancrelat avait utilisé un instrument indispensable (appelez-le un « starter » si vous voulez, bien que cela n'avait rien de commun avec un démarreur).

Heureusement, après avoir enfoncé quelques portes, je découvris nos vidoscaphes, « Oscar » et la combinaison modèle touriste dont Tom-Pouce était revêtue lors de son enlèvement. Cette fois, la fortune nous souriait.

Dans une autre cellule, Tom-Pouce mit la main sur Maman Bidule, un petit être d'une douceur extrême, aussi humain qu'un poisson rouge mais positivement adorable. Elle s'exprimait en gazouillis d'oiseau que je comprenais. Télépathie ? Peut-être bien... Je ne peux pas dire. Mais je saisissais pourquoi c'était... « Maman Bidule » : en sa présence on n'avait plus qu'un seul désir — se pelotonner contre elle pour faire calin. C'était une *mère*.

Deux vidoscaphes — et trois personnes ! Je desserrai les sangles de réglage d'Oscar et Maman Bidule s'installa à califourchon sur mon dos ; Tom-Pouce m'aida à refermer hermétiquement ma combinaison, je lui rendis la pareille, me munis de deux bouteilles d'oxy-hélium supplémentaires découvertes dans le local de ces deux traîtres à l'espèce humaine, Gras-du-Bide et Fil-de-fer, et... en route ! Notre objectif ? Atteindre à marche forcée la base lunaire la plus proche, l'observatoire de Tombaugh Station qui se trouvait à une soixantaine de kilomètres, de l'autre côté d'une chaîne de montagnes.

Au début ce fut presque un pique-nique. Puis, à mesure que nous progressions, cela devint un cauchemar sans fin : nous souffrions de la chaleur torride, nous étions exténués jusqu'à la moelle des os et nous manquions d'oxygène. Je passais un sale quart d'heure mais j'avais de l'eau, du sucre, des pilules peptiques, bref tout ce qui était à ma portée dans le casque d'Oscar. La pauvre Tom-Pouce, elle, n'avait pour tout potage que

sa vaillance et une réserve d'oxygène très limitée : sa tenue anti-V, type touriste, n'avait jamais été conçue en vue d'un trajet sérieux. Ses adaptateurs n'étaient même pas du modèle standard et je gaspillai près de la moitié de notre rabiot d'air en essayant maladroitement d'injecter un peu de mélange respiratoire dans ses bouteilles, grâce à un bricolage de fortune.

Lorsque nous arrivâmes en vue de la Station, Tom-Pouce s'effondra : elle avait épuisé toute sa provision d'air. Je la pris dans mes bras et poursuivis ma route tant bien que mal. Je ne sais pas exactement ce qui arriva ensuite : le délire de l'asphyxie s'était emparé de moi. J'eus l'impression de distinguer le sas étanche de Tombaugh Station. Une chenillette pressurisée s'arrêta près de nous. J'appelai à l'aide.

Deux hommes surgirent hors du véhicule. Un gros et un maigre... Le maigre braqua quelque chose vers moi. C'est la dernière image dont je me souviens.

Je me réveillai ficelé sur une couchette anti-accélération à bord du vaisseau de Cancrelat. Fil-de-fer était en train de me gifler et essayait de m'obliger à ingurgiter une pilule. Gras-du-Bide me conseilla de me laisser faire : les cinq jours à venir ne devaient pas être une rigolade, m'annonça-t-il. J'avalai. D'une part parce qu'il le fallait bien. D'autre part parce qu'une énorme seringue hypodermique était entrée dans la course. Mes deux lascars s'empressèrent de gober à leur tour un cachet semblable et s'attachèrent à leurs propres couchettes. Comme je m'efforçais de me souvenir de ce qui avait bien pu arriver à Tom-Pouce et à Maman Bidule, il y eut une secousse incroyable. Le vaisseau était entré en accélération.

La sensation d'être écrasé par un poids énorme semblait ne jamais devoir finir. Je vivais dans une brume de cauchemar, assommé par ce poids terrible, les drogues, la fatigue.

Et puis ils me détachèrent, me réveillèrent, me firent une piqûre stimulante. Gras-du-Bide massa mes membres noués de crampes. « Cinq jours sous 8 gravités, y a mieux comme promenade d'agrément, » remarqua-t-il incidemment. Quand je lui demandais où nous étions, il eut un rictus sauvage : « Sur Pluton. Un patelin délicieux. Le coin rêvé pour passer les vacances ! »

Je n'en crus pas un mot. Pluton est trop loin — trop froid. Mais je n'eus pas le temps de réfléchir plus avant à ces paroles : ils m'enfermèrent dans mon scaphandre et me guidèrent sans douceur le long d'une passerelle surplombant un ruisseau de « neige » et aboutissant à un tunnel percé à flanc de montagne, lequel s'ouvrait sur une série de cavernes coupées de cloisons étanches : c'était une base cancrelat. J'y retrouvai mon Cancrelat en personne qui ordonna à Gras-du-Bide et Fil-de-fer de m'extirper de ma combinaison et de me précipiter au fond d'un trou au ras du sol.

Ce fut dans un cachot que j'atterris. Un cachot exclusivement meublé d'un jet d'eau. Un cachot d'une nudité absolue. Il ne comportait même pas la moindre issue. Hormis la trappe du plafond par laquelle j'avais fait mon entrée forcée.

J'eus tout le loisir de retourner le problème sur toutes ses faces : le parachutage (toujours par le trou) d'une boîte de conserves de temps à autre était le seul incident qui venait interrompre le cours de mes réflexions. Merlin l'Enchanteur ou Superman auraient peut-être réussi à sortir de cette geôle. Pas Kip Russell. Ni même Robert Houdin.

Cela peut paraître idiot mais je m'attachai longuement à étudier la

question qui me tracassait : savoir où je me trouvais. Et je la tranchai : j'étais réellement sur Pluton. Cinq jours sous 8 gravités : cela concordait. Et puis il y avait ce froid, dehors, ce froid impensable qui vous glaçait même durant un court trajet protégé par un scaphandre isolé. C'était convaincant.

Un jour, ce fut Gras-du-Bide à son tour qu'on précipita par la trappe. Fil-de-fer lui atterrit dessus. Nous vécumes quelques jours tous les trois de concert dans un état de paix froide ; Fil-de-fer m'ignorait, le gros était tout ce qu'il y a de sociable mais je gardais mes distances. J'appris de sa bouche que Tom-Pouce était toujours vivante, qu'elle menait une « existence de princesse » ce qui ne laissait pas de l'indigner à bon droit. Il était écœuré que Cancrelat les eût traités, lui et son compère, avec tant d'ingratitude, « après tout ce que nous avons fait pour lui ». Attendre de la reconnaissance de Cancrelat ! C'était stupide ! Quant à l'allusion à un retournement de veste de la part de Tom-Pouce, je la traitai par le mépris.

Une « nuit », je fus réveillé en sursaut par Gras-du-Bide, terrorisé au point de frôler l'hystérie : Fil-de-fer avait disparu.

— « Ils l'ont pris ! Ils sont venus le chercher ! La prochaine fois ce sera l'un de nous ! »

— « Mais pourquoi ? »

— « Tu ne sais pas ? Pour faire du bouillon, dame ! Ils aiment le bouillon ! »

La « nuit » suivante, Gras-du-Bide suivit le même chemin. Je n'ai plus jamais revu aucun des deux complices.

Je connus alors une longue période de confinement solitaire à quoi une explosion mit un terme. Une explosion immédiatement suivie par une brutale chute de pression. Impuissant, j'étais là à me ronger les poings quand une voix stridente m'atteignit : « Kip ! Ohé, Kip ! »

— « *Tom-Pouce !* »

Elle trouva une corde. Je grimpai en rappel jusqu'à la trappe. Tandis qu'elle m'expliquait la situation, un cancrelat se pointa dans notre dos. Il nous aurait eus avec son paralyseur si Tom-Pouce, qui l'avait repéré, n'avait bondi comme un chamois sur l'agresseur, diversion qui me donna le temps de réagir : j'écrasai l'ennemi à coups de talons. Bilan de l'opération : un cancrelat rectifié, un paralyseur entre nos mains.

Tous les cancrelats de la base avaient passé l'arme à gauche au moment de l'explosion, œuvre de Maman Bidule. Celle-ci, me raconta Tom-Pouce, avait en effet réussi peu à peu à se faire admettre dans leur laboratoire et leurs ateliers de réparation, où elle fabriquait des choses qu'ils ne savaient pas faire mais dont ils avaient envie. Lentement, très lentement (car elle était aussi prisonnière bien qu'elle bénéficiât d'un statut privilégié), elle était parvenue à construire deux bombes et une balise de localisation. Son plan consistait à exterminer les cancrelats et à installer la balise dehors à un moment choisi ; il était indispensable, pour que le projet se réalisât, qu'aucun navire cancrelat ne croisât dans les parages, que tous les cancrelats fussent rassemblés dans leur réfectoire, et que l'opération se déclenchât au cours de la nuit plutonnienne alors que la planète occupait une position précisément déterminée.

Tout s'était passé sans bavure... sauf sur un point : le vidoscaphe de Maman Bidule était détruit depuis belle lurette. Quant à celui de Tom-Pouce, ou il avait subi le même sort, ou il était trop bien caché : il avait été

impossible de remettre la main dessus. Et l'extra-terrestre avait pris une décision : elle tenterait de mettre elle-même la balise en place sans la protection d'aucun scaphandre.

— « Où est-elle ? » demandai-je.

A ma question, Tom-Pouce éclata en sanglots :

— « Oh ! Kip ! Elle est morte ! »

Maman Bidule avait essayé. Et n'était pas revenue. Dehors, la température avoisinait le zéro absolu. Tom-Pouce ne devait pas se tromper : si Maman Bidule était sortie sans tenue de vide, elle avait évidemment péri.

Seulement, vivante ou pas, elle voulait que cette balise fût mise en place — et à un moment particulier. « Vite, Kip... Il n'y a pas de temps à perdre ! »

Tom-Pouce savait où était rangé mon anti-V. Avec d'autres scaphandres de type terrestre, tous beaucoup trop larges pour elle. Elle m'aida à le revêtir, m'expliqua à quoi ressemblait la balise, à quel endroit de la chaussée extérieure celle-ci devait être posée, comment la mettre en service. Alors, je pris le chemin du sas pneumatique.

A la sortie du tunnel, je retrouvai Maman Bidule. Gelée. Comme un bloc de glace mais froide, beaucoup plus froide qu'un bloc de glace. Je dégageai la balise de ses doigts raides et m'avançai dans la nuit plutonienne. Le froid était indescriptible. Heureusement, je n'avais que cent mètres à parcourir.

Cent mètres aller — cent mètres retour. Mais mes soixante kilomètres sur la Lune, en comparaison, faisaient figure d'aimable plaisanterie.

Quand j'atteignis l'endroit désigné, j'étais tellement frigorifié que l'insensibilité m'avait gagné. Je parvins cependant à mettre la balise en place, à l'enclencher, ce qui provoqua un éclair aveuglant.

Puis je revins sur mes pas, me traînant à quatre pattes ; mes mains et mes pieds n'étaient plus que quatre glaçons. Le rebord de la passerelle me servait de guide mais le vent menaçait à tout instant de m'emporter comme un fétu. Je ne pus aller au delà de la forme gelée de Maman Bidule, à la hauteur de laquelle je m'effondrai. Déjà, je devais ne plus avoir la tête à moi : n'entendais-je pas l'extra-terrestre et Oscar m'assurer que tout allait pour le mieux ?

Tom-Pouce réussit à me ramener à l'abri (elle avait fini par retrouver son anti-V, dissimulé dans l'énorme scaphandre de mon ami Gras-du-Bide). Lorsque je revins à moi et que je commençai à me réchauffer, je me mis à avoir vraiment mal. Mais il n'y avait rien à faire — sinon attendre la mort. Même si la balise fonctionnait : la planète de Maman Bidule ne pouvait être plus proche que Proxima du Centaure... et il nous restait quelque chose comme quatre heures d'air respirable. Il n'y avait plus d'espoir ; nos efforts avaient été vains. A quoi bon inquiéter Tom-Pouce en lui faisant part de ces réflexions désabusées ? A quoi bon essayer de faire quelque chose pour mes membres gelés ?

Soudain, le caisson d'accès s'ouvrit. Dans un cri, j'avertis Tom-Pouce de mettre le paralyseur en batterie : j'étais sûr et certain qu'un nouveau vaisseau cancrelat venait de se poser. Ce qui me rendit furieux : je voulais mourir en paix.

Mais c'étaient les congénères de Maman Bidule qui venaient nous délivrer. Et j'appris avec stupeur qu'ils nous emmenaient sur Véga !

TROISIÈME PARTIE

IX



JE rêvais que j'étais rentré : ce petit air me réveilla en sursaut. « Maman Bidule ! »

(*« Bonjour, fils, je suis heureuse de voir que ça va mieux. »*)

— « Oh ! Je suis en pleine forme. Après une bonne nuit de sommeil... »

Je la dévisageai. « ... Mais vous êtes morte ! » Ce n'était pas ma faute. cela m'avait échappé.

(*« Non, mon petit, j'étais seulement gelée. Je ne suis pas aussi délicate que tu parais le croire, »*) répondit-elle joyeusement, avec ce rien d'humour tendre qu'on manifeste en reprenant un enfant commettant une erreur qui n'est point de son fait.

Je battis des paupières et fixai de nouveau mon regard sur mon interlocutrice.

— « Alors... c'était un rêve ? »

(*« Ce n'était pas un rêve. »*)

— « Je me croyais revenu chez nous et puis... »

J'essayai de m'asseoir et fus seulement capable de hausser le col. « Mais je *suis* chez nous ! C'est ma chambre ! » A gauche la penderie — derrière Maman Bidule, la porte du hall — à droite mon bureau où les livres s'entassaient et que surmontait le fanion aux armes de Centerville ; plus loin, la fenêtre dont le vieil orme aux feuilles grêlées d'or que le vent agitaient bouchait presque entièrement le cadre. Ma règle à calcul, à l'endroit précis où je l'avais laissée...

Après quelques secondes pendant lesquelles tout se mit à tourbillonner, je finis par voir les choses plus clairement. J'avais simplement rêvé l'absurdité finale : Véga. J'avais dû être groggy pour le compte avec cette codéine... « Vous m'avez reconduit chez moi ! »

(*« Nous t'avons amené chez toi... ton autre chez toi. Chez moi. »*)

Le lit chavira. Je voulus me cramponner : mes mains refusèrent de m'obéir. Maman Bidule continuait sa chanson : (*« Il te fallait retrouver ton nid : nous l'avons reconstruit. »*)

— « Maman Bidule... »

(*« Un oiseau pousse plus vite dans son propre nid. Nous le savons. »*)

Je respirai un grand coup pour retrouver mon calme. Je comprenais ce qu'elle voulait dire ; c'était ça qui était formidable avec elle : elle vous faisait tout comprendre. Ce n'était pas ma chambre ; ce n'était

pas ma maison. De simples apparences. N'empêche que je nageais toujours en pleine confusion.

Un coup d'œil au décor qui m'entourait me stupéfia : comment avais-je pu m'y laisser prendre ?

La lumière que filtrait la baie venait d'une mauvaise direction. Il manquait au plafond le trou qui davait du jour où, ayant creusé une cachette secrète dans le grenier, mes coups de marteau avaient fait dégringoler un morceau de plâtre. Les ombres, elles aussi, étaient insolites. Et les livres, trop nets, trop propres, ressemblaient à des boîtes de dragées : je reconnaissais leurs couvertures, l'effet d'ensemble était rudement ressemblant. Mais, dans les détails, cela clochait.

(« J'aime cette chambre, elle te ressemble, ») fredonnait Maman Bidule.

— « Comment avez-vous fait ? » demandai-je d'une voix faible.

(« Nous t'avons demandé. Et Tom-Pouce nous a été d'un grand secours. »)

Mais... Tom-Pouce n'avait jamais vu ma chambre ! Je méditai sur ce point et finis par conclure qu'elle connaissait suffisamment les homes américains pour être un conseiller expert. « Elle est ici ? »

(« Tu la verras dans un moment. »)

Tom-Pouce... Maman Bidule... Avec elles deux dans les environs, la situation ne pouvait pas être vraiment catastrophique. Sauf que... « Maman Bidule, je ne peux bouger ni les bras ni les jambes. »

La main minuscule et tiède se posa sur mon front. Je vis s'approcher de mon visage ses énormes yeux de lémure qui effacèrent tout le reste. *(« Tu as été accidenté. Tout va bien maintenant. Ne t'inquiète pas. »)*

Quand Maman Bidule vous dit de ne pas vous inquiéter, eh bien ! vous ne vous inquiétez pas.

— « Bien, Maman Bidule. » Quelque chose me revint en mémoire : « Dites-moi, vous étiez gelée, alors ? »

(« Oui. »)

— « Mais... Voyons : en gelant, l'eau fait éclater les cellules vivantes. Enfin, c'est ce qu'on affirme. »

(« Mon corps n'aurait jamais permis CELA, ») répondit-elle d'un « ton » pincé.

— « Je vois... En tout cas, » ajoutai-je après avoir médité un instant, « moi, ne me plongez pas dans l'air liquide : je ne suis pas bâti pour ça ! »

La mélodie se fit à nouveau espiègle, relevée d'une pointe d'indulgente ironie : *(« Nous ne chercherons pas à te faire de mal. »)* Elle se redressa, se balança légèrement, comme un saule. *(« Je sens Tom-Pouce. »)*

Il y eut un heurt à la porte (encore un truc qui sonnait faux : ce n'était pas le bruit qu'on produit en toquant à une porte de communication en matériel léger) et la voix de Tom-Pouce retentit : « Je peux entrer ? » Elle n'attendit pas la réponse (je me demandai s'il lui était jamais arrivé de le faire) pour entrer. J'eus la vision d'un fragment du

vestibule. Ils avaient fait là un travail d'horloger ! *(« Entre, ma chérie ! »)*

— « Bien sûr. Comme si tu avais besoin d'une autorisation ! »

— « Fais pas ton bécheur, toi ! »

— « Ménage tes expressions. Et salut, quand même, sauterelle ! »

Maman Bidule s'éloigna d'une glissade. *(« Ne reste pas trop longtemps, Tom-Pouce. Il ne faut pas le fatiguer. »)*

— « N'ayez pas peur, Maman Bidule. »

(« A bientôt, mes petits. »)

— « Dis donc, quelles sont les heures de visite, dans cet hosto ? »

— « Celles qu'*elle* stipule, évidemment. » Elle me dévisageait, les poings sur les hanches. Pour la première fois depuis que nous avions fait connaissance, elle était propre : ses joues étaient rouges d'avoir été récurées, ses cheveux bouffaient. Elle portait toujours le même costume, mais ses vêtements étaient impeccables ; pas un bouton ne manquait à l'appel et les accrocs, réparés, étaient invisibles.

— « Eh bien, » dit-elle, « Je vais finir par croire qu'après tout, cela valait la peine qu'on te soigne. »

— « Moi ? Je me porte comme un charme. Et toi ? »

Elle fronça le nez : « Un petit doigt gelé — bagatelle ! Mais toi, par contre, tu étais dans un drôle d'état ! »

— « C'est vrai ? »

— « Si je devais employer le langage adéquat, il me faudrait parler comme une femme n'a pas le droit de le faire, selon la formule de Maman. »

— « Je ne t'en demande pas tant. »

— « Ne sois pas sarcastique. Ça ne te va pas. »

— « Tu ne veux pas que je m'exerce sur toi ? »

Elle allait répondre par une réplique à la Tom-Pouce mais, s'interrompant brusquement, elle sourit et s'approcha. Une seconde fébrile, je crus qu'elle allait m'embrasser, mais elle se borna à tapoter les draps avant de s'exclamer solennellement : « Ne te gêne pas, Kip ! Tu peux être sarcastique, méchant, mesquin ; tu peux me houspiller ou je ne sais quoi : je ne piperai pas. Tiens, je te laisserai même être grossier avec Maman Bidule ! »

Je ne me voyais pas du tout dans ce rôle.

— « Mollo, Tom-Pouce ! On voit ton auréole. »

— « Si je n'en porte pas une, c'est bien à toi que je le dois ! Il est vrai que j'aurais sûrement été blackboulée à l'examen de passage. »

— « Ah ! oui ? J'ai pourtant le vague souvenir de quelqu'un de ton format qui m'a porté sur son dos, ou tout comme, pour me ramener. Qu'en dis-tu ? »

Elle éluda la question. « Tu parles d'une affaire ! Qui a mis la balise en place ? Toi. C'est cela qui comptait. »

— « Chacun son opinion, hein ? Ça pinçait sec dehors. » Je n'insistai pas. Nous étions aussi embarrassés l'un que l'autre. L'histoire de la

balise me rappela quelque chose. « Oh ! Tom-Pouce ? Où sommes-nous donc ? »

— « Ben, chez Maman Bidule ! » Elle balaya la pièce du regard. « C'est vrai. Cela m'était sorti de la tête. Kip, ici, ce n'est pas vraiment ta... »

— « Je sais, je sais, » la coupai-je avec impatience. « Tout est truqué. N'importe qui s'en apercevrait. »

— « Tu crois ? » Elle avait l'air déconfit. « J'avais l'impression qu'on avait pourtant fait un travail impeccable. »

— « Oh ! c'est un boulot sensationnel — incroyable ! Je ne comprends pas comment vous avez pu faire. »

— « Ta mémoire est d'une précision extrême. Tu dois avoir un objectif de caméra à la place des yeux. »

« ...Et j'ai sûrement dû dégoiser tout ce que j'avais dans le citron ! » ajoutai-je in petto. Qu'est-ce que j'avais bien pu raconter ? Et devant Tom-Pouce par-dessus le marché ! Je n'osai le lui demander ; un type a quand même le droit d'avoir une vie privée ! J'enchaînai :

« N'empêche que tout est truqué... Que nous nous trouvons chez Maman Bidule, cela, je le savais. Mais où habite-t-elle ? »

Tom-Pouce écarquilla les yeux.

— « Mais je te l'ai dit ! Peut-être ne te le rappelles-tu pas ? Tu étais assoupi. »

— « Si, je me souviens de quelque chose, » répliquai-je avec lenteur. « Mais c'est absurde. J'ai cru que tu m'annonçais que nous partions pour Véga. »

— « Je suppose que les tables astronomiques appelleraient le coin Véga IV. »

Le nouvel effort que je fis pour m'asseoir se solda encore par un échec.

— « Nous sommes sur Véga ? ou plutôt sur une planète Végienne ? C'est ça que tu veux dire, plantée là comme un piquant de piquet ? »

— « Tu ne m'as pas dit de m'asseoir. »

Je ne relevai pas la pointe tompouciste : je fixai la baie que le soleil inondait à flot. « C'est la lumière qu'émet Véga ? »

— « Ça ? Non ! Elle est artificielle. La lumière de Véga est terrible. Aussi éblouissante que celle d'un arc électrique. Véga est une étoile située très loin dans le diagramme Russel, tu sais. »

— « Vraiment ? » Je ne connaissais rien du spectre de Véga : je n'avais jamais supposé que j'en aurais eu besoin.

— « Sois prudent, Kip... enfin, quand tu seras sur pied ; dix minutes d'exposition suffiraient à te tuer. »

Décidément, j'étais prédestiné aux climats désagréables ! A quelle catégorie appartenait Véga ? Classe A ? Plus probablement classe B. Tout ce que je savais de cette étoile, c'est qu'elle était grosse et brillante, plus brillante que le Soleil et se trouvait dans la constellation de la Lyre.

Mais *où* était-elle ? Comment, au nom d'Einstein, étions-nous venus là ?

— « Tom-Pouce, à quelle distance est Véga ? Plutôt non. A quelle distance est le Soleil ? Tu le sais peut-être ? »

— « Evidemment, » jeta-t-elle d'un ton dédaigneux. « A vingt-sept années-lumière. »

Par tous les grands gorilles ! « Tom-Pouce... La règle à calcul... Tu sais t'en servir ? Parce que moi, pour le moment, c'est comme si je n'avais plus de mains. »

Elle sembla embarrassée : « Euh... pourquoi faire ? »

— « Je voudrais savoir ce que ça représente en kilomètres. »

— « Je vais te le dire. Pas besoin d'une règle à calcul pour si peu. »

— « Mais si. C'est plus rapide et plus précis. Si tu ne sais pas l'utiliser, cela n'a rien de honteux. Si tu crois que je le savais à ton âge ! »

— « Bien sûr que je sais me servir d'une règle à calcul ! » s'exclama-t-elle avec indignation. « Tu me prends pour une nouille ? Mais je n'en ai pas besoin. »

Je vis ses lèvres remuer silencieusement ; elle annonça : « Deux virgule cinquante-six mille puissance quatorze. »

Je mis longtemps à vérifier de tête. « Ça doit être ça ! » 256.000 milliards de kilomètres ! Beaucoup trop de zéros pour que je me sente l'âme en fête.

— « Bien sûr que c'était ça ! Je ne me trompe jamais ! »

— « Seigneur ! Va donc, eh, encyclopédie de poche ! »

Ses joues virèrent au cramoisi.

— « Ce n'est quand même pas ma faute si je suis un génie ! »

J'avais la partie belle et j'allais en profiter ! Mais elle avait l'air si malheureux !

Papa avait dit un jour : « Il y a des gens qui n'arrêtent pas d'affirmer que le « médiocre » est supérieur à l'« excellent ». Leur grande joie est de ligoter les ailes des autres parce qu'eux ne savent pas voler. Ils méprisent l'intelligence parce qu'ils n'en possèdent pas. Pouah ! »

— « Pardonne-moi, Tom-Pouce, » murmurai-je humblement. « Je sais bien que tu n'y peux rien. Et moi, ce n'est pas davantage de ma faute si je ne suis pas un génie. Tu es petite, moi je suis grand, ni toi ni moi n'y sommes pour rien non plus. C'est pareil, vois-tu... »

Rassérénée, elle me regarda d'un air solennel : « J'ai l'impression que je me suis encore une fois donné de grands airs. » Elle se mit à tortiller un bouton. « Ou alors, j'ai tenu comme allant de soi que tu me comprendrais — comme Papa. »

— « Je suis flatté. Franchement, je ne le crois pas, mais, dorénavant, j'essaierai. »

Ce bouton, elle l'asticotait de plus en plus. « Toi aussi, Kip, tu es rudement futé ! »

Je ricanai : « Si j'étais futé, tu crois que je serais *ici ?* Ecoute, petite tête, je voudrais bien qu'on vérifie nos calculs à la règle. »

Vingt-sept années-lumière ! Bon dieu ! A cette distance, on ne doit pas pouvoir distinguer le Soleil ! C'est une étoile du type maigrichon.

Ma suggestion eut à nouveau pour résultat d'embarrasser Tom-Pouce.

— « C'est que... Ce n'est pas vraiment une règle à calcul. »

— « Quoi ! Mais c'est la meilleure et la plus chère que... »

— « Kip, si tu voulais bien me laisser parler ! Elle fait partie du bureau. *C'est une règle factice.* »

— « Hein ? » J'étais décontenancé. « Je n'y pensais plus. »

— « Si on avait eu le temps, on en aurait fait une vraie. Les logarithmes n'ont pas de secrets pour les gens d'ici, tu peux me croire sur parole. »

« Si on avait eu le temps »... Ces mots me turlupinaient. « Tom-Pouce, combien de temps a duré le voyage ? » Vingt-sept années-lumière ! Même si on avait voyagé à la vitesse de la lumière... Possible que grâce aux pirouettes d'Einstein, le trajet m'ait paru court. Mais à Centerville, Papa était peut-être déjà mort. Il était plus âgé que Maman. Assez âgé en fait pour être mon grand-père. Plus vingt-sept ans pour le retour. Diable ! Ça lui ferait plus de cent ans à ce compte. Maman elle-même ne serait plus de ce monde.

— « Pour venir ici ? Ç'a été instantané. »

— « Non ! C'est l'impression qu'on a, je sais. Tu n'as pas vieilli, je ne suis pas encore remis des suites de ma congélation. Mais le trajet a demandé vingt-sept ans au bas mot. Non ? »

— « De quoi parles-tu donc ? »

— « Des équations relativistes, dame ! Tu en as entendu parler ? »

— « Ah ! Ces trucs-là ? Evidemment ! Mais elles ne s'appliquent pas. Le voyage a réellement été instantané. D'accord, il a fallu quinze minutes pour sortir de l'atmosphère de Pluton, à peu près un quart d'heure aussi pour traverser celle d'ici. Mais pour le reste — zéro ! »

— « C'est l'impression qu'on a si on se déplace à la vitesse de la lumière. »

— « Non, Kip. » Ses sourcils se rapprochèrent, mais soudain sa physionomie s'éclaira. « Réfléchis : entre le moment où tu as mis la balise en marche et celui où ils sont arrivés à notre secours, combien de temps s'est-il écoulé ? »

— « Hein ? » J'eus l'impression d'un coup en pleine face. Alors Papa n'était pas mort ! Les cheveux de Maman n'étaient même pas devenus gris ! « Environ une heure. »

— « Un peu plus. Ils seraient venus plus tôt s'ils avaient eu un navire prêt à partir. La transmission du message a été instantanée, mais ils ont perdu une demi-heure à préparer une nef — Maman Bidule était drôlement furax ! C'était la première fois que je la voyais dans cet état. En principe, un vaisseau était censé être toujours prêt à prendre la route, tu comprends ? »

— « Chaque fois qu'elle en demandait un ? »

— « Chaque fois. Maman Bidule est quelqu'un d'important. Repre-

nons notre compte : une demi-heure de rab pour les manœuvres en atmosphère. Un point c'est tout. Il s'agit de temps réel, pas de ces contractions bizarroïdes. »

Je m'efforçai de digérer cela. Une heure pour couvrir une distance de vingt-sept années-lumière ! Et se faire enguirlander par-dessus le marché parce qu'on a lambiné !

— « Mais comment font-ils ? »

— « Est-ce que tu es trapu en géométrie ? Pas celle d'Euclide : je parle de la vraie géométrie. »

— « Ben... J'ai un peu bricolé sur les espaces courbes, ouverts et clos. Et puis j'ai lu des bouquins de vulgarisation. Mais de là à dire que je suis foutral en géométrie... »

— « Au moins, tu ne prendras pas tes jambes à ton cou à l'idée qu'une ligne droite n'est pas nécessairement le chemin le plus court pour aller d'un point à un autre ? » Des deux mains elle fit le geste de presser un pamplemousse. « Parce que ce n'est pas vrai, Kip. Tout se touche. Tout peut tenir dans un dé à coudre. »

J'eus la vision vertigineuse d'un univers comprimé tenant à l'aise dans une tasse à café — un univers dont les nucléons, les électrons formant un bloc solide, *réellement solide,* n'avait plus rien à voir avec le spectre mathématique éthéré qu'est, dit-on, le noyau de l'uranium lui-même. Quelque chose comme l'« atome primitif » que postulent certains cosmogonistes pour expliquer l'univers en expansion. Au fond, peut-être était-il tout à la fois compressé et en expansion ? Si l'on admet le paradoxe de l'ondicule, on peut bien admettre n'importe quoi. Et si vous ne croyez pas à l'ondicule, autant ne croire à rien du tout. Pas même à votre propre réalité. Parce que vous n'êtes que ça : des ondicules !

— « Combien de dimensions ? » demandai-je d'une voix faible.

— « Je ne peux pas te dire, Kip ; j'ignore la géométrie ; je me faisais des illusions lorsque je croyais le contraire. Aussi n'ai-je cessé de poser des questions. »

— « A qui ? A Maman Bidule ? »

— « Elle ? Seigneur non ! La géométrie n'est pas son fort. Elle en sait juste assez pour guider un vaisseau dans les replis de l'espace. »

— « Pas plus ? » J'aurais dû choisir le métier de marchand de marrons et ne jamais m'être laissé prendre par Papa au piège de l'instruction. Plus on apprend, plus on a besoin d'en apprendre davantage. Cela n'a pas de fin.

— « Tom-Pouce, cette balise... tu savais à quoi elle devait servir, n'est-ce pas ? »

— « Moi ? » Elle me lançait un regard candide. « Eh bien... oui ! »

— « Tu savais donc que nous irions sur Véga ? »

— « Euh... à condition que la balise fût installée en temps voulu, et qu'elle fonctionnât. »

Elle n'allait pas lui ficher la paix, à ce malheureux bouton ? « Tu comprends... je ne savais pas jusqu'à quel point tu étais calé en maths,

et puis... tu aurais pu te montrer terriblement masculin. Tu sais, le type plein de bon sens à qui on ne la fait pas. Si je te l'avais dit, est-ce que tu m'aurais crue ? »

— « Peut-être pas. Mais en prévision de la prochaine fois où tu auras la tentation de me cacher quelque chose « dans mon propre intérêt », veux-tu me promettre de prendre le risque d'admettre que l'ignorance et moi n'avons pas contracté mariage ? Je ne suis pas un génie, d'accord ; mais je tâcherai de m'ouvrir l'esprit. Veux-tu arrêter de tripoter ce bouton ! »

Elle le lâcha en hâte. « Bien, Kip. Je n'oublierai pas. »

— « Merci. Encore une chose qui me tracasse. J'ai été très malade ? »

— « Tu parles ! »

— « Alors, avec leurs vaisseaux qui peuvent aller partout avant qu'on ait le temps de dire ouf, pourquoi ne m'ont-ils pas conduit sur Terre et flanqué à l'hôpital ? »

— « Comment te sens-tu ? » questionna-t-elle avec hésitation.

— « Magnifiquement bien. Sauf que j'ai l'impression d'avoir eu une infiltration de novocaïne ou un truc dans ce goût-là. »

Elle opina. « Mais tu as l'impression d'être en forme ? »

— « L'impression ? Je tiens la forme olympique ! »

— « Erreur. Mais ça viendra. » Elle me regarda droit dans les yeux. « Tu veux que je te parle franchement ? »

— « Je t'écoute. »

— « S'ils t'avaient amené dans le meilleur hôpital de la Terre, tu étais déclaré illico « bon pour le panier à roulettes » : ils t'auraient coupé aussi sec les deux bras et les deux jambes. Or, maintenant, tu es en excellente voie et on ne t'a même pas amputé d'un orteil. »

— « C'est vrai ? » demandai-je simplement.

— « Parole ! Et tu te rétabliras complètement. Mais tu étais dans un état ! Je t'ai vu. »

— « Moche ? »

— « Effrayant. J'en ai eu des cauchemars. »

— « Que m'ont-ils fait ? »

— « Pour commencer, ils t'ont plongé dans de l'hélium liquide. Pendant ce temps-là, ils se sont servis de moi comme cobaye. Un mois, ça a duré. Et il y a trois jours — trois de nos jours — ils t'ont dégelé. A partir de ce moment, tu as commencé à récupérer. »

— « Je ressemble à quoi, maintenant ? »

— « Tu... tu repousses. Ce n'est pas un vrai lit, Kip. C'est un simulacre. »

— « Qu'est-ce que c'est, alors ? »

— « Nous n'avons pas de mots pour cela. Mais tout, cette literie aussi bien que la pièce d'en-dessous, tout travaille pour toi. Tu es branché dans tous les sens.

— « J'aimerais voir ça de près. »

— « Je crains que ce ne soit pas possible, Kip. On a dû découper ton vidoscaphe pour t'en extraire. »

Je fus plus ému à ces mots que je ne l'avais été en apprenant ce qui m'était arrivé. « Oh ! Où est Oscar ? Ils l'ont abîmé ? C'est de mon anti-V que je parle. »

— « Je sais. Dans ton délire, tu discutais avec lui en faisant les demandes et les réponses. Parfois, je me demande si tu n'es pas un peu schizophrène. »

— « Et toi, tu es une paranoïaque. »

— « Oh ! je le sais depuis longtemps ! Mais une paranoaïque parfaitement ajustée. Tu veux voir Oscar ? » Elle ouvrit le placard.

— « Hé ! Mais tu me disais qu'ils l'avaient découpé ? »

— « Ils l'ont réparé. Il est à l'état neuf, à présent. Et amélioré, même. »

(« *C'est l'heure, chérie. Rappelle-toi ce que je t'ai dit.* »)

— « J'arrive, Maman Bidule ! Salut, Kip, je reviendrai. Et souvent. »

— « D'accord. Laisse le placard ouvert que je puisse voir Oscar. »

***

Elle ne vint pas si souvent que cela mais je n'en étais pas froissé. Pas très, en tout cas. Il y avait mille choses passionnantes et « éducatives », inédites, captivantes où fourrer son nez. Tom-Pouce était aussi affairée qu'un chiot qui se fait les dents sur une paire de pantoufles.

Les apparitions de Maman Bidule, elles aussi, étaient rares. Elle avait une tâche à mener, je m'en rendis compte bien que, si je la faisais appeler, elle venait sur l'heure et ne paraissait jamais pressée.

Ce n'était pas « mon » médecin. Ni « mon » infirmière. Tout une équipe de vétérinaires actifs toujours prêts à contrôler chaque battement de mon cœur m'entourait. Ils ne se montraient d'ailleurs que si je le leur demandais (et pour les faire rappliquer, un murmure était aussi efficace qu'un cri) mais je m'aperçus bien vite que « ma » chambre était un centre de télé-observation. Une vraie cabine de pilotage pour vols expérimentaux ; mon lit n'était qu'un inextricable écheveau de mécaniques, un système d'engins qui étaient à nos cerveaux artificiels, nos poumons d'acier, nos reins auxiliaires, ce qu'est un Lockheed supersonique à une 2 CV modèle réduit.

Toute cette mécanique (que je n'avais d'ailleurs jamais vue car ils ne m'avaient jamais découvert, sinon peut-être dans mon sommeil) avait pour rôle d'aider mes tissus à se reconstituer. Pas question de cicatrisation : il s'agissait d'une régénération totale ; cette faculté, le moindre homard, la moindre étoile de mer la possèdent, inscrite dans la structure génétique de leurs cellules. Nous, nous l'avons perdue il y a quelques millions d'années. La science essaye de la retrouver, tout le monde le sait : il suffit de lire les articles aussi prolixes qu'optimistes du *Reader's Digest*, découragés du *Scientific Monthly* ou les chroniques « scientifi-

ques » aberrantes des magazines à gros tirages directement inspirées des films d'épouvante. Mais on finira par reconquérir le secret oublié.

Ici, j'avais l'occasion unique de mettre la main dessus. Et ne pouvais en profiter. Ce ne fut pourtant pas faute d'essayer. Comme Tom-Pouce, j'aime *savoir*. Mais...

Ramenez un sauvage du fin fond de la brousse. Un sauvage d'un quotient intellectuel de... disons de 190 et qui soit aussi avide de comprendre que Tom-Pouce. Lâchez-le au milieu des laboratoires atomiques de Brookhaven. Qu'est-ce qu'il pourra en retirer ? En supposant qu'il bénéficie de toute l'aide possible ? Il apprendra que tels corridors conduisent à telles chambres. Qu'un trèfle rouge signifie « Danger ! »

Un point, c'est tout. Non qu'il soit incapable d'en apprendre davantage (nous avons postulé que c'est un super-génie) mais pour poser la bonne question et en comprendre la réponse, il lui manquera vingt ans passés sur les bancs de l'école.

Des questions, j'en posai. On y répondait toujours et des notions naissaient dans ma tête. Je ne les transcrirai pas : elles étaient aussi imprécises, aussi contradictoires que celles qu'un sauvage pourrait se faire de la structure et du maniement d'une installation atomique. Comme on dit dans le langage de la radio : quand le niveau sonore atteint une certaine valeur, aucune information n'est plus transmise. Je ne recevai que du bruitage.

Au sens littéral, parfois. Lorsque je posais une question, un de mes thérapeutes me répondait. Et je comprenais l'explication jusqu'à ce qu'un seuil critique soit atteint : alors, il n'y avait plus qu'un pépiement d'oiseau. Même lorsque Maman Bidule était là et servait d'interprète, les éléments pour lesquels je ne possédais pas de bases de références m'échappaient et j'avais l'impression d'entendre le joyeux gazouillis d'un canari.

Maintenant, cramponnez-vous à la rampe : je vais vous expliquer quelque chose que je n'ai jamais compris : comment Tom-Pouce et moi pouvions discuter le coup avec Maman Bidule. Sa bouche est incapable de modeler les sons de l'anglais, nous étions incapables de chanter comme elle. Les Végiens (je les appelle Végiens de la même façon qu'ils auraient pu nous baptiser Solariens), les Végiens étaient suprêmement doués de la faculté de compréhension. Ils excellaient à s'introduire dans les chaussures d'autrui. Je ne pense pas que ce talent fût de la télépathie : je n'aurais, en ce cas, pas obtenu autant de « faux numéros ». Donnons-lui le nom d'*empathie*.

Mais cette faculté, tous ne la possédaient pas au même degré — de même que si tout le monde sait conduire, il n'y a qu'une minorité de chauffeurs susceptibles d'être pilotes de course. Dans ce domaine, Maman Bidule tenait le pompon.

Nos premières conversations n'allaient pas plus loin que : *Bonjour, au revoir, merci* et *comment vous portez-vous ?* Puis les pensées qu'elle projetait en moi finirent par m'apparaître comme un *discours*. Ce système de communication ne pose pas de problème tant qu'on échange

des idées du genre : *Content de vous voir, j'ai faim* ou *dépêchons-nous.* C'est déjà plus compliqué avec des mots comme *hétérodyne* ou *acide aminé,* même lorsque les concepts que recouvrent ces termes sont familiers aux deux interlocuteurs. Seulement, à partir du moment où le concept même fait défaut à l'une des parties en présence, ça ne peut plus marcher. C'est pourquoi j'avais tant de peine à comprendre mes vétérinaires. Eussent-ils parlé anglais, je n'aurais pas saisi un traître mot. Exactement comme un circuit oscillant ne peut recevoir un signal radio s'il n'est pas en phase avec le circuit d'émission. Au-delà d'un certain seuil, j'étais déphasé.

Une grande partie des tuyaux que je recueillais provenait de Tom-Pouce : un lit d'hôpital n'est pas l'endroit le plus favorable à qui veut étudier une planète. Vega IV a, à peu de choses près, une gravité de type terrien, possède de l'oxygène et du bioxyde de carbone et son cycle biologique est aquifère. Elle est inhabitable pour nous, non seulement parce que nous ne ferions pas long feu sous le bombardement d'ultra-violets de son « soleil », mais encore parce que son atmosphère contient une proportion mortelle d'ozone. A l'état de traces, l'ozone est un stimulant ; mais un poil de plus... enfin, autant une bonne bouffée d'acide prussique ! Ce n'était pas tout : il y avait aussi de l'oxyde nitreux et je n'ai pas l'impression qu'il soit recommandé à un humain d'en respirer trop longtemps. Mes appartements étaient conditionnés et les Végiens se satisfaisaient de l'air à mon usage qu'ils trouvaient seulement insipide.

J'acquis quelques autres connaissances de façon indirecte ; Maman Bidule m'avait demandé de dicter un rapport expliquant comment je m'étais trouvé mêlé à tous ces événements. Quand j'eus terminé, elle me pria de continuer à raconter tout ce que je savais sur l'histoire de la Terre, sur la façon dont nous travaillons, dont nous vivons, etc... Cette exigence m'embarrassa fort car je m'aperçus bientôt que mon savoir était mince. Babylone, par exemple : quels rapports y a-t-il entre Babylone et la civilisation égyptienne archaïque ? Mes idées sur ce point étaient tout ce qu'il y a de plus brumeuses.

Peut-être Tom-Pouce se débrouillait-elle mieux que moi. Elle est comme son père : tout ce qu'elle peut lire ou entendre, elle le retient. Ces renseignements, Maman Bidule les désirait pour des raisons semblables à celles qui nous poussent à étudier les aborigènes d'Australie. Et aussi parce qu'elle voulait conserver trace de notre langue.

Un autre mobile l'animait encore.

Ce ne fut pas une tâche aisée, mais un Végien était attaché à ma personne pour m'aider si j'en formulais le souhait. Et je m'interrompais chaque fois que j'étais fatigué. Appelons-le Professeur Josephus Tête d'Œuf : « *Professeur* » constitue une équivalence honnête et on ne peut épeler son nom. Pour m'adresser à lui, je disais « Joe » et quand il me hélait, il modulait une phrase musicale qui signifiait : *Clifford Russell, le monstre gelé.* Joe avait autant de talent pour la comprenette que Maman Bidule. Mais allez donc exprimer des idées comme celles de

« tarifs » ou de « rois » à des gens qui n'ont jamais entendu parler, ni de tarifs ni de rois ! Les mots anglais n'étaient alors qu'un bruit de fond.

Mais Joe connaissait l'histoire de bien des peuples, de bien des planètes et il pouvait faire passer des scènes dans des appareils de projection stéréo et en couleurs, jusqu'à ce que nous trouvions un terrain d'entente. Les choses se passaient de la façon suivante : je parlais dans une espèce de sphère argentée qui flottait devant ma bouche tandis que Joe, roulé en boule comme un chat, sur une estrade qui m'arrivait aux épaules, dictait lui aussi dans son micro, traduisant mes paroles. Ce micro était muni d'un étouffoir : je n'entendais le Végien que s'il me parlait directement. Lorsque je trébuchais, il s'arrêtait pour me présenter une scène qui correspondait, pensait-il, à ce que je voulais exprimer. Les images se matérialisaient dans l'air à l'endroit le plus confortable pour moi et se déplaçaient si je tournais la tête. C'étaient des sortes de films de télévision en couleur et en relief d'une précision extrême et qui donnaient une remarquable impression de vie. Cela dit, dans vingt ans, nous aurons des films aussi réalistes. Pas de projecteur visible — l'image naissait brusquement comme si elle était suspendue dans le vide. C'était bigrement astucieux. Mais au fond il ne s'agissait jamais que d'un truc d'optique. On en fera autant le jour où on le voudra vraiment. Après tout, n'importe qui peut contempler le Grand Canyon du Colorado comme s'il y était dans un stéréo-viseur qui tient dans le creux de la main !

Ce qui m'intriguait, c'était tout le système d'organisation qu'impliquaient ces images. Un jour, je posai la question à Joe qui fredonna un petit air dans son micro et me fit ensuite les honneurs de leur « Bibliothèque Nationale ».

Papa prétend que la biologie est le fondement de toutes les sciences, de la même façon que les maths en sont la clé ; que nous survivrons ou nous effondrerons selon que les bibliothécaires feront bien ou mal leur travail. Les bibliothécaires ne m'ont jamais fait l'effet de gens très prestigieux : Papa n'en avait peut-être pas moins mis le doigt sur une vérité qui n'était pas tellement évidente.

Dans cette « bibliothèque » se trouvaient des centaines, sinon des milliers de Végiens en train d'observer des images, d'écouter des pistes sonores. Chacun avait une sphère argentée devant lui. Ils « racontaient des souvenirs », m'expliqua Joe. C'était l'équivalent de l'établissement d'un fichier à ceci près que le catalogue ressemblait davantage à un circuit de mémorisation cérébral : les neuf dixièmes de l'édifice étaient un cerveau électronique.

Je remarquai, le temps d'un éclair, un triangle identique au bijou que portait Maman Bidule. Joe arborait le même (certains Végiens en avaient, d'autres pas), mais je ne me souciai pas sur le moment d'interroger Joe à ce propos tellement j'étais abasourdi par cette bibliothèque incroyable qui faisait monter le mot *cybernétique* à mes lèvres. Plus

tard je me dis que ce devait être une sorte de signe de reconnaissance maçonnique ou l'insigne d'une société quelconque.

Lorsque mon ami Joe était certain qu'il avait saisi un mot anglais, il frétillait de satisfaction comme un bébé qu'on chatouille. Pour un Végien se trémousser de la sorte n'a rien de contraire à la dignité. Quand il observe l'immobilité, c'est qu'il est mal à son aise ou très fâché.

Je vis un jour apparaître un Joe que la joie faisait tout simplement onduler ; il apportait une autre sphère d'argent, plus grande que les autres.

(« Je voudrais que tu entendes ceci, Kip ! ») fredonna-t-il en la plaçant devant moi. Aussitôt, la sphère laissa tomber en parfait anglais : « Je voudrais que tu entendes ceci, Kip ! »

Se tortillant de plaisir, Joe fit un échange de boules et me pressa de dire quelque chose.

— « Que voulez-vous que je dise ? »

(« Que voulez-vous que je dise ? ») chantonna la grosse sphère en végien.

Ce fut ma dernière séance avec Joe.

***

En dépit d'une aide de tous les instants, en dépit du talent avec lequel Maman Bidule parvenait à se faire comprendre, ma situation évoquait beaucoup celle de la mule mascotte de l'Académie militaire de West Point, membre honoraire du corps estudiantin mais nullement préparée à passer les concours.

Je n'ai jamais rien compris à leur gouvernement. Oh ! Ils en avaient un ! Mais qui ne ressemblait à aucun des systèmes dont j'avais entendu parler. Joe savait ce que sont la démocratie, le système représentatif, le suffrage universel, les tribunaux ; il pouvait trouver des exemples de ces institutions sur quantité de planètes. Il estimait que la démocratie était « très bonne pour les débutants ». Cette remarque eût dénoté une certaine condescendance si la suffisance n'avait pas été un défaut inconnu des Végiens.

Je ne rencontrai jamais d'enfants : on ne pouvait pas les laisser voir des « créatures étranges » tant qu'ils n'ont pas appris la sympathie compréhensive, m'expliqua Joe. Je ne fus pas vexé : moi aussi, il m'avait fallu acquérir un peu de « sympathie compréhensive ». En tout état de cause, si un humain de dix ans tombait sur un végien, ou il prendrait ses jambes à son cou, ou il le démolirait à coups de bâton.

J'essayai de m'informer auprès de Maman Bidule de leur mode de gouvernement ; j'étais en particulier curieux de connaître leurs lois pour maintenir l'ordre, réprimer le crime, châtier les coupables, faire respecter le code de la route, etc...

Je crois que ce fut là un de mes pires échecs. Elle médita un bon moment avant de me répondre : *(« Comment pourrait-on agir à l'encontre de la nature de quelqu'un ? »)*

Le plus grave de leurs vices était de n'en avoir aucun. Ça peut être monotone.

Le service médical s'était intéressé aux drogues contenues dans le casque d'Oscar de la même façon que nous nous intéressons aux simples sorciers. Ce qui n'est pas tellement futile : pensez à la digitaline ou au curare.

J'expliquai les effets de chaque médication. Je savais que la codéine dérive de l'opium, l'opium du pavot ; que la dextrine était un sulfate — à cela se bornait ma science. La chimie organique et la biochimie ne sont pas des choses faciles, même si l'on n'a pas d'ennuis linguistiques. Nous parvînmes à nous entendre sur ce qu'était le noyau benzoïque, sur les notions d'*élément,* d'*isotope,* de *demi-vie* et sur la table périodique. Malheureusement, ni Tom-Pouce ni moi n'avions la moindre idée de la formule développée de la codéine et nous ne pûmes sortir de l'impasse, même avec les jouets qu'on nous apporta du jardin d'enfants : des trucs qui ne s'assemblaient que si les valences qu'ils représentaient étaient correctement disposées.

Tom-Pouce, elle, ça l'amusait. Peut-être n'avaient-ils pas tiré grand-chose d'elle : elle avait beaucoup appris sur leur compte, par contre.

Je ne sais quand je pris conscience que Maman Bidule n'était pas une femelle (ou pas tout à fait). Cela n'avait d'ailleurs aucune importance : être mère est un comportement, pas une relation biologique.

Si Noé avait armé son arche sur Véga IV, il lui aurait fallu prendre douze exemplaires de chaque animal. Ce détail n'allait point sans compliquer quelque peu les choses. Mais une « Maman Bidule » est celle qui prend soin d'autrui. Je ne suis pas sûr que les mamans bidules aient toutes appartenu au même genre. Peut-être s'agissait-il d'une simple question de tempérament.

Je rencontrai un « Papa Bidule ». On pourrait le désigner sous le nom de « gouverneur », de « maire » ; « prêtre paroissial » ou « chef scout » conviendrait mieux, à ceci près que son prestige s'étendait à un continent entier. Il s'était entretenu avec Joe au cours d'une de nos séances, ne s'était pas attardé plus de cinq minutes, avait recommandé à Joe de bien travailler, à moi d'être gentil et de me bien porter. Puis il s'était éloigné sans hâte. Il m'avait communiqué cette assurance que Papa suscite en moi : je n'avais pas besoin qu'on me dise que c'était un « Papa Bidule ». Sa venue, très « majesté rendant visite aux lépreux », n'était nullement condescendante. Il n'avait pas dû être tellement simple de m'intégrer à un programme chargé.

Joe ne jouait, vis-à-vis de moi, ni le rôle d'un père, ni celui d'une mère. Il m'instruisait. Il m'étudiait.

C'était un « Prof Bidule ».

⁂

Un jour, Tom-Pouce vint me voir, tellement excitée qu'il s'en fallait de peu qu'elle ne fît des bulles. Elle prit une pose de mannequin :

— « Comment trouves-tu ce nouveau modèle de vidoscaphe ? »

Elle portait une sorte de combinaison étanche aux reflets d'argent qui faisait une bosse comme un sac à dos. Mignonne, mais sans rien de vraiment sensationnel, car elle est bâtie comme une canne à pêche et ce costume le soulignait.

— « Plein de fantaisie, » répondis-je. « Tu suis des cours pour être acrobate ? »

— « Ne dis pas d'idioties, Kip ! C'est mon nouveau vidoscaphe. Un vrai vidoscaphe ! »

Je lorgnai vers Oscar, gros, massif, qui occupait tout l'espace du placard et m'écriai silencieusement :

— « T'entends ça, mon pote ? »

(« Il faut de tout pour faire un monde ! »)

— « Tu ne pourras pas y fixer de casque. »

Elle gloussa bêtement. « Il y est, le casque ! »

— « Tiens ! C'est comme l'habit neuf de l'Empereur, alors ? »

— « Presque ! Kip, veux-tu mettre tes préjugés hors-circuit et m'écouter ? C'est le même anti-V que celui de Maman Bidule, sauf qu'il est à ma taille. Ma vieille combinaison ne valait pas un clou et ce froid était si froid qu'il l'a à peu près achevée. Mais celle-là n'a pas fini de t'étonner. Prends le casque, par exemple : il est là ; seulement, tu ne le vois pas : c'est un champ de force. Les gaz ne peuvent ni entrer ni sortir. » Elle s'approcha de moi. « Donne-moi une gifle ! »

— « Avec quoi ? »

— « Oh ! j'avais oublié... Kip, il faut que tu guérisses vite et que tu sortes de ce lit ; je veux t'emmener faire un tour. »

— « Je suis un peu verni ! Ils m'ont dit que je serai bientôt sur pieds. »

— « Y a intérêt ! Bon... je vais te faire voir. » Elle s'envoya une grande claque. Sa main fut arrêtée par quelque chose qui se trouvait à plusieurs pouces de son visage.

« Regarde bien, maintenant. » Sa main bougea très lentement, traversa la barrière. Elle se tordit le nez et émit un nouveau gloussement.

Je n'en revenais pas : un vido qui permettait d'atteindre celui qui le portait ! Mince ! Avec ça, j'aurais pu donner à Tom-Pouce de l'eau, de la dextrine, des pilules, du sucre quand elle en avait besoin. « Ben, zut alors ! Comment ça fonctionne ? »

— « Il y a un générateur dans le dos, sous les bouteilles d'air. Une réserve d'une semaine, mon vieux, et pas de soucis à se faire pour les tubes : il n'y en a pas. »

— « Et si un circuit claque ? Tu te retrouves en moins de deux avec les poumons pleins de vide... »

— « Maman Bidule dit que c'est impossible. »

Hum ! A ma connaissance, lorsque Maman Bidule affirmait quelque chose, elle ne se trompait pas.

« Ce n'est pas tout. C'est exactement comme une peau ; ça ne tire pas aux articulations, on n'a ni chaud, ni froid. Un vrai costume de ville. »

— « Attention aux coups de soleil ! Il est malsain, si je me rappelle bien tes paroles. Même sur la Lune. »

— « Pas de danger : le champ est polarisant. Ou quelque chose dans ce goût-là. Kip, dis-leur qu'ils t'en fassent un : on va voyager. »

Je lorgnai Oscar. (« Te gêne pas, mon pote. Je ne suis pas d'un tempérament jaloux. »)

— « En fait de scaphandre, je fais confiance à celui que je suis capable de comprendre. Mais j'aimerais bien examiner cette peau de toutou. »

— « Une peau de toutou ! »

***

Un matin, au réveil, je me retournai et m'aperçus que j'avais faim. Alors, je m'assis brusquement : *je m'étais retourné dans mon lit !* J'avais de nouveau le contrôle de mon corps. Et puis j'avais faim : pour la première fois depuis mon arrivée sur Véga IV. Le mécanisme thérapeutique, quel qu'il fût, auquel j'avais été soumis avait évidemment comporté un système d'alimentation artificiel.

Mais je ne m'abandonnai pas à la volupté de la faim : être de nouveau un corps et plus seulement une tête était trop merveilleux. Je me levai. Un bref vertige me saisit mais je récupérai vite mon assiette. Avec le sourire. J'avais des mains ! *Des pieds !*

J'examinai ces objets miraculeux. Ils n'avaient pas changé. Ils étaient intacts. Mais comme je m'étudiai avec une attention plus soutenue, je constatai que... si ! Quelques petites choses avaient changé. J'avais eu une cicatrice au menton, souvenir d'une mêlée de rugby : la cicatrice avait disparu. Je m'étais fait tatouer « Maman » sur le bras gauche un soir de carnaval, ce qui avait plongé ma mère dans un abîme de désespoir et écœuré Papa (qui n'en avait pas moins déclaré qu'il fallait conserver cette marque pour me rappeler sans cesse la nécessité de ne pas agir inconsidérément) : le tatouage avait disparu.

Ni mes pieds ni mes mains ne présentaient plus le moindre cal.

J'avais coutume de me ronger les ongles : mes ongles étaient à présent peut-être un peu longs — mais ils étaient parfaits. Deux ans plus tôt, à la suite d'un coup de hachette mal placé, j'avais perdu l'ongle du petit doigt : l'ongle était maintenant à sa place.

Je vérifiai fébrilement la cicatrice de mon appendisectomie : elle était là et je poussai un soupir de soulagement ; si je ne l'avais pas retrouvée, je me serais demandé si j'étais vraiment moi.

Un miroir surmontait la commode. J'avais les cheveux aussi longs

que ceux d'un guitariste (moi qui habituellement suis coiffé en brosse) mais on m'avait rasé.

Sur la commode, il y avait un dollar et 67 cents, un porte-mine, une feuille de papier, ma montre et un mouchoir. La montre marchait. Le dollar, le papier et le mouchoir avaient été blanchis. Mes vêtements, nettoyés de frais, réparés d'invisible façon, se trouvaient disposés sur le bureau. Les chaussettes n'étaient pas les miennes ; le tissu dont elles étaient faites rappelait le feutre — mais un feutre pas plus épais qu'une feuille de Kleenex et qui s'étirait sans se déchirer. Par terre, il y avait une paire de sandales de tennis, en tous points semblables à celles de Tom-Pouce (jusqu'au label « U.S. Rubber » apposé sous les semelles) à un détail près : elles étaient à ma pointure.

Je m'habillai.

Tom-Pouce frappa à la porte tandis que j'étais en train d'admirer les résultats de cette opération. « Y a quelqu'un là-dedans ? » questionna-t-elle en entrant, porteuse d'un plateau : « Tu veux ton petit déjeuner ? »

— « Tom-Pouce ! Regarde-moi ! »

Elle me regarda : « Pas trop mal, mon gorille, » admit-elle. « T'as besoin d'aller chez le coiffeur. »

— « Oui... Mais tu ne trouves pas ça merveilleux ? Ils m'ont remonté ! »

— « Tu n'as jamais été en pièces détachées — sauf sous forme de taches lumineuses sur les écrans de contrôle. J'étais tenue au courant jour après jour. Je te le pose là ? » Elle plaça son plateau sur le bureau.

— « Tom-Pouce, ça t'est égal que je sois guéri ? » J'étais un peu vexé.

— « Bien sûr que non ! Pourquoi crois-tu donc que je leur ai demandé de t'apporter moi-même le déjeuner ? Je savais qu'ils allaient te sortir cette nuit de ton cocon. Qui t'a coupé les ongles, à ton avis ? Et qui t'as rasé ? Ça sera un dollar. Il y a eu une hausse des prix. »

Elle ne prit pas mon dollar fatigué, que je lui tendais.

« Quoi ? » fit-elle. « On ne peut plus plaisanter ? »

— « *Tu n'auras ni dettes ni créances !* »

— « Polonius ? C'était un vieux raseur complètement gâteux ! Je ne vais quand même pas te prendre ton dernier dollar ! »

— « Qu'est-ce qui manque du sens de l'humour, maintenant ? »

— « Zut ! Prends ton déjeuner. Ce liquide violet a le goût du jus d'orange — c'est délicieux. Ce machin qui ressemble à des œufs brouillés est une honnête imitation d'œufs brouillés ; je l'ai fait colorer en jaune : les œufs d'ici, c'est quelque chose d'immonde. Si tu savais d'où ils proviennent, cela ne t'étonnerait pas. Cette espèce de beurre est une graisse végétale que j'ai fait teinter également. Le pain est du vrai pain et c'est moi qui l'ai fait griller et le sel est réellement du sel. Cela les a surpris que nous en mangions : ils le considèrent comme du poison. Tu peux y aller : j'ai tout essayé. Il manque seulement le café. »

— « Ça m'est bien égal. »

— « Moi, je n'en prends jamais : je tiens à grandir. Allez... mets-toi à table. »

Les aliments dégageaient un arôme flatteur.

— « Et toi ? »

— « Il y a des heures que j'ai déjeuné. Je te regarderai et tant pis si l'eau me monte à la bouche. »

Cela avait un goût bizarre mais c'était juste ce qui m'était prescrit — littéralement sans doute ! — Et je n'ai jamais éprouvé autant de plaisir à un petit déjeuner. Brusquement je m'interrompis : « Un couteau... une fourchette... des cuillers ! »

— « Les seules qui existent sur... » (la vocalise qui suivit était le nom indigène de la planète). « J'en ai eu vite assez de manger avec mes doigts ou de me servir de leurs incroyables ustensiles. Alors j'ai fait un dessin. On leur demandera de fabriquer un nouveau jeu de couverts. »

Il y avait même une nappe faite avec ce feutre. L'eau, distillée, n'était pas aérée, mais je ne m'en souciai guère.

— « Comment as-tu réussi à me raser ? Je n'ai pas la moindre entaille ! »

— « Ils ont un petit instrument qui écrase de loin tous les rasoirs de la Terre. Je ne sais pas à quoi ça leur sert mais si tu le faisais breveter, cela te rapporterait une fortune. Tu finis tes toasts ? »

— « Ma foi... » J'aurais pu dévorer le plateau. « Non. J'ai mon compte. »

— « Alors, passe-les-moi. » Elle put ainsi liquider le « beurre » et déclara ensuite : « Je m'en vais. »

— « Où ça ? »

— « Passer mon anti-V. Je t'emmène en balade. »

Toute la partie du hall qu'on ne pouvait voir depuis le lit était « nature » : plus aucune ressemblance avec le hall de la maison. Toutefois, à gauche, il y avait une salle de bains. Comme dans la réalité, à ceci près qu'on n'avait fait aucun effort pour lui donner une apparence familière : la plomberie, l'éclairage et tout ce qui s'ensuit était du plus pur style végien. Mais ça marchait.

Tom-Pouce me rejoignit tandis que je vérifiais Oscar. S'ils avaient dû le dépecer pour me récupérer, ils l'avaient rudement bien réparé ; même les pièces que j'avais collées avaient disparu et le nettoyage auquel ils avaient soumis ma combinaison avait été si total qu'elle était maintenant désodorisée. En outre, ils l'avaient munie d'une provision de trois heures d'air et tout semblait en parfait état.

— « Tu parais tenir la forme, collègue ! »

(« De première ! Excellent service, ici ! »)

— C'est ce que j'avais remarqué. » Je levai les yeux à l'arrivée de Tom-Pouce qui avait revêtu son « modèle de saison ».

— « Il faut se harnacher pour une simple balade ? »

— « Non. Un respirateur, des verres de soleil et une casquette à visière suffisent ! »

— « N'insiste pas... je suis convaincu. Eh ! Je ne vois pas Madame de Pompadour ! Comment t'es-tu débrouillée pour la mettre dans ton scaphe ? »

— « C'est pas bien malin. Ça fait juste une petite bosse. En réalité, je l'ai laissée dans ma chambre pour le moment. Elle m'a promis d'être sage. »

— « Et... elle le sera ? »

— « Sûrement pas. Elle tient de moi. »

— « Où est ta chambre ? »

— « A côté. C'est ici le seul secteur du bâtiment conditionné pour les Terriens. »

Je commençai à m'habiller. « Dis-moi, y a-t-il une radio dans cette tenue fantoche ? »

— « Elle possède tout ce qui se trouve dans ton propre anti-V et un peu plus encore. Tu as remarqué les modifications qu'on a apporté à Oscar ? »

— « Hein ? Lesquelles ? J'ai vu qu'ils l'avaient réparé et récuré. Qu'est-ce qu'ils ont fait d'autre ? »

— « Un rien. Ils ont seulement ajouté un contact au système de commande des antennes ; à présent, tu peux communiquer sans avoir à hurler avec les gens qui n'ont pas de récepteur. »

— « Je n'ai pas remarqué de micro. »

— « Ils ne croient pas que les équipements doivent être nécessairement volumineux et encombrants, eux. »

Je jetai en passant un coup d'œil sur la chambre de la petite. La décoration n'empruntait rien au style végien que je connaissais par la stéréo. Ce n'était pas non plus une reproduction de sa proppre chambre — à supposer que ses parents fussent gens de bon sens. Comment en définir le style ? « Harem mauresque », peut-être ?

Je me gardai de tout commentaire. Quelque chose me disait qu'on avait voulu donner à Tom-Pouce une chambre absolument semblable à la sienne, comme à moi. C'était dans la ligne de conduite de Maman Bidule. Mais la gosse s'était dit que c'était l'occasion ou jamais de lâcher la bride à son imagination débordante. Cela n'avait sûrement pas trompé l'espace d'une seconde l'extra-terrestre qui avait dû émettre quelques harmonies indulgentes et accéder aux vœux de la fillette.

La demeure de Maman Bidule était plus petite que le palais du Gouverneur de notre Etat, mais pas beaucoup. La famille comptait apparemment des dizaines, des centaines d'individus (le mot « famille » devant être entendu ici dans une acception très large, eu égard à la complexité difficile à débrouiller des liens de parenté existant). Aucun jeune ne se trouvait à notre étage on les isolait des « monstres », je le savais. Les adultes que nous croisions me saluaient, s'inquiétaient de ma santé, me félicitaient pour ma guérison. Je n'arrêtai pas de répondre : « Ça va très bien, merci ! Cela ne pourrait aller mieux. » Tous connaissaient Tom-Pouce qui leur disait bonjour en fredonnant leur nom. Je crus recon-

naître un de mes thérapeutes, mais Maman Bidule, Joe et le vétérinaire en chef étaient les seuls végiens que j'étais capable d'identifier avec certitude et aucun des trois ne se trouva sur notre passage.

Nous poursuivîmes notre route sans nous attarder. Le foyer de Maman Bidule était typique : innombrables coussins moelleux faisant office de lits ou de sièges, planchers nus, lisses et élastiques, piliers, mats et supports en constituaient tout l'ameublement et des plantes imprévues surgissaient ici ou là — c'était charmant et pour moi, aussi utile qu'un corset.

Après avoir franchi une série d'arches paraboliques, nous atteignîmes un balcon. Une véranda sans garde-fou dominant de trente mètres une terrasse inférieure. Je reculai, regrettant qu'un hublot ne fût percé au niveau du menton d'Oscar. Tom-Pouce avança jusqu'au bord et, enlaçant un svelte pylone, se pencha au-dessus du vide. Dans l'éclatante lumière, son « casque » devint une sphère opaline. « Viens voir ! »

— « Pour me casser le cou ? A moins que tu n'envisages de me servir d'amarre ! »

— « Pour l'amour de Dieu, tiens-moi la main et cramponne-toi à un poteau ! »

Je la laissai me guider jusqu'à un pilier et contemplai le spectacle.

Une ville au milieu de la jungle ! Une jungle dense, vert foncé, si enchevêtrée que je ne distinguais pas les arbres du tapis de plantes rampantes et de buissons qui s'étendait partout et dont l'uniformité était fréquemment rompue par des édifices aussi vastes — et parfois plus vastes — que le nôtre. Il n'y avait pas de routes : les routes végiennes s'étendent sous le sol des villes et quelquefois s'allongent au-delà de celles-ci... Par contre, la circulation aérienne était importante. Sur Véga on vole à l'aide d'un équipement encore moins matériel que les hélicoscooters individuels ou les tapis volants. Les balcons servent de plateforme de décollage et d'atterrissage aux indigènes qui y prenaient leur essor et s'y posaient comme des oiseaux.

Filiformes, gracieux, parés de mille couleurs, deux jeux d'ailes accouplées fixés sur leur dos pour brasser l'air, ils évoquaient réellement des oiseaux. Si l'aérodynamisme de leur silhouette était insolite, ils semblaient s'en arranger fort bien.

L'azur du ciel était terni par trois hauts cumulus en forme d'enclume, blancs dans le lointain.

— « On va sur le toit, » dit Tom-Pouce. « Pas là. Hop ! »

Elle désignait une sorte de trappe qu'on atteignait en utilisant les minces et vacillants pylones qui sont les escaliers des végiens. « Il n'y a pas la rampe ? »

— « Poule mouillée, va ! »

Elle s'élança, agile comme un singe. Derrière, je jouais plutôt les oursons fatigués. En dépit de leur finesse, ces mats étaient solides et la trappe était d'un accès facile.

Véga était haut dans le ciel mais son éclat était insoutenable même

en polarisant au maximum. Je dus me détourner, ébloui. Quand je retrouvai l'usage de la vue, une espèce de ballon de basket chromé dissimulait le visage de Tom-Pouce.

— « Eh ! Tu es toujours là ? »

— « Un peu ! Mais je vois très bien. C'est drôlement chouette. On dirait Paris vu de l'Arc de Triomphe, tu ne trouves pas ? »

— « Peux pas dire : je n'ai jamais été à l'étranger. »

— « Sauf qu'il n'y a pas d'avenues, évidemment. Tiens, quelqu'un s'apprête à atterrir... »

Avant que j'ai eue le temps de pivoter, l'appareil végien s'était posé à côté de nous.

(« *Bonjour, les enfants !* »)

— « Salut, Maman Bidule ! » Tom-Pouce la serra dans ses bras, la prit contre elle comme un chat.

(« *Attends un peu, ma chérie. Débarrassons-nous d'abord de cela.* »)

Elle se défit du sustentateur, ondula de tout son corps et replia son engin comme on ferme un parapluie. (« *Tu as l'air d'attaque, Kip.* »)

— « Ça va magnifiquement, Maman Bidule. Nom d'une pipe, ça fait rudement plaisir de vous revoir ! »

(« *J'aurais aimé être là quand tu as quitté le lit. Mais les thérapeutes m'ont tenue au courant minute par minute.* »)

Elle posa une main minuscule sur ma poitrine et colla presque ses yeux contre le hublot de mon casque.

(« *Tu te sens bien ?* »)

— « Impossible de me sentir mieux. »

(« *Parfait. En ce cas, allons-y tout de suite.* »)

— « Hein ? Où ça ? »

Maman Bidule se tourna vers Tom-Pouce.

(« *Tu ne lui as rien dit, Tom-Pouce ?* »)

— « Je n'en ai pas encore eu l'occasion, Maman Bidule. »

(« *Très bien. Mon petit Kip, nous devons maintenant nous rendre à une assemblée. Il y a des questions à poser, des réponses à donner, des décisions à prendre. Etes-vous tous deux prêts à partir ?* »)

— « Tout de suite ? » interrogea Tom-Pouce. « Eh bien, je crois que oui. Mais il faut que j'aille d'abord chercher Madame de Pompadour. »

(« *Vas-y, chérie. Et toi, Kip ?* »)

Je murmurai que j'avais laissé ma montre dans « ma » chambre.

(« *Allez chercher vos affaires, mes enfants. Pendant ce temps, je vais m'occuper du navire. Rendez-vous ici ; et ne vous arrêtez pas en chemin à admirer les fleurs.* »)

Nous empruntâmes un tube pour descendre.

— « Tom-Pouce, tu m'as encore fait des cachotteries ! »

— « Si tu voulais bien m'écouter... On m'a dit de ne te parler de rien tant que tu étais malade. Maman Bidule était catégorique. Il ne fallait à aucun prix te contrarier pendant ta cure. »

— « Me contrarier à propos de quoi ? Qu'est-ce que cette histoire ?

De quelle assemblée s'agit-il ? De quelles questions voulait-elle parler ? »

— « Eh bien, il s'agit d'une sorte de procès. De procès d'assises si tu veux. »

— « Hein ? » Rapide examen de conscience : je n'avais vraiment rien à me reprocher ; il y avait deux heures à peine, j'étais aussi impuissant qu'un nourrisson. Alors ? Tom-Pouce ? « Qu'est-ce que tu as encore fabriqué, toi ? »

— « Mais ce n'est pas cela, Kip ! Oh ! ce que je regrette de ne pas t'avoir averti au déjeuner ! Mais Papa dit toujours qu'il ne faut jamais dévoiler une mauvaise nouvelle avant la deuxième tasse de café. Et puis, j'ai pensé que ce serait rudement mieux de faire une petite promenade avant que les ennuis commencent. J'allais justement te... »

— « Pas de salades. »

— « ...t'affranchir avant qu'on descende. Je n'ai rien fait. Mais c'est le vieux Cancrelat. »

— « Lui ? Je croyais qu'il était mort. »

— « Peut-être bien que oui, peut-être bien que non. N'importe comment, pour reprendre la formule de Maman Bidule, il y a encore des questions à poser, des décisions à prendre. Il est bon pour le maximum, si tu veux mon opinion. »

Je méditai sur ces mots, tandis que nous nous engagions dans les couloirs étranges aboutissant au sas qui s'ouvrait sur nos quartiers conditionnés. Crimes caractérisés, coups et blessures, piraterie cosmique... oui. Cancrelat était bon comme la romaine, c'était probable. A condition que ceux de Véga puissent l'attraper. Au fait, ils devaient effectivement l'avoir attrapé, puisqu'on allait le juger.

— « Mais non, que vient-on faire dans le tableau ? On nous convoque à titre de témoins ? »

— « En un sens, si tu veux. »

Le sort de Cancrelat, je m'en moquais comme d'une guigne — et cela allait peut-être nous donner l'occasion d'en apprendre davantage sur les végiens. Surtout si le tribunal siégeait à une certaine distance. En voyage, on voit du pays.

Cependant Tom-Pouce continua, l'air soucieux :

— « Mais ce n'est pas tout. »

— « Qu'y a-t-il encore ? »

Elle soupira. « C'est précisément la raison pour laquelle j'avais envie qu'on commence par admirer ensemble un joli paysage. Eh bien... »

— « Pas de circonlocution. Accouche ! »

— « Nous aussi, on va nous juger. »

— « Q U O I ? »

— « *Examiner* serait peut-être un terme plus juste. Je ne sais pas. Je ne sais qu'une chose : nous ne pouvons pas rentrer avant d'avoir été jugés. »

J'explosai : « Mais, qu'avons-nous fait ? »

— *« Je n'en sais rien ! »*

Il y avait de la surpression à l'intérieur de ma boîte crânienne. « Es-tu certaine qu'ils nous permettront de rentrer, après ? »

— « Maman Bidule refuse de parler de cette question. »

Je saisis Tom-Pouce par le bras :

— « En d'autres termes, nous sommes en état d'arrestation ? »

— « Oui ! » Ce fut presque avec un sanglot qu'elle ajouta : « Mais, Kip, je t'ai dit que Maman Bidule était un flic ! »

— « Tu me la copieras ! Nous lui avons tiré les marrons du feu — et maintenant nous voilà prisonniers, traînés devant la justice. Sans même savoir pourquoi ! Jolie villégiature, Véga IV « Les indigènes y sont hospitaliers... » Ils m'ont soigné. Comme on soigne un gangster : pour le pendre ! »

— « Mais, Kip... » Cette fois, elle pleurait véritablement. « Kip, je suis convaincue qu'il ne faut pas s'en faire. Peut-être est-elle un flic : cela ne l'empêche pas d'être toujours Maman Bidule. »

— « Tu crois ? Moi, je me le demande... »

Le comportement de Tom-Pouce contredisait ses paroles. Elle n'était pas le genre de fille à s'inquiéter pour un rien. Absolument pas.

Ma montre était sur le lavabo. Je débouclai ma combinaison pour la glisser dans une poche. Lorsque j'eus quitté « ma » chambre, je surpris Tom-Pouce en train de se livrer à une opération semblable avec Madame de Pompadour. « Donne-la-moi, » lui proposai-je. « J'ai plus de place que toi. »

— « Non merci, » répondit-elle d'une voix neutre. « J'ai besoin de la garder avec moi. Maintenant plus que jamais. »

— « Où se trouve donc le tribunal ? Dans cette ville ou dans une autre ? »

— « Oh ! je ne te l'ai pas dit ? Je crois que non, en effet. Il n'est pas sur cette planète. »

— « Tiens ! Je croyais pourtant que c'était la seule qui fût habitée... »

— « Il ne s'agit pas d'une planète végienne, Kip. Elle appartient à une autre étoile. Une étoile qui appartient elle-même à une autre galaxie. »

— « Tu voudrais répéter cela ? »

— « Elle se trouve quelque part dans le Petit Nuage Magellanique. »

X

Je ne résistai pas — on ne résiste pas quand on est à 260 trillions de kilomètres de nulle part. Mais je n'adressai pas la parole à Maman Bidule en montant à bord. Le vaisseau ressemblait à une de ces ruches de jadis. Juste assez grand, apparemment pour nous conduire au port spatial. Tom-Pouce et moi nous accroupîmes sur le plancher tandis que Maman Bidule se coulait à l'avant et se mettait à tripoter une sorte de

grille brillante dont l'aspect évoquait celui d'un abaque. Nous décollâmes à la verticale.

Il ne fallut guère de temps pour que mon mutisme cédât à cette insouciance qui me donnait envie de mettre un terme à ma fureur. « Maman Bidule ! »

(« Un instant, mon chéri. Attends que nous ayons franchi la couche atmosphérique. »)

Elle appuya sur quelque chose. Il y eut une trépidation puis le navire s'immobilisa.

— « Maman Bidule, » répétai-je.

(« Laisse-moi atterrir, Kip. »)

Je me rendis à ses raisons. Parler au pilote est aussi stupide que de lui prendre le volant des mains. Une série de chocs secoua le petit engin. Là-haut, le vent devait souffler sec. Mais Maman Bidule connaissait son boulot !

Un dernier sursaut... Je conclus que nous étions arrivés au port spatial. Maman Bidule tourna la tête vers mois. *(« A nous, Kip. Je sens ta peur et ton dépit. Si je te dis qu'aucun de vous deux ne coure de danger, cela calmera-t-il ton appréhension ? Et que je te protégerai de mon corps comme tu m'as protégé du tien ? »)*

— « Oui, mais.. »

(« Soit. Il est plus facile de montrer que d'expliquer. Ne mets pas ton casque. L'air de cette planète est identique à l'air de la tienne. »)

— « Hein ? Vous voulez insinuer que nous sommes déjà arrivés à destination ? »

— « Qu'est-ce que je te disais ? » souffla Tom-Pouce derrière moi. « Le temps de faire *ouf*, et on y est ! »

Je ne répondis pas. A quelle distance pouvions-nous être de la Terre ?

(« Venez, les enfants ! »)

Nous étions partis à midi ; nous débarquâmes de nuit. La nef était posée sur une plate-forme qui s'élevait très haut au-dessus du sol. Devant mes yeux se déployaient des constellations inconnues et je distinguai dans les cieux une mince traînée blanchâtre que j'identifiai à la Voie Lactée. Donc Tom-Pouce s'était mis le doigt dans l'œil : nous étions loin de chez nous, mais n'avions pas quitté la Galaxie. Peut-être nous trouvions-nous simplement sur le côté nocturne de Véga IV.

Le hoquet de surprise de la petite me fit me retourner. Moi, je n'eus même pas la force de hoqueter. Un immense tourbillon formé de millions, de milliards d'étoiles occupait tout ce secteur-ci du firmament.

Avez-vous déjà vu des photos de la Grande Nébuleuse d'Andromède ? Deux bras contournés en une géante spirale. Il n'est rien de plus beau dans le ciel. Tel était le spectacle qui s'offrait à mes yeux.

Seulement, il ne s'agissait pas d'une photo — ni même d'une image captée par un télescope. Nous étions tellement proches (si je puis me permettre ce mot) que la nébuleuse était deux fois plus grande que notre familière Grande Ourse ; tellement proches que je distinguai le renfle-

ment de son noyau et les deux vastes branches qui s'enroulaient et s'enveloppaient l'une l'autre. L'angle sous lequel nous l'observions la faisait paraître elliptique, comme l'est M.31. On en éprouvait l'épaisseur, on en voyait la silhouette.

Je compris que nous étions bien loin de chez nous. La Terre... elle était là-haut, perdue dans cet amas d'astres incalculables.

Et puis je repérai une seconde double spirale à droite, presque aussi étendue que la première, mais un peu asymétrique et loin d'être aussi éclatante ; un peu comme le fantôme de notre propre Galaxie. Péniblement, l'idée se fit jour en moi que ce devait être le Grand Nuage Magellanique, pour autant que nous nous trouvions dans le Petit et que le resplendissant tourbillon stellaire fut notre Galaxie. Ce que j'avais tout d'abord pris pour la Voie Lactée n'était qu'*une* voie lactée : le Petit Magellanique vu de l'intérieur.

Je considérai à nouveau celui-ci. Il avait la forme voulue — une tache oblongue barrant le ciel — mais, comparé à notre voie lactée, il était pâle comme un lait écrémé. J'ignorais à quoi il devait ressembler : n'étant jamais allé au sud de Rio Grande, je n'avais jamais vu les nuages de Magellan. Mais je savais que chacun était une authentique galaxie.

Je m'attardai sur la vision de notre flamboyante patrie cosmique, malade de nostalgie. C'était la première fois depuis que j'avais atteint l'âge de six ans que j'éprouvais autant de mélancolie.

Tom-Pouce se serrait contre Maman Bidule en quête de consolation. L'extra-terrestre se roula en boule et passa son bras sur l'épaule de la fillette.

(« Allons... allons, mon petit. J'ai ressenti la même chose quand j'étais toute jeune et que j'ai vu cela pour la première fois. »)

— « Maman Bidule, » demanda Tom-Pouce d'une voix timide, « chez nous... Où c'est ? »

(« Regarde à ta droite, ma chérie. Tu vois... l'endroit où le bras extérieur s'enfonce dans le néant ? Nous venons d'un point qui se trouve aux deux-tiers de la distance qui sépare l'extrémité de ce bras du centre de l'amas. »)

— « Oh... non ! Je ne parlais pas de Véga. Je veux savoir où est le *Soleil.* »

(« Ah... Votre étoile ? A une distance pareille, la différence est insignifiante. »)

⁂

Nous finîmes par apprendre quelle distance séparait le Soleil de la planète Lanador : 167.000 années-lumière. Maman Bidule ne pouvait pas nous donner une réponse directe car elle ne savait ni ce que signifiait une « année » pour nous, ni le temps que met la Terre à faire le tour du Soleil. Mais elle connaissait l'écart entre Véga et le Soleil et elle nous donna la valeur de l'alignement Lanador-Véga : la distance Lanador-Véga est six mille cent quatre-vingt dix fois la distance Soleil-Véga.

6.190 fois 27 années-lumière égalent 167.000 années-lumière. Courtoisement, elle nous indiqua ces données en puissances de 10 et non à la manière végienne (les végiens font intervenir dans leurs calculs la factorielle 5 : $1 \times 2 \times 3 \times 4 \times 5 = 120$). 167.000 années-lumière représentent $15{,}80 \times 10^7$ km. Arrondissons : la distance de Véga à Lanador (ou du Soleil à Lanador puisqu'à cette échelle le Soleil et Véga sont pratiquement deux voisins mitoyens) était de :

1.600.000.000.000.000.000 km.

Mille six cent millions de milliards de kilomètres !

Chiffre tellement absurde que je me refusai à admettre qu'il pût avoir quelque rapport avec moi ! Du point de vue cosmique, c'est peut-être une courte distance. Mais il arrive un moment où vos coupe-circuits crâniens, sursaturés, perdent les pédales.

***

La plateforme sur laquelle nous nous étions posés dominait un colossal édifice triangulaire qui s'étendait sur des kilomètres. En bien des endroits, nous retrouvâmes le motif du triangle — toujours associé à trois spirales doubles — qui m'avait déjà intrigué quand je l'avais vu pour la première fois sur le pendentif de Maman Bidule.

C'était un symbole. Sa signification ? « Trois Galaxies — Une loi ». Voici ce que j'appris par bribes et par morceaux. les Trois Galaxies sont un peu comme notre Fédération des Nations Libres, l'Organisation des Nations Unies qui avait précédé celle-ci ou, pour remonter plus loin encore, la Société des Nations. L'administration, les cours de justice, les archives étaient groupées à Lanador qui était aux Trois Galaxies ce que New York était pour l'O.N.D., Genève pour la S.D.N. Il y avait à cela une raison historique : le peuple de Lanador était la Vieille Race, le berceau de la civilisation cosmique.

Les Trois Galaxies forment une sorte d'archipel (comme l'état hawaïen) composé d'îles isolées. La civilisation, issue du Petit Magellanique, avait atteint le Grand et à présent, lentement, elle gagnait notre galaxie. Cette infiltration se poursuivait à un rythme ralenti car notre galaxie comporte vingt fois plus d'étoiles que les deux premières réunies.

La situation commençait à s'éclaircir et je me sentis un peu revigoré. Si Maman Bidule était une personnalité considérable sur sa propre planète, ici elle n'était qu'un fonctionnaire effacé. Son rôle se bornait à nous servir de guide. Ce qui ne m'empêcha, pendant un bon moment, de ne manifester à son égard qu'une politesse froide. Qu'est-ce qui l'aurait empêché de regarder d'un autre côté pendant que nous prendions le large ?

On nous logea dans un énorme bâtiment, une sorte d'hôtel de transit — bien que les termes de « colonie pénitenciaire » ou de « prison » lui eussent mieux convenu. Je n'avais pas à me plaindre de l'installation matérielle, mais j'en avais par-dessus la tête de me trouver sous les ver-

rous, chaque fois que j'arrivais dans un endroit nouveau. Ce fut un robot qui nous accueillit et nous convoya jusqu'à nos quartiers. Sur Lanador, vous ne pouvez faire trois pas sans tomber sur un robot. Je ne parle pas de vulgaires automates en fer-blanc, mais bien de machines qui travaillent pour vous ; comme celle, justement, qui nous conduisit jusqu'à nos chambres et s'immobilisa ensuite, exactement comme un groom qui attend un pourboire : un véhicule à trois roues surmonté d'un immense panier qui aurait reçu nos bagages si nous en avions eu. Nous l'avions vue surgir devant nous ; elle avait siffloté quelque chose à l'attention de Maman Bidule et, nous précédant, nous avait fait prendre un ascenseur qui avait plongé aussitôt ; dans les entrailles du sol. Ensuite, il avait fallu suivre un couloir interminable.

Je retrouvai « ma » chambre ; la copie de la première copie. Toutes les erreurs que comptait le simulacre végien y étaient présentes et elle en comportait même de nouvelles. Je ne trouvais pas cela rassurant : tout montrait qu'on envisageait de nous maintenir ici aussi longtemps... aussi longtemps qu'on en aurait envie.

Cela dit, rien ne manquait à la pièce, ni le râtelier pour Oscar ni la salle de bains extérieure. Plus loin, autre décor factice, se trouvait reproduite cette monstruosité sortie des Mille et Une Nuits que Tom Pouce avait habitée sur Véga IV. Comme la petite paraissait enchantée, je m'abstins de lui faire part de mon point de vue sur ce que ces dispositions laissaient sous-entendre d'inquiétant.

Maman Bidule rôdait autour de nous comme nous nous débarrassions de nos tenues de vide.

(« Croyez-vous que vous serez à votre aise ? »)

— « Bien sûr, » répondis-je sans beaucoup de conviction.

(« Si vous avez faim, si vous voulez quoi que ce soit, vous n'avez qu'à le dire ; vous serez aussitôt satisfaits. »)

— « Ah ! oui ? Il y a un téléphone quelque part ? »

(« Il suffira que vous exprimiez votre désir. On vous entendra sans difficulté. »)

Je ne doutais pas de ses paroles mais j'étais presque aussi dégoûté des chambres où, comme un insecte, on est perpétuellement observé, que de la détention perpétuelle ; un homme a le droit d'avoir une vie privée !

— « J'ai faim, » jeta Tom-Pouce. « J'ai pris mon petit déjeuner très tôt. »

Nous étions chez elle. Une tenture violette s'écarta, découvrant un mur où une lampe se mit à scintiller. Au bout de deux minutes, une partie de ce mur disparut et une planchette surgit, comme une langue tirée, sur laquelle étaient disposés des plats, de l'argenterie, des amuse-gueule, des fruits, du pain, du beurre et un pot de chocolat fumant. Tom-Pouce battit des mains en hurlant de joie. Je regardai les mets avec moins d'enthousiasme.

(« Vous voyez ? ») enchaîna Maman Bidule — et il y avait comme

un sourire dans sa voix. (« *Demandez ce qu'il vous faut. Si vous avez besoin de moi, je viendrai. Mais maintenant, je dois vous quitter.* »)

— « Oh ! Maman Bidule, s'il vous plaît ! Ne partez pas ! »

(« *Il le faut, Tom-Pouce, ma chérie. Je reviendrai bientôt. A propos, il y a deux de vos compatriotes, ici.* »)

Je m'exclamai :

— « Hein ! Qui ? Où sont-ils ? »

(« *La porte à côté.* ») Elle s'éclipsa de sa démarche glissante et le « groom » se hâta de la rejoindre et de la devancer.

Je pivotai sur moi-même. « Tu as entendu cela ? »

— « Tu parles ! »

— « Bon... Si tu as envie de manger, vas-y. Moi, je pars à la recherche de ces humains.

— « Hé ! Attends-moi ! »

— « Je croyais que tu avais envie de casser la graine ? »

Elle jeta un regard sur la table garnie.

— « Bouge pas. J'en ai pour une seconde. » En toute hâte, elle beurra deux tartines et m'en tendit une. Comme, au fond, je n'étais pas pressé à ce point, je fis un sort à la mienne. Tom-Pouce, qui avait achevé sa collation en deux bouchées, but à même le pot de chocolat.

— « Tu en veux un peu ? »

Ce n'était pas du tout du chocolat ; le liquide avait une odeur de viande. Mais ce n'était pas mauvais. Je reposai le récipient et la gosse le vida.

— « Maintenant, je suis prête à affronter les chats sauvages. Allons-y, Kip ! »

Pour arriver à la « porte à côté », nous traversâmes l'enfilade des trois pièces qui composaient notre appartement et suivîmes le couloir. Au bout de quinze mètres, nous nous trouvâmes en face d'une porte voûtée. Je fis reculer Tom-Pouce et lançai un coup d'œil précautionneux.

Et vis un diorama — un décor simulé.

Bien supérieur à ceux que ce que nous proposent généralement les musées. Par delà un taillis, mon regard tombait sur une petite clairière ; c'était un paysage sauvage qui s'achevait sur un talus calcaire. Le ciel était sombre et je distinguai la bouche d'une caverne qui bâillait parmi les rochers. Le sol était humide comme après une récente averse.

Accroupi près de la caverne, un... homme des cavernes était en train de ronger la carcasse d'un petit animal — un écureuil, peut-être.

Tom-Pouce voulut me repousser mais je l'en empêchai. L'homme des cavernes n'avait pas l'air de nous avoir remarqué ce que je trouvais fort judicieux de sa part. Ses jambes étaient courtes, mais il devait faire deux fois mon poids et sa musculature était celle d'un boxeur : des bras courts, eux aussi, et velus, des biceps et des mollets pleins de nœuds. Il avait une tête énorme, plus large et plus haute que la mienne, mais son front et son menton étaient à peu près inexistants. Une de

ses dents de devant, jaunes et massives, était cassée. J'entendais craquer les os entre ses mâchoires.

Si nous avions été dans un musée, il y aurait sûrement eu une pancarte :

HOMME DE NEANDERTHAL
FIN DU DERNIER AGE GLACIAIRE

Mais les mannequins de cire à l'image des espèces éteintes ne font pas craquer d'os sous leurs crocs.

— « Hé... Laisse-moi voir, » protesta Tom-Pouce.

Il entendit. Tom-Pouce le dévisagea et il dévisagea Tom-Pouce qui laissa échapper un cri, puis il pivota sur lui-même pour se précipiter à l'intérieur de la grotte d'une démarche de canard.

— « Eloignons-nous, » intimai-je à Tom-Pouce en lui saisissant le bras.

— « Une minute, » répondit-elle d'une voix sereine. « On a le temps. Il ne va pas ressortir tout de suite. » Elle fit mine d'écarter les branches du buisson.

— « Tom-Pouce ! »

— « Regarde ! » Elle semblait repousser le néant de la main. « Ils l'ont mis en cage. »

A son exemple, je palpai le vide. L'ouverture de plein-cintre était obstruée par une surface transparente qui fléchissait légèrement sous la pression. « Plastique ? On dirait une sorte de lucite en plus résistant ? »

— « Mmmmm... Ça ressemblerait plutôt à la matière de mon casque de scaphandre, bien que ça ait l'air encore plus coriace. Et je parie que la lumière ne le traverse que dans une seule direction. Lui ne nous voit certainement pas. »

— « Allez... on retourne dans nos chambres. Il y a peut-être moyen de les barricader. »

Toute à son idée, elle continuait à tâter l'obstacle.

« Tom-Pouce, » jetai-je d'une voix sèche, « Tom-Pouce, tu ne m'écoutes pas. »

— « A quoi bon me parler si je n'écoute pas ? » demanda-t-elle judicieusement.

— « Ce n'est vraiment pas le moment de chercher de faire des astuces ! »

— « Tu ressembles à Papa. Ce type a laissé choir le rat qu'il croquait. Il va peut-être revenir. »

— « Dans ce cas, tu ne seras pas ici pour le voir, parce que je suis prêt à t'emmener de force. Et si tu mords, je mordrai aussi. Tu es prévenue. »

Il n'y avait pas trace d'animosité dans le regard méditatif qu'elle posa sur moi.

— « Je ne te mordrai pas, Kip, quoi que tu fasses. Mais si tu joues les timorés... Oh ! et puis il y a peu de chance pour qu'il réapparaisse, du moins pas avant une bonne heure. Soit ! Retournons. »

— « O.K. » Je tentai de l'entraîner, mais nous ne partîmes pas encore : un sifflement étouffé retentit et une voix nous parvint : « Hé... Toto ! Amène-toi voir. »

Ce n'était pas de l'anglais — mais je compris suffisamment le sens de l'appel. Il provenait d'un renfoncement voûté situé un peu plus avant dans le corridor. J'eus une hésitation mais je me dirigeai vers cette cavité. Car Tom-Pouce était déjà en route.

Un homme d'environ 45 ans était paresseusement appuyé contre l'encadrement. Ce n'était pas un Néanderthal, mais un civilisé — ou à peu près. Une lourde tunique de laine, serrée à la taille et retombant à la manière d'un kilt, le vêtait. Ses mollets étaient pris dans des jambières de laine et il portait de lourds botillons fort usagés. A sa ceinture, que soutenait un baudrier, pendait un épée, courte et massive, à quoi une dague faisait contrepoids. Ses cheveux étaient taillés en brosse et il devait connaître l'usage du rasoir (bien que ses joues fussent grises d'une barbe de quelques jours). Ni sympathie, ni hostilité dans son attitude : son expression était celle d'une vigilance attentive.

— « Merci, » dit-il d'un ton revêche. « T'es le geôlier ? »

Tom-Pouce eut une exclamation étranglée. « Seigneur ! Il parle latin ! »

Qu'est-ce que vous auriez fait, vous, en vous trouvant face à face avec un centurion ? Juste après avoir croisé un homme préhistorique ? Je répondis : « Non. Je suis prisonnier, moi aussi. » Je dis cette phrase en espagnol et la répétai en pur latin classique.

Pourquoi avoir employé l'espagnol ? Parce que Tom-Pouce avait commis une légère erreur. L'homme ne s'était pas adressé à nous en latin. Son langage n'était ni celui d'Ovide ni celui de Cervantès, mais un mélange de l'un et de l'autre, assorti d'un accent atroce et de menues autres particularités. Mais il n'y avait pas de doute possible sur le sens des mots proférés.

Il s'humecta les lèvres : « Sale truc ! Ça fait trois jours que j'essaye d'attirer l'attention des gardiens et tout ce que je finis par obtenir, c'est un nouveau taulard ! Enfin ! Les dés roulent comme il leur plaît ! Mais dis donc, t'en as un drôle d'accent ! »

— « Je regrette, amigo, moi j'ai également de la peine à vous comprendre. » Je traduisis en latin pour lui montrer la différence et ajoutai : « Parlez lentement, voulez-vous ? »

— « Je parle comme ça me plaît. Et puis ne m'appelle pas « amigo ». Je suis un citoyen romain. Pas de familiarités, hein ! »

Traduction libre ! Je pense que ces conseils avaient été exprimés avec beaucoup moins d'élégance : en effet, son discours était assez proche d'une phrase espagnole indiscutablement vulgaire.

— « Que dit-il ? » s'enquit Tom-Pouce. « C'est du latin, hein ? Qu'est-ce que cela signifie en anglais ? »

Encore une chance qu'elle n'ait pas compris ! « Tom-Pouce, qu'est-ce à dire ? Tu ignores la langue maternelle de la poésie et de la science ? »

— « Ne la ramène pas ! Raconte ! »

— « Ne me complique pas la tâche, ma petite vieille ; j'ai du mal à le comprendre. Je te répéterai tout plus tard. »

— « Qu'est-ce que c'est que ces grognements de barbares ? » dit le Romain. « Tâche voir à parler comme il faut si tu veux pas recevoir dix coups de plat de glaive sur ton échine. »

Il semblait prendre appui sur le vide ; aussi avançai-je la main : je sentis sous ma paume la surface invisible et rassurante et cessai de m'inquiéter de la menace.

— « Je parle du mieux que je peux. Chacun emploie sa propre langue. »

— « Ce sont les porcs qui grognent. Parle latin. Si tu en es capable. » Il parut s'apercevoir pour la première fois de la présence de Tom-Pouce. « C'est ta fille ? Elle est à vendre ? Si elle a un peu de viande sur des os, je t'en donne un demi-denier. »

La petite se renfrogna : « Ça, j'ai saisi, » jeta-t-elle avec fougue. « Sors dehors si t'es un homme... ça va se régler tout de suite. »

Je lui conseillai de répéter en latin. « S'il te comprend, il va t'administrer une fessée. »

— « Tu le laisserais faire ? » me demanda-t-elle d'un air soucieux.

— « Tu sais bien que non. »

— « Viens, on retourne. »

— « C'est ce que je t'avais proposé tout à l'heure. »

Nous revînmes sur nos pas, passâmes devant la tanière de l'homme des cavernes et rejoignîmes nos appartements.

— « Tom-Pouce, » dis-je lorsque nous fûmes à notre point de départ, « je repars interviewer notre fier Romain. Tu n'y vois pas d'inconvénient ? »

— « J'en vois des masses ! »

— « Sois raisonnable, mon chou. S'il y avait du danger, Maman Bidule nous l'aurait dit ; et je te ferai remarquer que c'est elle qui nous a annoncé la présence de ces deux autres pensionnaires. »

— « Je t'accompagne. »

— « Pourquoi faire ? Tout ce que j'apprendrai, je te le répèterai. Peut-être est-ce une chance qui s'offre de comprendre cette histoire absurde. Que fait-il ici, lui ? L'ont-ils conservé en glacière pendant 2.000 ans ? Depuis combien de temps est-il réveillé ? Que sait-il que nous ignorons ? Nous sommes dans une sale situation : toutes les informations que je pourrai rassembler nous seront utiles. Si tu veux m'aider, le mieux est que tu te tiennes à l'écart. Et si tu as peur, appelle Maman Bidule. »

Elle fit la moue : « Peur, moi ?... Bon ! Fais à ta guise... »

— « D'accord. Pendant ce temps, prends ton dîner. »

Jojo-Museau-de-Chien n'étais pas en vue. Je fis un détour pour éviter de passer devant sa porte.

Un vaisseau capable d'aller n'importe où en un temps nul peut-il aussi sauter une dimension et se poser *n'importe quand,* à n'importe

quel point de la durée ? Comment cela pourrait-il s'expliquer mathématiquement ?

Le soldat n'avait pas bougé. Il leva la tête à mon arrivée. « Tu ne m'as pas entendu te dire de rester dans le secteur ? »

— « Si, » dus-je admettre, « mais si vous conservez cette attitude, cela ne nous avancera guère. Je ne suis pas un de vos hommes. »

— « C'est une veine pour toi ! »

— « Ecoutez : ou nous bavardons paisiblement, ou je me retire. Choisissez. »

Il me toisa :

— « Va pour la paix. Mais sois respectueux, barbare. »

Son nom, m'apprit-il, était « Iunio ». Il avait servi tour à tour en Espagne et en Gaule avant d'être muté à la VI[e] Légion — la « Victrix » qui, le doute ne l'en effleurait même pas, ne devait être ignorée de personne, fût-ce d'un Barbare. Elle était cantonnée à Eboracum, au nord de Londinium, en Bretagne ; mais Iunio, qui avait grade de centurion, commandait un poste avancé. C'était une sorte d'adjudant-chef. Il était plus petit que moi, mais je n'aurais pas aimé tomber nez-à-nez avec lui, le soir au coin d'un bois. Ni derrière les palissades d'un camp.

Il tenait en médiocre estime les Bretons et les Barbares en général, moi compris (« rien de personnel — certains de mes meilleurs amis sont des barbares »), les femmes, le climat breton, les huiles de l'état-major et les prêtres, et pensait le plus grand bien de César, de Rome, des dieux et de ses propres aptitudes professionnelles. L'armée n'était plus ce qu'elle avait été et ces empotés en arrivaient à traiter les auxiliaires de la même façon que les citoyens romains !

Il s'était trouvé de garde devant son camp avec mission de veiller aux barbares — une bande de voyous qui se glissent dans l'ombre, vous coupent la gorge et vous dévorent. C'était le sort, pensait-il fermement, qui avait été le sien, puisqu'il se trouvait présentement dans les enfers.

Sur le moment, j'avais cru que c'était du Mur d'Hadrien qu'il avait parlé, mais celui-ci était à trois jours de marche de son cantonnement vers le Nord, à l'endroit où les mers étranglent les terres. Le climat, là-bas, était terrible ; les indigènes étaient des brutes sanguinaires qui se teignaient le corps et n'appréciaient pas la civilisation — comme si les Aigles méditaient de s'emparer de leur île crasseuse ! Des provinciaux, quoi ! Tout comme moi, soit dit sans m'offenser...

Il avait quand même acheté une petite barbare dont il avait fait son épouse et envisageait de se faire affecter à la garnison d'Eboracum quand l'événement était survenu. Iunio haussa les épaules. « Si j'avais fait plus attention aux cérémonies lustrales et aux sacrifices, ma chance ne m'aurait peut-être pas abandonné. Mais, à mon avis, tout ce qu'un homme doit faire se borne à accomplir son devoir, à ne pas se négliger et tenir ses armes en ordre. Le reste, c'est au chef de corps de s'en débrouiller. Fais attention à cette porte, elle est ensorcelée. »

Plus il parlait, mieux j'arrivais à le comprendre. Il prononçait *O* les

terminaisons en *US* et son vocabulaire n'était pas celui du *De Bello Gallico* (par exemple, pour cheval, au lieu de dire *equus*, il disait *caballo*). Son patois, un latin dilué dans une douzaine d'idiomes barbares, était déroutant. Mais, même si vous lisez un article en sautant un mot sur trois, vous saisissez l'essentiel.

J'acquis une importante documentation relative à la vie quotidienne et aux petites intrigues de la Victrix mais n'appris rien de ce que j'aurais voulu savoir. Iunio ignorait comment et pourquoi il était arrivé ici. Sa seule certitude était qu'il était mort et attendait dans un dépôt d'isolés des régions infernales qu'on statue sur son sort, théorie que, pour ma part, il m'était difficile de partager.

Il connaissait la « date » de sa mort : l'An Huit du Règne de l'Empereur, l'An Huit Cent Quatre-Vingt Dix Neuf de la Fondation de Rome, chiffres que je transcrivis en caractères romains pour être sûr de mon fait. Malheureusement, je ne me rappelais plus quand Rome avait été fondée et il me fut impossible d'identifier le « César » auquel se référait Iunio. Il y a eu tant de Césars ! Les deux seuls points de repère étaient, d'une part, que le Mur d'Hadrien avait déjà été édifié, d'autre part que l'Angleterre était encore occupée. Ce qui situait la « mort » de Iunio aux environs immédiats du III[e] siècle.

Il n'éprouvait pas la moindre curiosité pour l'homme préhistorique qui incarnait à ses yeux le vice le plus grave qu'un barbare puisse manifester : la lâcheté. Je n'entamai pas de discussion sur ce point ; mais je sais que j'aurais fait preuve d'une certaine appréhension, moi aussi, si j'avais connu l'époque où les tigres aux dents de sabre venaient feuler devant votre porte ! (Au fait, les tigres aux dents de sabre étaient-ils contemporains de mon bonhomme ? Disons les ours des cavernes...)

Iunio s'éloigna un instant pour chercher un morceau de pain dur et noir, du fromage et un gobelet. Il ne m'offrit pas de me restaurer et je n'ai pas l'impression que la barrière invisible fut pour quelque chose dans cette abstention. Après avoir renversé un peu d'eau par terre, il se mit à mastiquer. Le sol était boueux ; les murs étaient faits de pierres grossières ; le plafond reposait sur des poutres de bois. Peut-être ce décor était-il la reproduction des demeures du temps de l'occupation de la Grande-Bretagne ? Je ne suis pas qualifié pour en juger.

Je ne m'attardai pas. D'une part parce que la vue du pain et du fromage me rappelait que j'avais faim — d'autre part parce que Iunio se mit en colère. J'ignore ce qui le fit sortir de ses gonds mais il m'agonit soudain d'injures avec une parfaite maestria ; tout y passa : mes mœurs alimentaires, mes ancêtres, mon physique, mon comportement et la façon dont je gagnais ma vie. C'était un charmant garçon, Iunio, tant qu'on était d'accord avec lui, qu'on ignorait ses insultes et qu'on faisait montre de respect envers lui. Nombreux sont les gens plus âgés qui ont les mêmes exigences, même s'ils achètent pour 39 cents de talc ; on s'habitue à les servir sans se poser des questions : autrement, on se fait une réputation de gamin effronté, doublé d'un délinquant juvénile en puissance.

Vous pouvez être sûr d'une chose : moins une personne est respectable, plus elle demande que ses cadets la traitent avec égard.

Aussi rompis-je l'entretien. D'ailleurs Iunio ne pouvait m'être d'aucune utilité. Lorsque je passai de nouveau à la hauteur de la « jungle », je vis mon Néanderthal qui, du fond de sa caverne, inspectait les environs. « Ne te fais pas de mouron, Jojo, » lui jetai-je et je poursuivis mon chemin.

Une autre barrière invisible bloqua soudain la route qui conduisait à notre logis. « Je veux passer, » dis-je doucement lorsque j'eus reconnu l'obstacle ; l'écran fondit sur-le-champ. Mais, à peine eus-je fait un pas, il avait repris sa place.

Mes semelles de caoutchouc étaient parfaitement silencieuses et je me gardais d'appeler Tom-Pouce de crainte de la réveiller si elle s'était endormie. Je jetai un coup d'œil par l'entrebâillement de sa porte. Assise en tailleur sur son incroyable divan oriental, elle berçait Madame de Pompadour en pleurant.

Je fis discrètement demi-tour, puis repris ma marche en sifflant et en faisant un raffut de tous les diables. Je la hélai et son visage parut dans l'encadrement de la porte. Un visage souriant, sans trace de larme. « Salut, Kip ! Tu y as mis le temps ! »

— « C'est qu'il est rudement bavard, le gars. Quoi de neuf ? »

— « Rien. J'ai soupé et comme tu tardais, j'ai fait un somme. Tu m'as réveillée. Qu'as-tu découvert ? »

— « Je commande mon dîner. Je vais tout te raconter en mangeant. »



Je finissais de saucer mon assiette quand un robot-groom vint nous chercher. Il ressemblait comme un jumeau au premier à un détail près : le triangle aux trois spirales brillait comme de l'or sur sa plaque avant. « Suivez-moi, » dit la machine en anglais.

Je regardai Tom-Pouce :

— « Maman Bidule n'a-t-elle pas annoncé qu'elle allait revenir ? »

— « C'est ce que j'ai compris. »

— « Suivez-moi, » répéta la machine. « Vous êtes convoqués. »

La moutarde me monta au nez. J'avais déjà reçu bien des ordres au cours de mon existence. Certains même auxquels je n'aurais pas dû obéir, mais c'était la première fois qu'une machine m'en donnait ! « Tu peux te faire cuire une soupe de fèves ! » m'exclamai-je. « Il faudra que tu me prennes de force... »

Ce n'est pas une chose à dire à un robot. Il mit mon conseil en application.

— « *Maman Bidule !* » hurla Tom-Pouce. « Où êtes-vous ? Au secours ! »

Le gazoullis d'oiseau de l'interpellée sortit du ventre du robot :

(« Ne vous faites aucun souci, mes petits. Le « servant » vous conduira auprès de moi. »)

Alors je cessai de résister et suivit docilement ce laissé pour compte du concours Lépine, qui, après nous avoir fait prendre un ascenseur, nous entraîna le long d'un couloir dont les murs bruissaient à notre passage. Puis il y eut une énorme voûte surmontée du triangle aux spirales ; nous la franchîmes. Au bout du compte, nous nous trouvâmes parqués dans un enclos. Ce dont nous ne nous aperçumes d'ailleurs pas immédiatement, car la palissade n'était pas apparente. Toujours cet inquiétant vide solidifié.

Je n'avais jamais vu salle plus vaste : c'était un immense triangle, sans une colonne, sans un pilier, dont le plafond était si élevé, les murs si éloignés que j'avais presque l'impression de me trouver en plein air, l'instant précédant un orage. Dans une pièce pareille, on a l'impression d'être une fourmi et j'étais heureux de me trouver près d'une paroi. La salle, pourtant, était loin d'être vide, mais comme les centaines d'êtres qui s'y pressaient étaient rangés le long de la muraille, elle semblait déserte. Le plancher gigantesque était nu. Sauf en son centre où se tenaient trois cancrelats. Le procès était en cours.

Je ne sais si notre Cancrelat à nous était là. Même s'ils n'avaient pas été aussi loin de moi, je n'aurais pu le dire : la différence entre deux cancrelats est du même ordre que la différence entre la mort par strangulation et la mort par décapitation. D'ailleurs, comme nous l'apprîmes par la suite, la présence ou l'absence de l'inculpé est le détail qui importait le moins dans ce procès : on jugerait Cancrelat présent ou non, vivant ou mort.

Maman Bidule parlait. Je distinguais sa frêle silhouette, très loin, au milieu de la salle, mais à l'écart des cancrelats. Son gazouillis me parvenait affaibli mais j'entendais clairement ses paroles — en anglais. Près de nous, je ne sais où, ses paroles étaient traduites et prononcées sur un mode pépiant : par delà les sonorités de notre propre langue, nous retrouvions le chant d'oiseau qui nous était familier.

Elle exposait ce qu'elle savait du comportement des cancrelats avec aussi peu de passion que si elle était en train de décrire une observation faite au microscope, autant d'objectivité qu'un agent de police déclarant : « A neuf heures dix-sept, le neuf de ce mois, alors que j'étais de service... »

Rien que des faits. A notre arrivée, elle achevait de relater les événements qui avaient eu Pluton pour théâtre. Elle se tut brusquement quand elle en fut arrivée à l'explosion.

Une autre voix la relaya. En un anglais monocorde et nasillard, qui me rappela celle d'un épicier du Vermont avec qui nous étions entrés en rapports un été au temps où j'étais gamin. Un type qui ne souriait jamais, ne râlait jamais et dont l'intonation ne changeait jamais, qu'il dise « C'est une brave femme », « Ce type volerait son propre fils » ou « Les œufs sont à 59 cents ». Un individu aussi froid qu'une caisse enregistreuse. Celui qui parlait actuellement avait le même genre de voix.

— « Avez-vous terminé ? » demanda-t-il à Maman Bidule.

— « J'ai terminé. »

— « Audition du témoin suivant. Clifford Russell... »

Je bondis comme si l'épicier m'avait enfermé dans son bocal à bonbons. La voix poursuivait, toujours aussi impersonnelle : « ...Ecoutez attentivement. » Puis une autre voix lui succéda.

La mienne. Le compte rendu que j'avais dicté sur Véga IV ! Mais tronqué. N'avait été retenu que ce qui concernait directement les cancrelats. Les adjectifs, parfois des phrases entières, avaient sauté. Comme si on avait travaillé la bande d'enregistrement aux ciseaux. Les faits avaient été conservés mais les jugements que j'avais portés sur eux, on les avait supprimés.

Cela commençait avec l'atterrissage des astronefs dans le pré derrière chez nous et finissait au moment où le dernier cancrelat massacré disparaissait, aveugle, dans un trou. Ma « déposition » était brève, réduite à sa plus simple expression (l'épisode lunaire, par exemple, avait été caviardé). Ils avaient maintenu ma description de Cancrelat, mais elle était si bien émondée qu'on aurait pu croire que j'évoquais la Vénus de Milo et non la créature la plus immonde de la création.

Ma voix se tut et celle de l'épicier yankee s'éleva à nouveau :

— « Etaient-ce bien vos paroles ? »

— « Euh... ? Oui. »

— « Ce rapport est-il exact ? »

— « Oui, mais... »

— « Est-il exact ? »

— « Oui. »

— « Est-il complet ? »

J'avais envie de répondre : absolument pas ! Seulement, je commençais à entrevoir le système.

— « Oui. »

— « Patricia Wynant Reisfeld... »

Le récit de Tom-Pouce démarrait plus tôt que le mien et couvrait la période au cours de laquelle elle avait été seule en présence des cancrelats. Mais il ne fut pas beaucoup plus long en définitive que le mien ; car si elle a l'œil acéré et la mémoire vive, elle était aussi pleine d'idées personnelles. Et ses appréciations avaient été radicalement sabrées.

Quand elle eut reconnu que sa déposition était exacte et complète, la voix yankee reprit : « Tous les témoins ont été entendus. Tous les faits connus intégrés. La parole est aux trois inculpés. »

Les cancrelats, je pense, s'étaient choisis un porte-parole. Notre Cancrelat, peut-être, s'il était vivant et faisait partie du trio. Sa voix, elle aussi traduite en anglais à notre intention, n'avait pas cet accent guttural que j'avais noté chez Cancrelat lorsqu'il parlait anglais. Et pourtant, c'était bien une voix de cancrelat ! Cette affolante, bien qu'intelligente, malveillance qui caractérisait ces créatures, aussi évidente qu'un coup de poing en pleine figure, débordait de chaque syllabe.

Leur représentant se tenait très loin de moi ; aussi, après que je fus

remis du choc que me causa l'audition de sa voix, je pus écouter son discours de sang-froid. Il commença par nier que le tribunal eût juridiction sur sa race. Lui-même et ses compagnons étaient responsables uniquement devant la Mère-Reine qui n'avait elle-même de comptes à rendre qu'au Groupe des Reines (telle fut du moins la traduction anglaise).

Cet argument, affirma-t-il, constituait en soi une défense amplement suffisante. Cependant, si la Confédération des Trois Galaxies existait vraiment — la seule raison qu'il eût de le croire était qu'il se trouvait illégalement détenu par un rucher qui prétendait dispenser une parodie de justice —, si donc la Confédération existait, elle n'avait aucune autorité sur le Seul Peuple : primo parce que la sphère d'influence de cette institution était sise en deçà des frontières spatiales dudit Peuple ; secundo, parce que, même si ce n'avait pas été le cas, les règlements de la Confédération (pour autant qu'il y en eût) ne sauraient être applicables au Seul Peuple, qui n'avait pas adhéré à l'Institution ; tertio, il était inconcevable, en tout état de cause, que le Groupe des Reines rejoignît l'improbable organisme, dit des « Trois Galaxies » : on ne contracte pas avec des animaux.

Cette argumentation était irréfutable ; toutefois, bien qu'elle se suffît largement à elle-même et ne nécessitât aucun développement complémentaire, l'orateur ajouterait pour le simple plaisir de la discussion que ce tribunal n'était qu'un simulacre : aucun délit ne pouvait être retenu contre ses frères et lui-même dans le cadre des prétendues règles de la soi-disant « Confédération Tri-Galactique ». Les cancrelats avaient mené dans leur propre zone d'espace des opérations destinées à occuper une planète utile et inhabitée. Coloniser une terre uniquement peuplée d'animaux ne saurait être considéré comme un acte délictueux. Quant à l'agent galactique, c'était elle qui s'était immiscée dans leurs affaires. Elle n'avait subi aucun mal. On l'avait seulement mise hors d'état d'intervenir et elle avait été gardée à vue uniquement en attendant d'être renvoyée chez elle.

Il aurait dû s'arrêter là.

Chacun de ses moyens de défense (le dernier particulièrement) était solide. J'avais eu l'habitude de considérer l'homme comme le « Seigneur de la création ». Mais pas mal d'événements avaient modifié ma façon de voir et je n'étais pas tellement convaincu que l'Assemblée estimerait que nous pussions jouir de droits analogues à ceux des cancrelats qui nous dépassaient, et de loin, en bien des domaines. Quand on défriche une savane pour créer une plantation, se soucie-t-on des babouins qui en furent les premiers occupants ?

Mais le porte-parole méprisait ces arguments qu'il considérait simplement, expliqua-t-il, comme des exercices intellectuels destinés à démontrer l'absurdité de toute l'affaire, quelles que fussent les règles qu'on adoptât, quel que fût le point de vue où l'on se plaçât. Cela établi, il annonça qu'il allait présenter sa défense.

Ce fut une attaque.

La méchanceté qui vibrait dans sa voix atteignit un crescendo de haine ; le moindre mot cinglait comme une lanière. Comment avait-on osé ? Ses juges étaient des souris décidant d'accrocher un grelot au cou du chat ! (Je sais... je sais : mais ce fut de cette façon que les paroles du cancrelat nous furent traduites). Ils n'étaient que du cheptel promis à l'abattoir ; mieux encore : une vermine à exterminer. On leur refuserait miséricorde s'ils l'imploraient, leurs crimes ne seraient jamais oubliés, le Seul Peuple les détruirait !

J'observais les auditeurs, curieux de voir comment le jury prenait les choses. Des créatures se pressaient par centaines le long des trois murs du hall, et certaines étaient tout près de nous. Jusque-là, j'avais été trop occupé par les péripéties du procès pour consacrer plus qu'un bref coup d'œil aux assistants. Maintenant, je les regardais attentivement : les éructations du cancrelat étaient si déplaisantes que j'étais avide de distraire mon esprit.

Il y avait des êtres de toutes races et je doute fort qu'il s'en fût trouvé deux pareils. L'un, à six mètres de moi, était aussi horrible que ceux qu'on jugeait et leur ressemblait de façon frappante ; pourtant son aspect d'ours gris n'inspirait pas le dégoût. Certains étaient très proches des humains mais ils ne constituaient qu'une très faible minorité. Parmi ces derniers, je remarquai une petite femelle vraiment aussi humaine que moi, à l'exception de sa peau iridescente et si l'on faisait abstraction de l'étrangeté et de la parcimonie qui caractérisait sa parure. Elle était trop gracieuse, me dis-je, pour que cette iridescence ne fût un maquillage. Je l'aurais juré — et me serais trompé. En quelle langue la diatribe du cancrelat lui parvenait-elle ? Sûrement pas en anglais ! Peut-être sentit-elle l'insistance de mon regard, car elle se retourna et m'observa sans sourire — comme si j'avais été un écureil en cage.

Du pseudo-cancrelat à la fille iridescente s'étendait toute la gamme des formes vivantes. Elles n'appartenaient pas toutes au même cycle biologique : certains parmi les assistants avaient leurs aquariums particuliers.

Je ne pouvais dire si les invectives de l'accusé les affectaient. La « fille » prenait les choses fort calmement. Mais comment se faire une opinion sur les états d'âme en observant un morse muni de tentacules de pieuvre ? S'il se tortille, qu'est-ce que cela veut dire ? Qu'il est en colère ? Qu'il rit ? Ou qu'il souffre de démangeaisons ?

Le président à la voix yankee laissait l'autre se déchaîner.

Tom-Pouce qui tenait ma main leva la tête et me souffla à l'oreille : « Il parle comme un dégoûtant. » Impressionnée, la gosse !

Le cancrelat termina son discours sur une explosion de haine si violente qu'elle dût excéder les facultés du translateur : au lieu de mots anglais, nous entendîmes un hurlement inarticulé.

Alors, la voix monotone reprit :

— « Avez-vous quelque chose à dire pour votre défense ? »

De nouveau, cette vocifération ; puis le cancrelat s'expliqua avec

davantage de cohérence : « Ma défense, je l'ai présentée — aucune justification n'est nécessaire. »

La voix glacée s'adressait maintenant à Maman Bidule :

— « Parlez-vous en leur faveur ? »

— « Mes seigneurs et pairs, » commença-t-elle à contre-cœur, « je suis obligée d'avouer... que je les ai trouvés vraiment très vilains. » Elle semblait peinée.

— « Vous les avez combattus ? »

— « Je les ai combattus. »

— « En ce cas, nous ne saurions vous entendre. Telle est la Loi. »

— « *Trois Galaxies, Une Loi.* Je n'interviendrai pas. »

— « Un autre témoin souhaite-t-il déposer à la décharge des accusés ? »

Le silence...

L'occasion d'agir de façon chevaleresque était à portée de la main. Humains, nous étions leurs victimes ; nous étions en mesure d'élever la voix, de souligner que, de leur point de vue, ils n'avaient pas mal agi, de demander qu'on leur fît grâce — s'ils promettaient de bien se conduire à l'avenir.

Eh bien, je ne le fis pas. Je connais toutes les fadaises qu'on inocule aux enfants : il faut toujours être miséricordieux, il y a quelque chose de bon chez le pire des hommes, etc... etc... Seulement quand je vois une veuve noire, je l'écrase sans la supplier d'être une bonne petite araignée ni la prier de s'abstenir désormais d'empoisonner les gens. Une veuve noire est faite pour piquer, elle n'y peut rien.

— « Y a-t-il, » reprit la voix monocorde, « y a-t-il quelque part une race qui parlerait pour vous ? S'il en est une, nous lui enjoindrons de se faire représenter ici. »

A cette idée, le cancrelat cracha, écœuré à l'idée qu'un être d'une autre espèce puisse lui servir de témoin de moralité.

— « Qu'il en soit donc ainsi. Les faits sont-ils suffisants pour permettre une décision ? » Et comme si la voix se répondait à elle-même, elle enchaîna : « Leur planète sera mise en rotation. »

Cela n'avait pas l'air d'une sentence bien grave (toutes les planètes sont en rotation, non ?) et la voix mate était sans émotion. Pourtant, à l'énoncé du verdict, je frissonnai. J'eus l'impression que le hall vacillait.

Maman Bidule se retourna et s'avança vers nous. Elle avait une longue route à parcourir mais elle fut bientôt là et Tom-Pouce se jeta dans ses bras. L'enclos immatériel qui nous enserrait se solidifia davantage jusqu'à ce que nous fussions tous trois isolés des regards au sein d'un dôme argenté.

Maman Bidule s'efforçait de réconforter Tom-Pouce qui tremblait et haletait. « Maman Bidule, » demanda-t-elle dès qu'elle eut retrouvé son contrôle, « Maman Bidule, qu'est-ce que cela veut dire : *leur planète sera mise en rotation ?* »

Pressant toujours la fillette contre elle, l'extra-terrestre me fixa. La tristesse durcissait ses grands yeux habituellement si doux.

(« Qu'elle basculera de 90° par rapport à l'espace-temps qui nous est perceptible. »)

On eût cru un chant funèbre exécuté sur une flûte douce. Pourtant, je ne trouvais pas que ce fût tellement dramatique. Je comprenais ce qu'elle avait voulu dire : c'était même plus clair en végien qu'en anglais. Si une figure plane pivote axialement dans son plan... elle disparaît. Elle cesse d'exister dans un plan. On n'a plus aucun contact avec elle.

Mais elle continue d'exister dans l'absolu. Tout simplement, elle ne se trouve plus à sa place antérieure. Au fond, les cancrelats s'en tiraient à bon compte ! Je m'étais presque attendu à ce qu'on fasse sauter leur planète (les « Trois Galaxies » étaient techniquement capables de faire exploser une planète, cela ne faisait aucun doute) ou à ce qu'ils subissent un châtiment aussi rigoureux ; en fait, on se contentait de les mettre à la porte : ils ne pourraient jamais revenir, les dimensions sont tellement nombreuses ! Mais ils ne souffriraient pas. C'était une simple mise en quarantaine.

Et pourtant, Maman Bidule avait l'attitude de quelqu'un qui aurait à son corps défendant pris part à une exécution par pendaison.

Je lui fis part de mon étonnement.

(« Tu ne comprends pas, petit Kip. Ils n'emportent pas leur étoile avec eux. »)

— « Oh ! »

Ce fut tout ce que je pus prononcer. Tom-Pouce blêmit.

Les étoiles sont la source de la vie ; les planètes ne sont que le support de celle-ci. Otez l'étoile : la planète se refroidit... se refroidit... se refroidit. Se refroidit davantage encore.

Combien de temps faut-il pour que l'air se congèle ? Combien d'heures ou combien de jours s'écoulent avant que la température atteigne celle du zéro absolu ? J'avais l'impression de grelotter. Et j'avais la chair de poule. Pire que sur Pluton...

— « Maman Bidule, quand va-t-on exécuter la sentence ? » Avec une sorte de nausée d'horreur, je me disais que j'aurais dû intervenir, que les cancrelats eux-mêmes ne méritaient pas un tel sort. Qu'on les fasse sauter, qu'on les extermine ! Soit ! Mais pas la congélation !

(« C'est fait, ») gazouilla Maman Bidule sur le même ton funèbre.

— « Quoi ? »

(« L'agent chargé d'appliquer les décisions attendait qu'on l'avertisse. L'ordre est envoyé à l'instant même où le verdict est rendu. Ils avaient déjà basculé hors de notre univers avant même que je me sois retournée pour venir vous retrouver. C'est mieux ainsi. »)

J'avalais péniblement ma salive. Mais Maman Bidule ajoutait, insistante : *(« N'y pense plus. Maintenant, il te faut du courage. »)*

— « Hein ? Qu'est-ce qu'il y a encore, Maman Bidule ? »

(« On va vous appeler d'un instant à l'autre pour instruire votre propre procès. »)

J'écarquillai les yeux, incapable de proférer un son. J'avais cru que c'était fini ! Tom-Pouce, plus mince, plus pâle que jamais, ne pleurait pas. « Vous nous accompagnerez, Maman Bidule ? » dit-elle calmement après avoir humecté ses lèvres.

(« Oh ! mes enfants ! C'est impossible. Vous devez affronter cela seuls. »)

Alors je retrouvai ma voix :

— « Mais pour *quelle chose* va-t-on nous juger ? Nous n'avons nui à personne. Nous n'avons rien fait »

(« Personnellement, non. C'est votre race qui va être jugée à travers vous. »)

Tom-Pouce s'écarta de l'extra-terrestre et plongea son regard au fond du mien. J'eus un frémissement d'orgueil tragique : en l'extrémité où nous nous trouvions, ce n'était pas vers Maman Bidule qu'elle se tournait ; c'était vers moi. Moi, son frère de race !

Ses pensées, je le savais, étaient semblables aux miennes : nous songions l'un et l'autre à l'astronef. L'astronef à l'affût, tout près de la Terre. A moins d'une fraction de seconde d'ici. Et en même temps à Dieu sait combien de trillions de kilomètres. A l'affût dans un repli de l'espace où ni la ligne DEW (1) ni aucun radar ne pouvait le dépister.

La Terre, verte et dorée, la Terre si belle, accomplissant sa rotation paresseuse dans la chaude lumière du Soleil...

Mais il n'y aurait plus de Soleil !

Plus d'étoiles !!

La Lune orpheline aurait un sursaut puis, pierre tombale érigée en mémoire des humaines espérances, elle poursuivrait sa ronde autour du Soleil. Une poignée d'hommes (ceux de la Base Lunaire, ceux de Luna City, ceux de Tombaugh Station) survivraient quelques semaines, quelques mois peut-être. Les derniers survivants. Et puis... eux aussi seraient effacés. Si l'asphyxie ne les tuait, le chagrin et l'esseulement s'en chargeraient.

— « Elle ne parle pas sérieusement, Kip ! » s'exclama Tom-Pouce d'un ton strident. « Dis-moi qu'elle ne parle pas sérieusement ! »

— « Maman Bidule, » murmurai-je âprement, « est-ce que les exécuteurs sont déjà à leur poste ? »

Elle ignora ma question pour s'adresser à Tom-Pouce : *(« C'est très sérieux, ma petite fille. Mais ne crains rien. Avant de vous livrer, j'ai obtenu une promesse. Si les choses tournent mal pour les vôtres, vous repartirez l'un et l'autre avec moi. Vous serez autorisés à vivre chez moi. Aussi, soyez braves. Dites la vérité et n'ayez pas peur. »)*

La voix impersonnelle retentit à l'intérieur de l'hémisphère clos qui nous abritait : « Que comparaissent les humains. »

---

(1) *Distant Early Warning Line* : ceinture des bases de radars expra-polaires ayant pour mission de protéger le territoire des Etat-Unis d'une attaque surprise.

XI

Plus nous avancions sur l'immense surface, plus je me sentais dans la peau d'une fourmi en train de se balader sur une assiette. La présence de Tom-Pouce m'était d'un grand secours ; néanmoins, j'avais l'impression de vivre un de ces cauchemars où l'on se trouve seul au milieu d'une place publique. La petite serrait fermement ma main et pressait étroitement Madame de Pompadour contre elle. Si seulement j'avais pu revêtir mon scaphandre ! Oscar m'aurait protégé et j'aurais éprouvé moins vivement cette impression d'être un animalcule sous le microscope.

Avant de nous quitter, Maman Bidule posa ses doigts sur mon front et son regard magnétique plongea dans le mien. J'écartai sa main et me détournai. « Non... Pas de traitement ! Je ne veux pas... Oh ! je sais que cela part d'une bonne intention, mais je ne veux pas d'anesthésique. Merci quand même. »

Elle n'insista pas. Simplement, elle se tourna vers Tom-Pouce qui, après une hésitation, secoua la tête : « Nous sommes prêts, » murmura-t-elle.

A chaque pas que nous faisions sur le vaste plancher nu, je regrettai un peu plus de n'avoir pas laissé Maman Bidule me mettre en condition. Elle aurait au moins dû convaincre Tom-Pouce d'accepter son aide...

Deux autres moucherons s'étaient détachés du mur et venaient à notre rencontre. Quand ils se furent rapprochés, je reconnus l'homme de Néanderthal et le centurion romain. Le premier était mystérieusement poussé en avant mais le Romain, lui, marchait d'un pas allongé, calme et souple. Nous atteignîmes le centre du hall en même temps ; on nous fit arrêter à vingt pas les uns des autres. Tom-Pouce et moi d'une part, l'homme des cavernes et le Romain par ailleurs ; nous nous trouvâmes ainsi placés aux sommets d'un triangle.

— « Salut à toi, Iunio ! » m'écriai-je.

— « Silence, barbare ! » Son regard balayait la foule qui garnissait les murs.

Sa tenue n'avait plus rien de débraillé. Il ne portait plus de jambières négligées. L'armure étincelante qui le sanglait, sous sa tunique, lui descendait aux mollets et un splendide casque à plumet le coiffait. Chaque pouce de métal, chaque courroie resplendissaient. Tout le long du chemin, il avait marché au pas cadencé, le bouclier derrière l'épaule. Quand il fit halte, il détacha son écu pour le passer à son bras gauche. Il ne sortit pas son glaive du fourreau car son poing droit étreignait avec aisance une javeline pointée tandis qu'il observait l'ennemi d'un œil attentif.

L'homme primitif, à sa gauche, se tassait sur lui-même comme une bête craintive qui s'aplatit, faute d'une cachette où se terrer.

— « Iunio ! Ecoutez-moi ! » Mon inquiétude augmentait à la vue de

nos compagnons. Impossible de discuter avec l'homme de la préhistoire, mais peut-être serais-je en mesure de raisonner le Romain. « Savez-vous pourquoi nous sommes ici ? »

— « Oui, » lança-t-il par-dessus son épaule. « Nous sommes dans l'arène parce que les dieux veulent nous mettre à l'épreuve. Tâche digne d'un soldat et d'un citoyen romain ! Toi, ce n'est pas ta place ; aussi, n'approche pas. Ou plutôt, non : tiens-toi derrière moi et crie. César te récompensera. »

Je n'eus pas le temps de lui parler raison : une voix de stentor, venue de nulle part, me coupa la parole :

— « VOTRE PROCÈS EST OUVERT. »

Un frisson convulsif agita Tom-Pouce qui se colla davantage contre moi. Je dégageai ma main gauche qu'elle étreignait et passai mon bras autour de son épaule. « Du cran, » lui soufflai-je. « Qu'ils ne t'effrayent pas. »

— « Je n'ai pas peur, » répondit-elle en tremblant. « Kip... C'est toi qui parlera. »

— « Tu le veux vraiment ? »

— « Oui. Tu ne t'énerves pas aussi vite que moi. Et si je perdais mon sang-froid... Eh bien, ce serait épouvantable. »

— « Entendu ! »

La voix métallique et nasillarde coupa court à notre conversation. Cette fois encore, elle me parut très proche. « Ce cas dérive du précédent. Les trois spécimens temporaux rassemblés ici proviennent d'une planète de type lanadorien dont l'étoile est située en un point excentrique de la Troisième Galaxie, une région très primitive où il n'existe pas de races civilisées. Vous pouvez constater que celle à laquelle appartiennent ces spécimens est barbare. Elle a déjà été soumise à deux examens et n'aurait pas été prête à comparaître encore si une vérification administrative effectuée en corrélation avec l'affaire précédente ne nous avait mis en présence de faits nouveaux. »

La voix se posa une question : « Quand a eu lieu le dernier examen ? » et se répondit à elle-même : « Il y a approximativement une demi-vie de Thorium 230. » Elle ajouta, à notre bénéfice, apparemment : « Ce qui représente 80.000 de vos années. »

Iunio tendit le cou comme s'il essayait de localiser l'endroit d'où venait la voix. J'en conclus que le chiffre que nous venions d'entendre avait été traduit à son intention dans son latin corrompu. Moi aussi, j'étais un peu estomaqué, mais je commençais à être blindé contre les surprises de ce genre.

— « Un nouvel examen, après si peu de temps, est-il nécessaire ? »

— « Oui. Il y a eu une discontinuité. Cette race s'est développée avec une rapidité imprévue. » La voix atone poursuivit, en s'adressant à nous : « Je suis votre juge. Beaucoup des êtres civilisés que vous voyez autour de vous font partie de mon être. Les autres sont, ou des spectateurs, ou des étudiants. Certains sont là uniquement parce qu'ils espèrent

me prendre en faute. Ils n'ont pas réussi à me convaincre d'erreur depuis plus d'un million de vos années. »

Je ne pus m'empêcher de lâcher : « Vous avez plus d'un million d'années ? » Je n'en croyais rien. Mais, cela, je le tus.

— « Je suis plus âgé encore, mais tous les éléments qui me composent ne sont pas aussi vieux. Je suis en partie une machine dont on peut réparer, changer et reproduire les pièces ; en partie un organisme vivant. Ce qui est vivant en moi meurt et est remplacé. Plus d'une dizaine de dizaines de dizaines d'êtres civilisés, disséminés dans les Trois Galaxies, constituent la partie vivante de mon organisme. Tous peuvent s'intégrer, pour agir, à mes éléments inertes. Aujourd'hui, je suis deux cent neuf êtres qualifiés, pouvant disposer instantanément de la totalité du savoir emmagasiné dans mes éléments inertes et bénéficiant pleinement de leur capacité d'analyse et d'intégration. »

— « Prenez-vous vos décisions à l'unanimité ? » demandai-je vivement. Peut-être y avait-il là une faille... Je n'avais jamais eu beaucoup de succès lorsque j'essayais d'opposer Papa à Maman ; cependant, lorsque j'étais tout petit, j'arrivais quelquefois à brouiller les cartes lorsque je parvenais à faire dire blanc à l'un et noir à l'autre.

La voix me répondit du même ton dépourvu d'émotion : « Les décisions sont chaque fois prises à l'unanimité. Vous serez moins dérouté si vous me considérez comme une personne unique. Nous avons effectué un échantillonnage type, » continua mon « interlocuteur », à l'attention, cette fois, de l'assistance. « Le spécimen contemporain est en double exemplaire. Le spécimen moyen destiné à l'établissement de la courbe de contrôle est celui qui porte des vêtements. Il a été recueilli selon la méthode standard au hasard, à environ une demi-vie de radium 226 des coordonnées des précédents (cela représente à peu près seize cents de vos années). Le dernier spécimen, obtenu par le même procédé d'échantillonnage pour le tracé de la courbe, provient d'un point situé à une distance égalant vingt-quatre fois la première. »

— « Pourquoi la courbe est-elle si courte ? » s'interrogea la voix. « Pourquoi la différence n'est-elle pas dix fois plus grande ? »

— « Parce que les générations de ces organismes sont brèves. Ils mutent rapidement. »

L'explication dut être satisfaisante car la voix poursuivit : « Le plus jeune des échantillons témoignera en premier. »

Je crus qu'il parlait de Tom-Pouce qui eut, elle aussi, cette impression ; elle aplatit ses épaules. Mais la voix poussa une sorte d'aboiement qui fit sursauter l'homme des cavernes, lequel, au lieu de répondre, se serra davantage sur lui-même, se roulant presque en boule.

La voix aboya encore. Puis : « Je constate quelque chose. »

— « Parlez. »

— « Cette créature n'est pas l'ancêtre des autres. »

Cette fois l'intonation parut trahir une certaine émotion. Comme si

mon peu démonstratif épicier avait trouvé du sucre dans sa boîte à sel. « Le spécimen a été correctement choisi. »

— « Ce n'est pourtant pas un échantillon représentatif. Veuillez vérifier vos données. »

Un long silence de cinq secondes... et :

— « Ce pauvre être n'est pas l'ancêtre des trois autres. Il n'est que leur cousin. Son rameau n'a pas d'avenir. Qu'on le renvoie sur-le-champ à l'espace-temps auquel il appartient. »

Rapidement, le Néanderthal fut expulsé. Je l'observais tandis qu'on l'emmenait et j'avais le sentiment d'un arrachement. Tout d'abord, il m'avait effrayé. Puis, je l'avais méprisé. Et il m'avait fait honte. Il était lâche, il était sale, il puait. Il était moins civilisé qu'un chien. Mais au cours des dernières minutes, j'avais décidé qu'il valait mieux l'aimer et tenir compte de ce qui parlait en sa faveur car, si peu ragoûtant qu'il fût, il était *humain*. Peut-être n'était-il pas directement mon lointain aïeul : dans la situation où je me trouvais, je n'avais pas le goût de renier un parent éloigné, si piteux qu'il fût.

La voix discutait avec elle-même pour déterminer si le procès pouvait continuer. Enfin, elle conclut : « Si les faits se révèlent insuffisants, un nouvel échantillon primitif du rameau évolutif voulu sera convoqué. Iunio ! »

La javeline du Romain se redressa :

— « Qui appelle Iunio ? »

— « Lève-toi et dépose. »

Tout se passa comme je l'appréhendais : mon légionnaire indiqua à la voix où il convenait qu'elle allât et ce qu'il fallait qu'elle y fît. Pas moyen de protéger Tom-Pouce de la verdeur de ce langage qui nous était traduit en anglais. Bien qu'au fond, il n'était plus tellement important que la gosse fût protégée des influences « contraires à l'éducation des jeunes filles ».

La voix sans inflexions poursuivit imperturbablement : « Est-ce bien votre voix ? Est-ce bien votre témoignage ? » Et une autre voix enchaîna — celle du Romain ; il répondait aux questions, narrait ses batailles, décrivait le traitement réservé aux prisonniers. Bien que le discours me parvînt en anglais, le timbre avait toute l'arrogance de la voix de Iunio.

— « Sorcellerie ! » s'écria ce dernier en faisant le signe des cornes.

— « Les voix concordent, » dit le « président » quand l'enregistrement eut passé. « Le document sera intégré. » Mais il continua de harceler Iunio, exigeant des détails : Qui était-il ? Pourquoi se trouvait-il en Bretagne ? Qu'avait-il fait là-bas ? Pourquoi servir César était-il indispensable ? Iunio se contentait de jeter de brèves réponses. Enfin, il perdit patience : poussant un hurlement sauvage qui résonna dans la salle monumentale, il se ramassa en arrière et lança sa javeline.

Le coup fut trop court. Pourtant, je pense qu'il avait pulvérisé le record olympique.

Et je me surpris en train de crier de joie.

Le Romain avait dégaîné avant même que le javelot fût retombé, et jetant le défi des gladiateurs : « Ave, Cæsar, » il se mit en garde.

Il abreuva les assistants d'injures, leur dit ce qu'il pensait de la vermine indigne du titre de citoyen, indigne même du nom de *barbare !*

— « Oh ! oh ! » me dis-je en moi-même. « Voilà qui est parlé ! Vous avez voulu voir la race humaine de près... eh bien, vous voilà servis ! »

Iunio poursuivait sa diatribe, appelant ses dieux à la rescousse avec des mots chaque fois plus grossiers, menaçant ses inquisiteurs de la vengeance de César avec un luxe de détails à vous faire frémir. Je formai des vœux pour que tout le sens des horreurs qui nous étaient traduites échappât à Tom-Pouce. Mais cela ne devait sûrement pas être le cas : Tom-Pouce était une fille remarquablement douée.

Je commençais à me sentir fier de mon Romain. Son réquisitoire n'avait rien du caractère ignoble de celui de Cancrelat ; si la syntaxe était médiocre, son langage pis encore, ses manières primitives, ce vieux sous-officier faisait contre de courage, de dignité et surtout de valeur militaire. C'était peut-être un vaurien — mais un vaurien selon mon cœur.

Pour finir, il somma ses juges de venir l'affronter un à un — où même en bloc ! Qu'ils forment la tortue : il leur ferait leur affaire en gros ! « Je bâtirai de vos corps un bûcher funéraire ! Je baignerai ma lance dans vos tripes ! Moi qui suis aux portes de la mort, je vous montrerai ce qu'est la tombe d'un Romain : une pyramide élevée avec les cadavres des ennemis de César ! »

Comme il reprenait son souffle, je l'encourageai de la voix et Tom-Pouce joignit ses exclamations aux miennes ; le soldat nous regarda par-dessus son épaule et, avec un rire grimaçant : « Tranche-leur la gorge à mesure que je les renverserai, mon gars. Il y a du pain sur la planche ! »

— « Que le témoin regagne son espace-temps d'origine, » laissa tomber la voix de glace.

A sa stupéfaction, une invisible main entraîna Iunio qui invoquait Mars et Jupiter et opposait la force d'inertie à la poussée irrésistible. Le glaive tomba sur le sol avec un bruit de ferraille, se releva et regagna son fourreau de lui-même. Les mains en coupe, je m'écriai à l'intention du centurion qui s'éloignait à toute vitesse : « Au revoir, Iunio ! »

— « Adieu, garçon ! Ce ne sont que des lâches ! » Il haussa les épaules. « Rien de plus qu'une sacrée saloperie de sorcellerie ! »

Puis il disparut hors de ma vue.

— « Clifford Russell... »

— « Heu... Je suis là ! » Tom-Pouce m'étreignit la main.

— « Reconnaissez-vous votre voix ? »

— « Une minute... »

— « Oui ? Parlez. »

Je respirai un grand coup. Tom-Pouce se rapprocha encore. « Défends-toi, Zip ! Ce n'est pas de la plaisanterie, avec eux ! »

— « J'essaierai, ma vieille, » dis-je mezzo-voce. Puis j'interpellai le « président » :

— « On m'a dit que vous entendiez juger la race humaine ? »

— « Exact. »

— « Mais c'est impossible ! Vous n'avez pas assez de données. Ce n'est ni plus ni moins que de la sorcellerie, comme disait Iunio. Vous faites comparaître un homme des cavernes — et décidez que vous vous êtes fourvoyés. Vous avez vu Iunio. Il était ce qu'il était (et loin de rougir de lui, j'en suis fier !) mais il n'a aucun lien avec le monde présent. Cela fait dans les deux mille ans qu'il est mort, à peu de chose près (si toutefois vous l'avez réexpédié à son époque) : ce qu'il représentait a péri avec lui. Qu'il soit bon ou mauvais, il est sans rapport avec la race humaine telle qu'elle est aujourd'hui. »

— « Je le sais... Vous êtes, vous et votre compagne, les spécimens de l'état présent de votre espèce. »

— « Bon... mais vous ne pouvez nous juger, NOUS ! Nous sommes l'un et l'autre aussi éloignés de la moyenne humaine actuelle que l'est tout échantillon-témoin. Ni Tom-Pouce ni moi ne prétendons être des anges. Si vous condamniez la race à laquelle nous appartenons au nom de ce que nous deux avons fait, vous commettriez une grave injustice. Jugez-*nous* — ou jugez-*moi* en tout cas... »

— « Moi aussi ! »

— « ...sur mes actes. Mais ne tenez pas ceux de mon espèce pour responsables de mon comportement. Ce n'est pas là une attitude scientifique. Ce n'est pas mathématiquement acceptable. »

— « Si. »

— « Non ! Les êtres humains ne sont pas des molécules interchangeables : ils sont tous différents les uns des autres. »

Mieux valait ne pas me hasarder sur le terrain juridique : cela n'avait pas porté chance aux cancrelats.

— « Vous avez raison : les êtres humains ne sont pas des molécules. Mais ils n'ont pas non plus d'individualité. »

— « Bien sûr que si ! »

— « Ils dépendent les uns des autres ; ils font tous partie d'un organisme unique. N'êtes-vous pas intégralement présent dans chacune de vos propres cellules ? A partir de trois échantillons-témoins de ce que vous appelez la race humaine, je suis en mesure de prédire les potentialités et les limitations futures de cette race. »

— « Nous n'avons pas de limitation ! Et notre futur est imprévisible. »

— « Peut-être n'avez-vous en effet pas de limites, » me concéda la voix. « C'est un point à déterminer. Mais si c'est vrai, cela ne parle pas en votre faveur. Nous-mêmes avons des limites. »

— « Pardon ? »

— « La raison d'être de cet examen vous a échappé. Vous parlez de « justice » et je sais ce que vous entendez par là. Mais jamais deux races dissemblables ne sont tombées d'accord sur la signification de ce

concept, quel que soit le vocable sous lequel on le désigne. Cette notion n'a pas sa place ici. Vous ne vous trouvez pas devant un tribunal. »

— « Où suis-je donc ? »

— « En présence d'un « Conseil de Sécurité », si vous voulez. A moins que vous ne préfériez dire un « Comité de Vigilance ». L'appellation n'importe pas. Mon seul propos est, après avoir procédé à l'examen de votre race, de déterminer si votre survivance constitue une menace. Dans l'affirmative, j'ordonnerai votre exécution. Il n'y a qu'un moyen sûr d'échapper à un danger : le neutraliser quand il est encore dans l'œuf. Ce que j'ai appris sur votre compte m'incite à penser que vous risquez de mettre un jour en péril la sécurité des Trois Galaxies. »

— « Mais vous avez dit que trois échantillons étaient indispensables et vous avez admis que l'homme des cavernes n'était pas représentatif de notre race. »

— « Nous disposons des trois échantillons : vous deux et le Romain. En tout état de cause, un seul spécimen suffit. Si l'on en prend trois, c'est en souvenir d'une très ancienne coutume ; nous avons l'habitude de recouper minutieusement les faits. Je ne dispense pas la justice ; je ne fais que m'assurer que je ne commets pas d'erreur. »

J'allais lui dire qu'il se trompait, même s'il avait un million d'années, mais il ne m'en laissa pas le temps :

« Je poursuis l'examen. Clifford Russell, reconnaissez-vous votre voix ? »

Et j'entendis ma voix. C'était à nouveau le rapport que j'avais dicté mais, cette fois, in extenso ; tout y était : épithètes colorées, opinions personnelles, commentaires à bâtons rompus — tout jusqu'au moindre mot, au moindre lapsus.

Inutile d'aller jusqu'au bout ! Je levai la main : « D'accord, c'est moi qui ai dit cela. »

L'enregistrement s'arrêta net. « Maintenez-vous vos paroles ? »

— « Euh... oui ! »

— « Désirez-vous ajouter, supprimer ou modifier quelque chose ? »

Je réfléchis. Hormis quelques mots superfétatoires, mon récit était net et sans ambages. « Non, je maintiens. »

— « Et ceci... est-ce également votre voix ? »

Ce coup-là, j'étais possédé. Ce que j'entendais, c'était l'interminable compte rendu que j'avais fait au Professeur Joe sur... eh bien, sur tout : l'histoire de la Terre, ses coutumes, ses habitants, les œuvres de ces derniers. En une illumination soumaine, je comppris pourquoi le Prof arborait le même insigne que Maman Bidule. Comment dit-on chez les truands ? Oui... un mouton ! Le brave Joe n'était qu'une casserole !

J'en avais la nausée.

— « Je veux en entendre davantage. »

Ils se plièrent à mon désir. Mais je n'écoutais pas vraiment ; j'essayais de me rappeler, non pas les mots que j'avais prononcés et que je réentendais ainsi, mais ce que j'avais pu dire d'autre : qu'avais-je reconnu

qui pût être un témoignage à charge contre l'humanité ? Les Croisades ? L'esclavagisme ? Dachau et ses chambres à gaz ? *Jusqu'où avais-je été ?*

La bande se déroulait. Bon Dieu, ce truc avait duré des semaines ! Je ne pouvais pas attendre jusqu'à ce que j'ai pris racine...

— « C'est bien ma voix. »

— « Maintenez-vous toujours vos dires ? Ou voulez-vous corriger, réviser, compléter votre déposition ? »

Comme on ne saurait rien négliger, je m'enquis :

— « Puis-je la recommencer ? »

— « Si tel est votre souhait. »

Je m'apprêtais à dire : « D'accord ! On efface tout et on recommence, » mais accepteraient-ils ? Ou conserveraient-ils les deux textes pour les confronter ? Je n'ai pas de préjugés à l'égard du mensonge — « dis la vérité pour mettre le diable en déroute » est un adage qui perd sa vertu lorsque les vôtres, vos amis, toute votre race sont l'enjeu posé sur le tapis.

Si je mentais, le devineraient-ils ?

— « Maman Bidule nous a dit de dire la vérité et de ne rien craindre, Kip. »

— « Seulement, elle est de l'autre côté de la barricade ! »

— « Oh ! Non, Kip... Non ! »

Il me fallait répondre mais j'étais si troublé que je n'arrivais pas à raisonner. J'avais essayé de dire la vérité au Professeur Joe... Oh ! évidemment, il y aurait des choses que j'avais laissées dans l'ombre : je n'avais pas évoqué toutes les horreurs qui font cinq colonnes à la une. Mais, pour l'essentiel, mes propos étaient véridiques.

Pourrais-je mieux m'en tirer sous le coup de la nécessité ? Me permettraient-ils de faire table rase et avaleraient-ils une campagne de propagande préfabriquée ? Et si le simple fait de modifier mon histoire devait être utilisé comme un argument pour condamner la race humaine ?

— « Je maintiens ma déposition. »

— « Que le témoignage soit intégré. La parole est à Patricia Wynant Reisfeld... »

Tom-Pouce, à mon exemple, confirma presque tout de suite sa déposition, qui fut, elle aussi, jointe au dossier.

— « Les faits sont intégrés, » dit la voix métallique. « Nous nous trouvons devant des êtres qui, de leur propre aveu, sont sauvages et cruels, et se livrent à toutes sortes d'atrocités. Ils s'entre-dévorent, condamnent leurs semblables à mourir de faim et les assassinent. Ils n'ont pas d'art. Leur science est extrêmement primitive : et pourtant, ils sont tellement sanguinaires de nature que leur savoir, si mince soit-il, ils le mettent délibérément au service de la destruction : tribu dressée contre tribu, ils s'exterminent les uns les autres. Peut-être arriveront-ils à s'annihiler totalement, tant la force qui les pousse est impérieuse. Mais si, par quelque malencontreux hasard, ils échappent à un tel sort, il est inévitable que, le temps aidant, ces créatures atteignent les étoiles. La

possibilité qu'il nous faut maintenant évaluer s'énonce ainsi : dans combien de temps cette race entrera-t-elle en contact avec nous si elle poursuit son existence ? Quelles seront alors ses potentialités ? Ce que nous incriminons en vous, » poursuivit la voix en s'adressant cette fois à nous, « c'est ce mélange de sauvagerie et d'intelligence supérieure. Qu'avez-vous à dire pour votre défense ? »

Je gonflai mes poumons et m'efforçai de me calmer. Je savais que notre cause était perdue. Pourtant, je devais tout tenter.

— « Mes seigneurs et pairs, » commençai-je, à l'instar de Maman Bidule...

— « Correction. Nous ne sommes pas vos «seigneurs» et il n'a pas été établi que vous fussiez nos égaux. Si vous tenez à employer le vocatif, appelez-moi *Modérateur.* »

— « Bien. Monsieur le Modérateur... »

Qu'avait donc dit Socrate à ses Juges ? Il savait d'avance qu'il était condamné — comme nous. Et pourtant, bien qu'il eût été obligé de boire la ciguë, ç'avait été lui le vainqueur.

Mais non. Son *Apologie* ne m'était d'aucun secours : c'était seulement sa vie à lui qu'il avait à perdre. Dans notre cas, il s'agissait de la vie de tous.

« ...vous dites que nous n'avons pas d'art. Avez-vous vu le Parthénon ? »

— « Anéanti au cours d'une de vos guerres. »

— « Je vous conseille d'y jeter un coup d'œil avant de nous mettre en rotation. Sinon, vous aurez raté quelque chose. Et notre poésie, l'avez-vous déjà entendue ? *C'en est fini de nos plaisirs : ces acteurs, je vous l'annonçai, n'étaient qu'esprits. Les voilà dissous dans l'air, dissous dans l'air ténu. Et, comme l'imaginaire trame de cette vision, les tours encapuchonnées de nuages, les palais somptueux, les temples solennels et le vaste globe lui-même... lui-même... euh... tout son héritage... se dissiperont.* »

Je me tus. Tom-Pouce sanglotait. Pourquoi avais-je choisi ce morceau ? On dit que le subconscient n'agit jamais « accidentellement ». Je pense qu'*il avait fallu* que ce fût précisément ce texte qui me soit monté aux lèvres.

— « Cela pourrait se produire, » commenta la voix impitoyable.

— « Je ne vois pas en quoi ce que nous faisons vous regarde, pour autant que nous n'interférons pas avec vous... » Ça y était : je balbutiais de nouveau et c'est tout juste si je ne chialais pas !

— « Nous considérons que cela nous regarde. »

— « Nous ne sommes pas placés sous l'autorité de votre Gouvernement. »

— « Correction. Les Trois Galaxies ne constituent pas un gouvernement. Les conditions nécessaires aux institutions gouvernementales ne peuvent être réunies lorsque l'espace à contrôler est aussi vaste et les cultures qui coexistent aussi diverses. Nous nous sommes contentés de

mettre sur pied des districts de police qui assurent la protection de tous. »

— « Soit ! Mais, même en ce cas, quels ennuis avons-nous causés à vos policiers ? Nous étions tranquillement chez nous — j'étais personnellement tranquillement chez moi quand les cancrelats ont fait irruption. Ce sont eux qui ont déclenché tout ce tintamarre. Nous ne vous avons nui en rien. »

— « Plus tard, vous nous nuirez peut-être. C'est cette éventualité qu'il nous faut supputer. »

Je ne savais plus quoi dire. Il n'était pas question pour moi de garantir que la race humaine se conduirait bien. Impossible de prendre un tel engagement au nom de l'humanité : j'en étais parfaitement conscient et mes juges ne l'ignoraient pas.

— « Supplément d'information. Compte tenu du processus de mutation ces êtres s'apparentent étroitement à la Vieille Race. De quelle zone de la Troisième Galaxie sont-ils originaires ? »

La machine répondit à sa propre question en énumérant une série de coordonnées qui ne signifiaient rien pour moi. « Mais, » ajouta-t-elle, « ils ne sont pas membres de la Vieille Race. Ce sont des éphémères. Et c'est là où réside le danger : ils changent trop vite. »

— « La Vieille Race n'a-t-elle pas perdu une unité dans ce secteur il y a de cela quelques demi-vies de Thorium 230 ? Cela n'expliquerait-il pas pourquoi le plus ancien des échantillons présentés n'a pas concordé ? »

La réponse fut catégorique : « Qu'ils soient issus ou non de la Vieille Race est un élément totalement étranger aux débats. La probation est en cours. Une décision doit être prise. »

— « Une décision fondée. »

— « Elle le sera... L'un de vous deux a-t-il quelque chose à ajouter pour sa défense ? » reprit la voix désincarnée.

Je m'étais demandé comment répondre à l'argument touchant à la médiocrité de notre science. J'aurais voulu rétorquer que nous étions passés en deux siècles à peine de l'énergie musculaire à l'énergie atomique, mais je craignais que cela pût renforcer la position de l'accusation.

— « Tom-Pouce, tu as une idée, toi ? »

Elle s'avança brusquement et lança d'une voix vibrante : « Nous avons sauvé la vie de Maman Bidule. Cela ne joue donc pas en notre faveur ? »

— « Non, » répliqua la voix de givre. « C'est en dehors de la question. »

— « Eh bien, c'est regrettable ! » De nouveau, elle pleurait. « Vous devriez avoir honte ! Brutes ! Lâches ! Oh ! vous êtes pires que les cancrelats... »

Je l'attirai à moi ; elle cacha sa tête dans le creux de mon épaule, frissonnante. « Je suis désolée, Kip ! » dit-elle dans un murmure. « Cela a été plus fort que moi. Je crains d'avoir tout gâché. »

— « N'importe comment, c'était couru d'avance. »

— « Avez-vous autre chose à dire ? » répéta, implacable l'accusateur sans visage.

Mes yeux firent le tour de la salle. *Les tours encapuchonnées de nuages... Le vaste globe lui-même...*

— « Ceci encore, » m'écriai-je farouchement. « Il ne s'agit pas de défense. Nous n'avons pas à nous défendre. Allez-y... Arrachez-nous notre étoile ! Vous êtes capables de le faire si vous en avez les moyens — et je suis persuadé que vous les avez. Ne vous gênez pas ! Nous en créerons une autre ! Puis, un beau jour, nous reviendrons et alors... à nous deux ! Vous y passerez jusqu'au dernier ! »

— « Voilà qui est parlé, Kip ! C'est ça le langage qui leur convient... »

Contre toute attente, ma déclaration ne provoqua aucun chahut. Soudain, je me sentis dans les souliers du gamin invité qui vient de lâcher une terrible incongruité et ne sait comment la rattraper.

Mais ce que j'avais dit, je le pensais. Bien sûr, je ne croyais pas que nous puissions agir ainsi — pas encore. Mais nous essayerions. Rien de plus beau, pour un homme, que de mourir à la tâche.

— « Il est possible que vous y parveniez, » laissa tomber la voix, toujours aussi abstraite. « Est-ce terminé ? »

— « Oui. » C'était terminé. Pour tous les humains.

— « Quelqu'un souhaite-t-il intervenir en leur faveur ? Humains, existe-t-il une race qui plaiderait votre cause ? »

Nous ne connaissions pas d'autre race que la nôtre. Les chiens ? Les chiens peut-être pourraient être nos avocats ?

— « Je parlerai pour eux ! »

Tom-Pouce redressa soudain la tête.

— « C'est Maman Bidule ! »

Elle surgit devant nous. La fillette, qui voulut se précipiter vers elle, fut repoussée par l'invisible rempart. « Du calme, mon petit, » l'avertis-je en lui prenant le bras, « elle n'est pas ici. C'est un genre de télévision. »

— « Mes seigneurs et pairs, vous bénéficiez du secours de multiples esprits et d'un ample savoir... » Cela faisait un curieux effet de percevoir en même temps son timbre musical et ses paroles traduites en anglais !

« ...mais, *moi,* je connais ces créatures. C'est vrai : ils sont violents (en particulier le plus petit de ces deux spécimens) mais leur violence est en rapport avec leur âge. Comment attendre d'une espèce dont les membres meurent avant d'être sortis de la prime enfance un comportement adulte ? Nous-mêmes, ne faisons-nous pas usage de la violence ? N'avons-nous pas exterminé, tout à l'heure, des milliards d'êtres vivants ? Une race peut-elle survivre si elle n'a pas d'instincts belliqueux ? Ceux-là, évidemment, sont parfois plus violents qu'il n'est nécessaire, plus brutaux qu'il n'est sage. C'est qu'ils sont si jeunes, ô mes pairs ! Laissez-leur le temps d'apprendre. »

— « Voilà justement ce qui est à craindre : qu'ils apprennent. La sentimentalité propre à votre race déforme votre jugement. »

— « C'est faux ! Nous sommes pitoyables mais nous ne sommes pas

insensés. Combien, oh ! combien de décisions auxquelles je répugnais ont été prises sur mon instigation ? Vous le savez. C'est enregistré dans les archives et j'aime autant ne pas m'en souvenir. Pourtant, je suis prête à recommencer. Quand un rameau est définitivement malade, on doit l'arracher. Nous ne sommes point sentimentaux. Nous sommes les meilleurs surveillants que vous ayez jamais trouvés, car c'est sans colère que nous agissons. Nous ne transigeons jamais avec le mal. Mais lorsqu'un enfant se trompe, c'est avec une tendre indulgence que nous le traitons. »

— « Avez-vous terminé ? »

— « Je dis qu'il ne faut pas élaguer cette branche ! J'ai terminé. »

L'image de Maman Bidule se dissipa, tandis que la voix reprenait :

— « Une autre race désire-t-elle parler en faveur de ceux-là ? »

— « Moi, je parlerai pour eux. »

Un énorme singe vert se tenait maintenant à l'endroit où, quelques instants plus tôt, s'agitait Maman Bidule. Il nous dévisagea, dodelina du menton, fit une culbute imprévue qui l'amena à achever son examen la tête entre les jambes. « Je ne suis pas de leurs amis, mais j'aime la « justice », ce en quoi je me distingue de mes collègues, membres du présent Conseil. » Il pivota rapidement et plusieurs fois sur lui-même. « Comme l'a souligné notre sœur, cette espèce est dans sa jeunesse. Les petits enfants qui naissent au sein de la noble race à laquelle j'appartiens se mordent et s'égratignent l'un l'autre. Il arrive même à certains d'en mourir. Moi qui vous parle, il fut un temps où je me conduisais de la sorte. » Il se lança en l'air, atterrit sur les mains et gambada dans cette position. « Pourtant, y a-t-il ici quelqu'un qui me refuse le titre de civilisé ? » Il fit une pause pour se gratter d'un air méditatif. « Ce sont des brutes cruelles et je ne vois vraiment pas comment quelqu'un pourrait les apprécier. Or, je vous dis ceci : il faut leur donner une chance. »

— « Avez-vous quelque chose à ajouter avant qu'une décision soit prise à votre égard ? » nous demanda la voix.

« Non, finissons-en, » allais-je dire, mais Tom-Pouce approcha sa bouche de mon oreille. Quand elle s'écarta de moi, j'acquiesçai et m'adressai à notre « juge » :

— « Monsieur le Modérateur, si votre verdict nous condamne, je vous demanderais de ne pas donner ordre aux exécuteur d'accomplir leur tâche avant que nous ayons rallié la Terre. Nous savons que vous pouvez nous y faire revenir en quelques minutes. »

La réponse ne fut pas immédiate : « Je ne comprends pas cette demande. Je vous ai expliqué que ce n'est pas vous personnellement qu'on juge. Des dispositions ont été prévues pour vous permettre de poursuivre votre existence. »

— « Nous sommes au courant. Mais nous préférons être chez nous, avec les nôtres. C'est tout. »

De nouveau, je perçus une hésitation. « Votre vœu sera exaucé. »

⁂

— « Les données rassemblées sont-elles suffisantes pour qu'une décision soit prise ? »

— « Oui. »

— « Quelle est la décision ? »

— « Cette race comparaîtra à nouveau d'ici douze demi-vies de radium. Durant cette période, ce ne sera que pour elle-même qu'elle constituera un danger. Eu égard à ce péril intérieur, nous la soutiendrons de notre assistance. Pendant la période probatoire, elle sera confiée à l'étroite surveillance de la Mère Gardienne... » la machine émit un trille qui était de nom végien de Maman Bidule) « le limier chargé de suivre cette affaire, qui devra signaler sur-le-champ toute modification de la situation susceptible d'inspirer de l'inquiétude. Nous souhaitons à ladite race bonne chance dans sa longue ascension vers le progrès.

» Que ces deux-là soient immédiatement renvoyés à leur espace-temps d'origine. »

XII

Franchir l'atmosphère pour se poser à New Jersey sans plan de vol me paraissait imprudent. New Jersey se trouve à proximité d'objectifs stratégiques importants et nous constituions une cible parfaite pour les missiles à tête atomique.

(« J'ai comme une idée que nous pouvons les éviter, ») chantonna Maman Bidule avec la tonalité indulgente que je lui connaissais.

Le fait est que tout se passa au mieux. Elle nous déposa dans une rue peu passante, fredonna un petit trémolo d'adieu et disparut.

Se balader la nuit en combinaison anti-V n'a rien d'illégal. Même si on presse une poupée de chiffon contre son cœur. Seulement, ce n'est quand même pas tellement courant... et les poulets nous harponnèrent. Coup de téléphone à Papa Tom-Pouce : vingt minutes plus tard, nous buvions un coca-cola en grignotant des biscuits dans le bureau dudit. Et nos langues allaient bon train !

La mère de Tom-Pouce rata d'un cheveu l'apoplexie. Tandis que nous racontions notre histoire, elle ne cessait de répéter en s'étouffant : « Je ne peux pas y croire. » Jusqu'à ce que le Professeur Reisfeld en eût assez : « Cela suffit, maintenant, Janice. Si tu ne peux te taire, va te coucher. »

Comment blâmer la pauvre femme ? Sa fille disparaît sur la Lune, passe pour morte et réapparaît miraculeusement... sur la Terre ! Mais son mari, lui, nous croyait. Maman Bidule avait le don de « compréhension » — il avait, quant à lui, celui... d'« acceptation ». Confronté à un fait inhabituel, il réagissait en écartant toutes les théories qui ne cadraient pas avec le phénomène nouveau.

Il examina le vidoscaphe de Tom-Pouce, lui fit coiffer son casque,

éclaira celui-ci pour l'opacifier — sans cesser de sourire. Puis il décrocha le téléphone : « Il faut que Dario voit ça. »

— « Kurt... il est minuit ! »

— « Je t'en prie, Janice. La fin du monde n'attend pas l'heure d'ouverture des bureaux. »

— « Professeur Reisfeld... »

— « Quoi donc, Kip ? »

— « Vous ne voulez pas voir d'autres choses avant ? »

Je sortis les « choses » qui garnissaient les poches d'Oscar : deux balises (une pour chacun de nous), un morceau de « papier » métallique couvert d'équations, deux « bonheurs » et deux sphères argentées. Nous avions fait un détour par Véga IV et pendant presque toute la durée de l'escale, le Professeur Joe et un de ses collègues, après nous avoir plongés dans une espèce d'hypnose, avaient essoré nos cerveaux pour en extirper tout ce que nous connaissions dans le domaine des maths. Pas pour se mettre à l'école, évidemment ! Non : ils avaient simplement besoin de connaître le langage mathématique des hommes (depuis les radicaux et les vecteurs, jusqu'au symbolisme insolite de la physique supérieure) pour les instruire. Les résultats de leurs travaux étaient rassemblés sur le papier métallique.

Je fis voir les balises au Professeur Reisfeld. « La mission de surveillance dont Maman Bidule est chargée nous concerne et elle nous a dit d'utiliser ces engins si nous avons besoin d'elle. Elle doit en principe demeurer à proximité — à mille années-lumière au grand maximum. Mais, même si elle se trouve très loin, elle viendra. »

— « Oh ! » Il étudia ma balise. Elle était plus finie et plus petite que celle que la Mère Gardienne avait bricolée sur Pluton. « Peut-on prendre le risque de la démonter ? »

— « Elle est chargée à bloc. Cela pourrait exploser. »

— « Oui... peut-être bien. » Il me la rendit à regret.

Un « bonheur »... c'est inexplicable. Cela ressemble à ces petites sculptures abstraites qu'on a autant de plaisir à toucher qu'à contempler. Le mien ressemblait à de l'obsidienne — de l'obsidienne tiède et sans dureté. Celui de Tom-Pouce se rapprochait davantage du jade.

Mais c'était à partir du moment où vous mettiez l'objet en contact avec votre tête que les choses devenaient surprenantes. J'expliquai le mode d'emploi au professeur. L'expérience lui causa une impression profonde : c'est que Maman Bidule, alors, vous enveloppe ; vous vous sentez à l'abri, réchauffé — et *vous comprenez*.

— « Elle vous aime, » fit-il en me rendant l'objet. « Ce n'était pas à moi que ce message était adressé. Excusez-moi. »

— « Oh ! Elle vous aime aussi ! »

— « Hein ? »

— « Elle aime tout ce qui est petit, jeune, sans défense. »

Le père de Tom-Pouce ne remarqua même pas ce que ces paroles

avaient d'insolite en la circonstance. « C'est un agent de police, dites-vous ? »

— « Plus précisément, on pourrait considérer qu'elle appartient à la brigade des mineurs. Le quartier où nous habitons est un quartier sordide, douteux et fréquenté par des truands. Elle doit parfois faire des choses qui ne lui plaisent pas ; mais c'est un bon flic. Et les boulots désagréables, il faut bien que quelqu'un s'en charge. Elle ne tire pas au flanc. »

Je le laissai éprouver à nouveau le « bonheur ».

Il regarda Tom-Pouce qui s'était endormie, la tête dans son assiette.

— « Je n'aurais pas dû me faire de bile pour elle. Entre Maman Bidule... et vous ! »

— « On était une équipe. Sans Tom-Pouce, ça n'aurait pas marché. Elle a du cran, cette gosse ! »

— « Un peu trop, quelquefois ! »

— « Il arrive que le surplus soit nécessaire ! Ces sphères, professeur, sont des appareils d'enregistrement. Est-ce que vous avez un magnétophone ? »

— « Bien sûr ! »

Nous installâmes l'instrument pour repiquer le message déposé dans les globes végiens. En effet, une fois celui-ci délivré, c'est fini : l'architecture moléculaire du support est définitivement rompue. L'opération terminée, je fis voir le papier métallique à mon hôte. J'avais, pour ma part, déjà essayé de le lire, mais il m'avait été impossible de dépasser les premières lignes : c'était tout juste si je parvenais à identifier un signe par ci, par là. Le Professeur Reisfeld alla jusqu'à la moitié de la première page. « Je ferais mieux de passer ces coups de téléphone, » dit-il.

⁂

L'aube.

Notre bonne vieille lune se dégage en partie. J'essaye de localiser Tombaugh Station. Tom-Pouce dort sur le divan, enveloppée dans la robe de chambre paternelle, Madame de Pompadour serrée contre elle : le professeur avait essayé de la porter dans son lit mais elle s'était réveillée et n'avait rien voulu savoir. Son père avait été forcé de capituler. Pour le moment, il suçote sa pipe vide tandis que ma boule d'argent fait à mi-voix des confidences au magnétophone. De temps en temps, il me pose une question à laquelle je réponds par monosyllabes.

A l'autre bout de la pièce, le Professeur Giomi et le Docteur Bruck barbouillent le tableau noir, effacent quelque chose, gribouillent de nouveaux signes ; ils discutent au sujet de ce papier qui ressemble à du métal. Les génies, il y en a treize à la douzaine à l'Institut pour le Progrès des Sciences. Mais ces deux-là passeraient inaperçus n'importe où. Bruck a tout du chauffeur de poids lourd et Giomi a l'air aussi exalté que l'était Iunio. Ils débordent l'un et l'autre d'excitation. Mais celle-ci ne s'extériorise chez Bruck que par le tic qui lui tord le visage et qui, chez un

autre, m'a affirmé le père de Tom-Pouce, serait un symptôme manifeste de dépression nerveuse.

Deux jours plus tard, nous étions toujours là. Reisfeld s'était rasé. Il était le seul. J'avais réussi à faire un somme et même à prendre une douche. Papa Tom-Pouce écoutait les enregistrements. De temps en temps, Giomi ou Bruck l'appelait, le premier avec une clameur quasi-hystérique, le second sur un timbre flegmatique. Alors l'interpellé posait une ou deux questions, hochait la tête et revenait s'asseoir. J'étais certain que ces mathématiques-là étaient au-delà de ses capacités. Seulement, il pouvait assimiler les résultats et les intégrer à d'autres données.

J'avais fait mine de rentrer à la maison quand j'avais terminé de leur raconter ce que je savais, mais on m'avait prié de rester : le Secrétaire Général de la Fédération des Nations Libres était en route.

Alors, j'étais resté et n'avais pas même téléphoné. A quoi bon énerver la famille pour rien ? J'aurais pensé que la moindre des choses, si je devais voir le Secrétaire Général, aurait été de me rendre à New York. Mais non : le Professeur Reisfeld l'avait invité. Je commençai à me rendre compte que n'importe quelle personnalité était prête à se déranger, pour peu qu'il en émette le vœu.

Mr. van Duivendijk était un homme svelte et de haute taille. « J'ai cru comprendre que vous êtes le fils du Dr. Samuel Russell ? » fit-il en me serrant la main.

— « Vous connaissez mon père, Monsieur le Secrétaire Général ? »

— « Nous avons fait connaissance à La Haye, il y a plusieurs années. »

Bruck, qui avait à peine salué le Secrétaire Général lorsqu'il était entré, me dévisagea :

— « Tu es le fils de Samuel Russell ? »

— « Vous aussi vous le connaissez ? »

— « Evidemment. « De l'Interprétation Statistique des Données Incorrectes ». Brillant travail ! »

Il se détourna pour accroître la couche de poussière de craie qui lui blanchissait les manches. Je n'avais jamais entendu dire que Papa eût écrit un truc pareil et ne savais pas davantage qu'il connût la plus haute personnalité de la Fédération. Par moment, je me demande s'il n'est pas un peu excentrique.

Mr. van Duivendijk patienta un peu. Lorsque les deux super-grosses têtes s'interrompirent pour se détendre, il leur demanda s'ils étaient sur une piste.

— « Ouais, » grogna Bruck.

— « Epoustouflant, » renchérit Giomo.

— « Par exemple ? »

— « Eh bien... » Le premier tendit le doigt vers une ligne griffonnée à la craie. « Cela veut dire qu'on peut freiner net une réaction nucléaire à distance. »

— « A quelle distance ? »

— « Quinze mille kilomètres, ça vous irait ? Ou exigez-vous que cela se fasse depuis la Lune ? »

— « Quinze mille kilomètres me paraissent devoir suffire. »

— « Avec l'énergie voulue, ça marcherait depuis la Lune, » l'interrompit Giomi. « C'est inouï ! »

— « Comme vous dites, » opina van Duivendijk. « Quoi encore ? »

— « Si vous n'êtes pas satisfait, on pourrait aussi vous faire monter de la bière, » ronchonna Bruck.

— « Allez... dites-moi. »

— « Vous voyez... la dix-septième ligne ? Je ne peux rien vous promettre, mais ce serait la formule de l'anti-gravité que je ne serais pas autrement étonné. Maintenant, si vous opérez une rotation de 90°, vous avez la formule du voyage temporel. C'est du moins ce que prétend l'Italien déséquilibré ici-présent. »

— « C'est la formule du voyage temporel ! »

— « S'il a raison, l'énergie indispensable pour passer à l'application pratique équivaut à celle que dégage une étoile de belle taille. Alors... » Bruck considéra les gribouillis enchevêtrés. « Un moyen inédit d'obtenir la conversion de la matière ? Possible... Qu'est-ce que vous penseriez d'un générateur de poche surclassant en efficacité un réacteur Brisbane ? »

— « C'est faisable ? »

— « Vous le demanderez à votre petit-fils ! On n'est pas prêt de le voir à l'œuvre, ce machin... » répondit le savant d'un ton maussade.

— « Docteur Bruck, qu'est-ce qui vous chiffonne ? »

L'homme se renfrogna un peu plus.

— « Qu'allez-vous faire ? Classer cette histoire dans la catégorie *Archi-secret ?* Je n'aime pas qu'on applique la censure aux mathématiques. C'est une honte, à mon avis. »

Je n'en croyais pas mes oreilles. Lorsque j'avais expliqué la censure à Maman Bidule, je crois l'avoir choquée. La Fédération, avais-je dit, doit forcément garder le secret sur certaines informations pour assurer la sécurité. Exactement comme les Trois Galaxies. Il n'y avait rien eu à faire. Elle avait seulement fini par déclarer qu'à longue échéance, les résultats seraient les mêmes. N'empêche que cela me tracassait : moi non plus, je n'aime pas beaucoup que la science soit mise sous le boisseau. Cela dit, il est des risques qu'on n'a pas le droit de prendre à la légère.

— « Je n'ai pas de goût pour le secret, » dit Mr. van Duivendijk. « Cependant, il me faut en passer par là. »

— « J'aurais parié que vous me répondriez cela. »

— « S'il vous plaît ! Ce projet est-il un projet appartenant au Gouvernement des Etats-Unis ? »

— « Hein ? Bien sûr que non. »

— « Ce n'est pas non plus un projet de la Fédération. Parfait... Vous m'avez montré des équations : je ne suis pas en mesure de vous interdire de les publier. Elles sont à vous. »

Bruck secoua la tête. « Non. A lui ! » Son doigt se braquait vers moi.

— « Je vois, » murmura le Secrétaire Général en me fixant. « Je suis un juriste, jeune homme : si vous voulez les publier, je n'ai aucun moyen pour vous en empêcher. »

— « Moi ? Mais cela ne m'appartient pas. Je suis un... un simple messager en quelque sorte. »

— « Vous seul pouvez prétendre que ces équations sont votre propriété. Souhaitez-vous les voir publiées ? Sous votre nom à tous les deux, peut-être ? »

Il n'y avait pas de doute : il le désirait.

— « Bien sûr ! »

Le Secrétaire Général ne s'en tint pas là. Il nous harcela de questions, auditionna les enregistrements. Puis prit le téléphone et appela... la Lune ! Je savais que c'était possible, mais si quelqu'un m'avait dit que je serai témoin d'une pareille conversation...

— « Allô... van Duivendijk à l'appareil... oui, le Secrétaire Général. Passez-moi le Commandant en chef... Allô, Jim ?... Ce que la ligne peut être mauvaise !... Jim, dites-moi : il vous arrive d'effectuer des manœuvres sur terrain, n'est-ce pas ?... Cet appel est tout à fait officieux, mais je vous suggérerais d'envoyer une paurouille explorer une vallée... » (il se tourna vers moi et je le renseignai en toute hâte) « une vallée située au-delà des crêtes juste à l'est de Tombaugh Station. Je n'ai pas avisé le Conseil de Sécurité. Cette conversation est une simple conversation amicale. Toutefois, j'insiste vivement : si vous allez reconnaître la vallée en question, allez-y en force. Et avec tout votre armement. Il est possible que vous tombiez sur un nid de serpents. Des serpents camouflés... Appelons cela une intuition, voulez-vous ?... Oui, les gosses vont bien, merci. Et Béatrice aussi. J'appellerai Mary pour lui dire que je vous ai eu au bout du fil. »

Le Secrétaire Général voulait mon adresse mais je ne sus lui dire quand je serais de retour, ignorant pour combien de temps j'étais encore ici. (Je m'abstins de prononcer l'expression « partie de cache-cache » qui m'était venue à l'esprit). Mr. van Duivendijk haussa les sourcils.

— « On vous doit bien de vous raccompagner chez vous ! Hein, Professeur ? »

— « Ça ne me paraîtrait pas une récompense exagérée. »

— « Russell, si je me rappelle bien l'enregistrement que j'ai écouté, vous envisagez de faire vos études d'ingénieur — avec l'espace comme objectif ? »

— « Oui, monsieur... Heu... Pardon ! Oui, Monsieur le Secrétaire. »

— « N'avez-vous jamais songé au Droit ? Il y a une foule d'ingénieurs qui meurent d'envie d'aller dans l'espace, mais pas beaucoup de juristes. Pourtant, la Loi ira partout. Un type qui aurait une bonne formation en droit spatial et interstellaire disposerait d'un atout de valeur. »

— « Pourquoi ne pas combiner les deux formations ? » intervint le

père de Tom-Pouce. « J'ai toujours trouvé déplorable cette super-spécialisation moderne ! »

— « Bonne idée ! Il pourrait alors dicter ses conditions. »

J'allais répondre que, tout compte fait, je préférais m'en tenir à l'électronique. Quand j'eus une illumination : brusquement je savais quelle voie suivre. « Je ne crois pas que je pourrai faire les deux, » murmurai-je. Ce qui me valut un regard sévère du Professeur Reisfeld : « Absurdité ! »

— « Vous avez peut-être raison, Monsieur, mais je veux fabriquer des vidoscaphes plus pratiques. J'ai déjà un certain nombre d'idées sur la question. »

— « Hum... Ça ressortit à la mécanique, cela. Et à bien d'autres choses encore, j'imagine. » Reisfeld fronça le sourcil. « Pour cela, il vous faut un diplôme. Si j'ai bonne mémoire, aucune institution digne de ce nom n'a accepté votre candidature parce qu'elle était présentée par l'école de Centerville ? » Il tambourinait sur son bureau. « Vous ne trouvez pas cela ridicule, Monsieur le Secrétaire ? Voici un garçon qui s'est promené dans les Nuages de Magellan... et il n'a même pas la possibilité d'entrer au collège de son choix ! »

— « Qu'est-ce que nous faisons, Professeur ? Je tire ou vous poussez ? »

— « Attendez une seconde. » Reisfeld saisit le téléphone. « Susie, donnez-moi le Président du M.I.T. (1) ...Je sais bien qu'il y a congé ! Qu'il soit à Bombay ou dans son lit, qu'est-ce que vous voulez que cela me fasse ? Trouvez-le !... Très bien, mon petit. » Il reposa l'écouteur. « Cela fait cinq ans qu'elle est à l'institut et avant, elle était au standard de l'Université. Elle va le trouver. »

J'étais à la fois embarrassé et excité. Le M.I.T. ! Qui n'aurait pas hurlé de joie ? Mais il y avait les frais. Je tentai d'expliquer que je ne disposais pas de la somme nécessaire. « Je travaillerai jusqu'à l'année scolaire et tout l'été prochain pour mettre de l'argent de côté... »

Le téléphone grelotta. « Ici Reisfeld. Salut, Oppie. A la dernière réunion tu m'as fait jurer de te prévenir quand le tic de Bruck commencerait à l'ennuyer. Tu es bien assis ? Alors, écoute. J'ai compté : ça fait du 21 à la minute. C'est un record, non ?... Du calme : tu n'enverras personne tant que je n'aurai pas obtenu ma livre de chair en échange... Mon cher, si tu commences à me réciter ta conférence sur la liberté de l'Académie et « le droit à l'information », je coupe et c'est à Berkeley que je donne la primeur... mais non, je ne veux pas grand'chose : simplement une inscription. Durée des études : quatre ans. Avec la gratuité totale. Inutile de barrir comme ça ! Tu as une caisse noire, sers-t'en. Ou falsifie ta comptabilité. Tu es majeur et tu connais l'arithmétique... Non ! Rien à faire ! Je ne te mettrai pas sur la voie : tu achètes chat en poche. Sinon ton « Service radiation » pourra se brosser... Hein ? J'ai dit : service radiation ? Ma langue a sûrement fourché : je voulais dire

(1) Massachussetts Institute of Technology. (N.D.L.R.)

la Section Physique au grand complet... Il te restera la ressource de prendre la fuite pour l'Amérique du Sud, ne cherche pas à m'attendrir... Quoi ?... Eh bien, moi aussi, je détourne les fonds ! Tiens-le-toi pour dit. »

Le Professeur se tourna vers moi : « Avez-vous fait une demande au M.I.T. ? »

— « Oui, monsieur, mais... »

— « Son dossier est chez toi. Clifford Russell. Ecris-lui à son domicile et envoie-moi ta meilleure équipe... Oh ! une équipe à la hauteur dirigée par un physicien doublé d'un matheux... Farley, par exemple, c'est un garçon qui a de l'imagination. Il n'y a rien eu de plus énorme depuis le jour où une pomme a assommé un certain Isaac Newton... Je suis un maître-chanteur ? Bien sûr ! Et toi tu es un bureaucrate et un orateur pour banquets. Quand vas-tu te remettre à la vie académique ? Amitié chez toi. Salut ! »

Il raccrocha. « Voilà une affaire réglée. Une chose m'intrigue, Kip. Pourquoi ces cancrelats tenaient-ils tellement à moi ? »

Que lui répondre ? Pas plus tard que la veille, il m'avait expliqué que sa spécialité était d'établir des rapports entre les faits insolites : phénomènes non identifiés, oppositions imprévues au développement des voyages dans l'espace, bref, toutes les choses qui ne collent pas. Un tel homme trouve réponse à tout — et se fait entendre. Sa faiblesse, s'il en avait une, était la modestie que, soit dit en passant, il n'avait pas transmise à sa fille ! Qu'auriez-vous voulu que je fasse ? Que je lui dise que sa curiosité intellectuelle avait inquiété les cancrelats ? Il m'aurait éclaté de rire au nez ! Aussi éludai-je la question : « Ils ne se sont jamais ouverts à nous de cela. Ils pensaient sûrement que vous étiez quelqu'un d'important, et par conséquent, que vous seriez de bonne prise. »

— « Eh bien, ils se trompaient ! Par contre, si leur choix s'était porté sur le Secrétaire... »

Ce dernier se leva : « Kurt, je n'ai pas le temps de prêter l'oreille à ces absurdités. Heureux que la question de vos études soit arrangée, Russell ! Si je peux vous être utile, passez-moi un coup de téléphone »

Mr. van Duivendijk parti, je tentai d'exprimer ma gratitude à mon hôte. « J'ai l'intention de m'acquitter de cette dette, professeur. J'aurai gagné assez d'argent avant la rentrée. »

— « La rentrée a lieu dans moins de trois semaines, Kip. »

— « Je parle de la prochaine et... »

— « A quoi bon perdre un an ? »

— « J'ai déjà perdu... » De l'autre côté de la fenêtre, je distinguai soudain le vert des feuilles. « Professeur, quelle est la date d'aujourd'hui ? »

— « Comment ? C'est la Fête du Travail, voyons ! »

(« ...immédiatement à leur espace-temps d'origine...)

⁂

— « Cela va mieux ? » me demanda le Professeur Reisfeld en m'aspergeant le visage, tandis que je reprenais mes esprits.

— « Je... je crois... oui... Mais enfin, notre absence a duré des semaines entières ! »

— « Voyons, Kip ! Vous êtes passé à travers assez de péripéties pour supporter encore ce choc. Vous pourrez toujours en discuter avec nos jumeaux stratosphériques... » (il désignait Bruck et Giomi de la main). « Mais je vous préviens : vous ne comprendrez rien à leurs discours. En ce qui me concerne, en tout cas, je n'y ai strictement rien compris. Pourquoi ne pas admettre, compte tenu de la parallaxe du Tennessee, que cent soixante-sept mille années-lumière représentent une différence de zéro virgule une fraction de micropoil pour cent ? En particulier lorsqu'on dispose d'une méthode correcte d'utilisation des propriétés de l'espace et du temps ? »

*
**

Au moment de la séparation, Mrs. Reisfeld m'embrassa ; Tom-Pouce qui sanglotait voulut à toutes forces que Madame de Pompadour fît ses adieux à Oscar, étalé sur le sière arrière de la voiture du Professeur Reisfeld qui me conduisait au terrain.

— « Tom-Pouce vous aime beaucoup, » remarqua-t-il tandis que nous roulions.

— « Euh... Je l'espère bien. »

— « Et vous? Excusez-moi: ma question est peut-être impertinente... »

— « Si j'aime Tom-Pouce ? Ah ! oui, alors ! Elle m'a sauvé la vie quatre ou cinq fois. » Cette fille-là, elle était capable de vous rendre complètement cinglé. Mais elle était courageuse, loyale, brave — elle avait quelque chose dans le ventre.

— « Je crois que vous aussi vous auriez droit à une ou deux médailles de sauvetage. »

Je méditai sur cette phrase. « Je me suis fourré dans de sales draps chaque fois que j'ai entrepris quelque chose. Mais j'ai été aidé et j'ai une chance insolente. » J'eus un frisson en pensant que c'était à la veine seule que je devais d'avoir échappé au bouillon. Et quand je dis bouillon, je pèse mes mots !

— « La « chance »... cela ne veut pas dire grand'chose. Vous dites que vous avez eu une chance monstre de capter l'appel au secours de Tom-Pouce. Ce ne fut pas de la chance. »

— « Comment cela, Monsieur ? »

— « Pourquoi étiez-vous réglé précisément sur la bonne fréquence ? Parce que vous portiez un vidoscaphe. Et pourquoi portiez-vous un vidoscaphe ? Parce que vous étiez déterminé à aller dans l'espace. Un spationef a appelé : vous avez répondu. Si vous appelez ça de la chance, bon. Mais chaque fois qu'un joueur de football frappe la balle, il faut alors évoquer la chance ! La « chance », Kip, est la conséquence d'une

préparation minutieuse et la « malchance » celle de la négligence. Vous avez arraché, à un tribunal plus vieux que l'Homme lui-même, la décision d'admettre que vous valiez la peine d'être épargnés, vous et vos semblables. Fut-ce simplement parce que vous avez eu « de la chance » ? »

— « Euh... en réalité, j'ai eu une véritable crise de fureur et il s'en est fallu de bien peu que je gâche tout. J'en avais assez d'être bousculé. »

— « Les événements les plus heureux de l'histoire ont été le fait de gens qui *en avaient assez d'être bousculés.* » Il fronça les sourcils : « Je suis content que vous vous entendiez bien avec Tom-Pouce. Elle a vingt ans d'âge mental et six ans sur le plan émotif. Elle se met tout le monde à dos. Aussi cela me fait plaisir qu'elle ait gagné l'amitié de quelqu'un qui lui est supérieur. »

— « Mais... Professeur, » rétorquai-je, abasourdi, « Tom-Pouce me dépasse de cent coudées. A côté d'elle, j'ai l'impression d'être une serpillière. »

Il me décocha un regard rapide :

— « Cela fait des années que j'éprouve la même impression — et je ne suis pas un imbécile. Ne vous sous-estimez pas, Kip. »

— « C'est pourtant la vérité. »

— « Ah ! oui ? Le plus grand expert en psychologie mathématique de notre temps, un homme qui a toujours dicté ses conditions, qui a pris sa retraite quand il en a eu envie — et ce n'est pas facile quand on a besoin de vous —, cet homme a épousé la plus douée de ses élèves. Eh bien, je doute fort que leur progéniture soit moins brillante que ma propre fille. »

Il me fallut trier tout cela pour comprendre que c'était *de moi* qu'il parlait. Alors, je ne sus plus que dire. Combien d'enfants connaissent-ils vraiment leurs parents ? Je ne faisais apparemment pas partie de ceux-là !

« Même à moi, Tom-Pouce donne du fil à retordre, » poursuivit-il. « Bien... nous voici à l'aérodrome. Quand vous irez à l'Ecole, faites un saut jusqu'à la maison. Et pour le Thanksgiving (1) aussi, si cela vous chante. Je suppose que vous passerez les fêtes de Noël chez vous. »

— « Oh ! Monsieur, je vous remercie. Comptez sur ma visite. »

— « Parfait. »

— « Euh... à propos de Tom-Pouce... si elle devient impossible, vous pouvez toujours vous servir de la balise. Maman Bidule sait s'y prendre avec elle. »

— « Eh, eh... ce n'est pas une mauvaise idée, cela ! »

— « Tom-Pouce a eu beau faire, elle n'a jamais eu raison de Maman Bidule ! Oh ! j'allais oublier ! Qu'est-ce que je vais dire ? Non, il ne s'agit pas de votre fille, mais à propos de toute cette histoire ? »

(1) Journée d'action de grâce. Fête nationale américaine célébrée le quatrième jeudi de Novembre pour commémorer l'arrivée du premier bateau de colons anglais, le « Mayflower ». (N.D.L.R.)

— « N'est-ce pas évident ? »

— ...

— « Dites n'importe quoi à n'importe qui. Il n'y aura pas beaucoup de gens pour vous croire. »

*
**

Ça va vite, un réacteur. Vraiment vite !

Le Professeur Reisfeld ayant insisté pour me prêter dix dollars quand il s'était aperçu que tout mon avoir s'élevait à un dollar soixante-sept, je me fis couper les cheveux à la gare routière et m'offris deux tickets pour Centerville : je n'avais aucune envie qu'Oscar fasse la route dans le fourgon à bagages où il aurait risqué d'être abîmé. Le plus formidable c'était que, mes études étant assurées gratuitement, je n'aurais plus besoin de le vendre, perspective qui m'avait toujours brisé le cœur.

Des ormes qui se balançaient au-dessus de ma tête aux fondrières qui me faisaient trébucher, Centerville était rudement agréable à retrouver. Le chauffeur m'avait arrêté près de chez nous parce qu'Oscar n'est pas commode à trimballer. J'allai droit à la grange, rangeai Oscar en lui promettant de revenir plus tard lui rendre visite et me dirigeai vers la porte de derrière.

Maman était invisible, Papa lisait dans son bureau. Il leva la tête à ma vue. « Ça va, Kip ? »

— « 'jour, Papa. »

— « Tu as fait une bonne balade ? »

— « Euh... Je n'ai pas exactement été au lac. »

— « Je sais. Le Docteur Seifeld m'a mis au courant par téléphone. »

— « Ah ? Eh bien oui, ç'a été une bonne balade — dans l'ensemble. »

Le livre qu'il lisait était un volume de l'Encyclopédie Britannique ; il était ouvert à l'article « Nuages de Magellan ».

Papa avait suivi mon regard.

— « Je ne les ai jamais vus, » proféra-t-il, d'un ton où perçait le regret. « J'aurais pu, une fois. Malheureusement, la seule nuit où je n'étais pas occupé, le ciel était couvert. »

— « Quand était-ce, P'pa ? »

— « En Amérique du Sud. Tu n'étais pas encore né. »

— « Je ne savais pas que tu avais été là-bas. »

— « Oh ! c'était une mission que m'avait confiée le gouvernement. Avec manteaux couleur de murailles, si tu vois ce que je veux dire. Ce sont là des choses dont on ne parle pas. Est-ce qu'ils sont beaux ? »

— « Pas exactement. » Je pris un autre tome, cherchai « Nébuleuse » et lui montrai une photographie de la Grande Nébuleuse d'Andromède. « Ce qui est beau, c'est cela. Et notre Galaxie a le même aspect. »

Il soupira : « Ce doit être admirable. »

— « Oui. Je t'expliquerai. Et j'ai aussi un enregistrement. »

— « Ce n'est pas urgent. Tu as fait une jolie promenade. Trois cent-trente trois mille années-lumière, c'est bien cela ? »

— « Oh ! non ! A peine la moitié. »

— « Je compte le voyage de retour. »

— « C'est que nous n'avons pas pris la même route pour revenir. »

— « Hein ? »

— « Je ne sais pas comment te faire comprendre. Avec leurs navires, si on fait un saut, n'importe quel saut, le plus court chemin pour revenir au point de départ, c'est le détour le plus long. On avance en ligne droite. Jusqu'à ce qu'on se retrouve à l'endroit qu'on a quitté. Enfin... on ne peut pas dire non plus qu'on avance *tout droit* puisque l'espace est courbe... Aussi droit que possible. et on se récupère au point zéro.

— « On décrit un grand cercle cosmique, alors ? »

— « Si tu veux. On tourne tout le temps droit devant soi. »

— « Mmm... » Songeur, il fronçait les sourcils. « Kip, à combien se trouve la périphérie de l'univers ? La limite de la déviation rouge du spectre ? »

J'hésitai. « Ecoute, Papa, j'ai posé la question mais la réponse obtenue n'avait pas de sens. (« Comment pourrait-il y avoir une « distance » quand il n'y a *rien ?* » avait dit Maman Bidule). Ce n'est pas une distance. C'est plutôt une condition. Il n'y a pas eu de *trajet :* juste un *passage.* »

Papa me jeta un regard pensif. « Je devrais pourtant savoir qu'on ne peut pas formuler une question mathématique en mots ! »

Au moment où j'allais lui suggérer de demander l'explication à Bruck, la voix chantante de Maman résonna à mon oreille « Bonjour, vous deux ! »

Une fraction de seconde, je crus avoir affaire à Maman Bidule.

Elle embrassa Papa, m'embrassa. « Je suis contente de te voir de retour, mon chéri. »

J'interrogeai mon père du regard.

— « Elle est au courant, Kip. »

— « Bien sûr, » confirma-t-elle avec un ton empreint d'indulgente tendresse, « bien sûr et je me moque bien de savoir où mon grand a été du moment qu'il est revenu en bon état. Je sais que tu iras aussi loin que tu désires aller. » Elle me caressa la joue. « Et je serai fière toujours de toi. D'ailleurs, moi, j'ai été jusqu'au coin pour acheter une côtelette de plus. »

***

Le lendemain était un mardi. Je me levai tôt pour aller travailler. Comme je m'y attendais, le bar était en désordre. Je revêtis ma veste blanche et me mis au boulot.

— « Bonne balade, Kip ? » me demanda Mr. Charton lorsqu'il eut achevé la conversation téléphonique qu'il était en train de tenir à mon arrivée.

— « Excellente, Mr. Charton. »

— « Mon garçon, il y a longtemps que je veux te dire quelque chose. As-tu toujours envie d'aller sur la Lune ? »

Il me prenait au dépourvu mais, après un instant de réflexion, je conclus qu'il ne pouvait pas savoir la vérité sur ma « balade ».

La Lune ? C'était tout juste si je l'avais entr'aperçue et je désirais toujours m'y rendre — bien que je fusse moins pressé maintenant. « Oui, Monsieur. Mais je veux d'abord entrer au collège. »

— « C'est justement de cela que je veux te parler. Je... Enfin, je n'ai pas d'enfant. Alors, si tu as besoin d'argent, tu n'as qu'à le dire. »

— « Oh ! Mr. Charton ! C'est rudement chic de votre part ! Pour le moment, j'ai une solution mais peut-être qu'un jour j'aurai besoin d'un prêt. »

— « Pas forcément un prêt. Tu n'auras qu'à me demander. »

Il s'éloigna en hâte, très mal à l'aise.

Je travaillai dans un rêve doré, touchant de temps en temps le « bonheur » que j'avais fourré dans ma poche. Cette nuit, j'avais laissé mes parents le poser contre leur front. Maman avait pleuré. Quant à Papa, il avait déclaré d'un ton solennel : « Kip, je commence à comprendre ! »

Dans quelque temps, quand j'aurais préparé le terrain, je le ferais essayer à Mr. Charton.

Je récurai mes robinets distributeurs, vérifiai le climatisateur. Tout fonctionnait à merveille.

Au milieu de l'après-midi, Quiggle le Crack fit son apparition ; il se planta devant moi :

— « Salut, le Pirate de l'Espace ! T'as des nouvelles des Grands Galactiques ?... Yuk - Yuk - Yukiti - Yuk ! »

Quelle tête aurait-il fait si je lui avais répondu en toute franchise ? Je palpai mon « bonheur ». « Qu'est-ce que ce sera, Crack ? »

— « Comme d'habitude. Et grouille un peu... »

— « Chocolat malté ? »

— « Tu le sais bien ! Allez, môme, agite-toi un brin ! Faut te réveiller et te mettre à la page. »

— « Tu as raison, Crack. »

Inutile de se faire de la bile avec ce type. Son univers n'est pas plus large que le trou qu'il a entre les deux oreilles, pas plus profond que sa propre bauge.

Deux filles entrèrent à qui je servis des Coca-Cola tandis que le chocolat du Crack était sous le mixeur. Il lorgna les clientes. « 'connaissez pas le Commandant Comète, mesdames ? » Une des deux pouffa. « Je suis son impresario, » poursuivit-il avec un sourire affecté. « Observez bien : vous allez voir un héros en action. Commandant, j'ai réfléchi à cette annonce que vous allez faire passer. »

— « Hein ? »

— « Ouvre tes oreilles. *Possède vidoscaphe — cherche voyages* n'en dit pas assez long. Pour que cette grotesque tenue de clown rapporte

un bon paquet il faut trouver quelque chose qui en jette. Cela, par exemple : *Extermine Horribles Monstres Extra-Terrestres. Spécialité Sauvetages de Mondes — Prix à débattre.* Ça te plaît ?

Je secouai la tête : « Non, Crack. »

— « Qu'est-ce que t'as ? Pas l'esprit aux affaires ? »

— « Il ne faut pas exagérer. Je ne me fais pas payer pour sauver les mondes et je ne travaille pas sur commande, mais seulement quand ça se trouve comme ça. Je ne crois d'ailleurs pas que je le ferai de propos délibéré si tu habites le monde à sauver. »

Cette fois, les deux filles pouffèrent et le Crack se rembrunit.

— « Monsieur fait le malin, c'est ça ? Tu sais donc pas que le client a toujours raison ? »

— « Toujours ? »

— « Un peu ! Tâche à voir de te le rappeler. Et dépêche-toi de m'apporter mon verre. »

— « Je te l'apporte, Crack. »

Je pris le verre. Il me lança 35 cents que je repoussai vers lui. « C'est ma tournée. »

Et je lui lançai le contenu du verre en pleine figure.

FIN



Poêle volante

(Flying pan)

par ROBERT F. YOUNG

De plus en plus fort : après la soucoupe volante, la poêle à frire volante... Mais Robert Young ne nous demande pas de prendre au sérieux ce conte, où il tourne gentiment en dérision le thème des méchants envahisseurs extra-terrestres. (1)



MARIANNE SUMMERS travaillait dans une fabrique de poêles à frire. Huit heures par jour et cinq jours par semaine elle se tenait debout à côté d'un convoyeur d'assemblage, et chaque fois qu'une poêle arrivait elle y posait une queue. Et durant tout le temps qu'elle restait debout, Marianne glissait elle-même sur un autre convoyeur : un convoyeur beaucoup plus grand, pour lequel les jours et les nuits remplaçaient la longue perspective des tubes de l'éclairage au néon — et les mois, la chaîne des ouvriers. Et chaque fois que Marianne passait devant un mois, celui-ci lui ajoutait ou lui enlevait quelque chose. Et à mesure que le temps s'écoulait ainsi, elle songeait de plus en plus souvent au tout dernier mois, à celui qui se trouvait tout au bout de la chaîne, attendant de mettre une queue à son âme.

Parfois, Marianne s'asseyait et se demandait comment elle avait pu s'enliser dans une telle ornière. Mais tout en se posant cette question elle savait qu'elle n'était pas loyale vis-à-vis d'elle-même. Elle savait pertinemment que les ornières sont faites pour les incapables, et que si l'on est soi-même une incapable on y tombe tôt ou tard ; et si en plus on est trop têtue pour l'admettre et rentrer chez soi, alors on y reste.

Il y a une différence énorme entre faire partie des ballets de la télévision et mettre des queues à des poêles à frire : toute la différence qui existe entre la grâce et la balourdise, la chance et la malchance, ou (pour en revenir à cette vérité première) le talent et l'incapacité. Peu importe votre ardeur à bien faire ou à essayer de bien faire. Il suffit d'avoir les jambes trop grosses : personne alors ne daigne se soucier de vous et vous vous retrouvez dans une ornière — ou ce qui revient

(1) Nouvelles du même auteur dans « *Fiction* » : « *Poète, prends ton luth* » (n° 44) ; « *La déesse de granit* » (n° 64) ; « *L'ascension de l'arbre* » (n° 73) ; « *Une brise de septembre* » (n° 79) ; « *Ecrit dans le ciel* » (n° 80).

au même, dans une usine de poêles à frire. Vous partez au travail chaque matin, vous répétez chaque jour les mêmes gestes mécaniques, vous rentrez chaque soir à la maison, vous remuez les mêmes idées, remâchez les mêmes pensées. Et l'on glisse sans arrêt sur le grand convoyeur, le long de la chaîne impitoyable des mois ; et l'on se rapproche de plus en plus du tout dernier, de celui qui apportera la touche finale pour vous rendre rigoureusement semblable aux autres humains...

Chaque matin signifie le réveil dans un appartement minuscule, un petit déjeuner avalé en trois minutes et un autobus qui s'arrête devant l'usine. Chaque soir est un retour grisâtre, un dîner solitaire et une heure devant un poste de télévision. Chaque week-end se passe à écrire des lettres et à se promener dans un parc. Aucun changement, aucune modification au programme. On en arrive d'ailleurs à croire qu'il n'y en aura jamais.

Et puis un soir, en rentrant, on trouve une poêle à frire volante posée sur l'appui de la fenêtre.

***

Ç'avait été une journée comme toutes les autres, pleine de poêles à frire, de contremaîtres, de lassitude et de pieds douloureux. Vers 10 heures un surveillant s'approcha de Marianne et lui demanda d'être sa cavalière au Bal de la Vigile de la Toussaint (1). Ce bal, grand événement de l'année, était organisé sous le patronage de l'usine et avait lieu le soir même. Mais Marianne avait déjà décliné les offres de quinze autres postulants.

Une poêle à frire arrivait, et elle lui mit sa queue avant de répondre. « Non, » refusa-t-elle, « je ne crois pas que j'irai au bal ce soir. »

— « Pourquoi ça ? » demanda le surveillant en se renfrognant.

Question pertinente, à laquelle Marianne ne pouvait répondre en toute franchise, puisqu'elle manquait de loyauté vis-à-vis d'elle-même. Elle eut donc recours au petit mensonge innocent dont elle s'était déjà servi pour décourager les autres : « Je... je n'aime pas danser. »

— « Ah ! » Le surveillant fit comme ses quinze prédécesseurs : il la regarda d'un œil rond et tourna les talons. Marianne haussa les épaules. « Ils peuvent bien penser de moi ce qu'ils veulent, » songea-t-elle. Une autre poêle arriva sur ces entrefaites, puis une autre, et encore une autre...

Le temps passa, midi sonna et Marianne (ainsi que tous les autres ouvriers) alla manger sa portion de choucroute à la cantine. Le défilé des poêles à frire recommença sans tarder à 12 h. 30.

Au cours de l'après-midi, elle fut sollicitée par deux autres candidats chevaliers servants. Tout de bon, on aurait dit que Marianne était la

---

(1) La Vigile de la Toussaint (*Hallowe'en*) donne lieu, aux Etats-Unis, à des mascarades et autres réjouissances.

seule jeune fille de l'usine ! Elle en arrivait à détester ses yeux bleus et les fossettes de ses joues fraîches. Elle alla même jusqu'à maudire ses cheveux blonds, dont les reflets semblaient posséder quelques-unes des propriétés de l'aimant. Mais loin de résoudre ses problèmes, cette haine pour son propre aspect physique ne fit que les aggraver : vers 16 h. 30, elle avait une violente migraine et un profond mépris pour l'humanité tout entière.

Des diables en miniature batifolaient déjà sur les trottoirs lorsque Marianne descendit de l'autobus. Des sorcières rôdaient, des lutins sautillaient, des lanternes grimaçantes faites de citrouilles vidées brillaient un peu partout dans le crépuscule d'automne. Mais elle ne leur accorda qu'un semblant d'attention.

C'était bon pour les enfants, ces réjouissances de veille de Toussaint, et non pour une vieille femme atrabilaire de vingt-deux ans qui travaillait dans une usine de poêles à frire.

Elle descendit la rue jusqu'à l'immeuble où elle habitait et prit son courrier qui l'attendait chez le concierge. Deux lettres. Une de sa mère. L'autre de...

Son cœur battait à grands coups tandis que l'ascenseur l'emportait vers le 6ᵉ étage et l'appartement situé tout au bout du couloir du 6ᵉ étage. Néanmoins, Marianne se força à décacheter d'abord la missive de sa mère. Lettre classique, qui ne différait guère des précédentes. Les vendanges ont été bonnes, mais avec tous ces frais de taillage, de greffage et de sulfatage (sans compter le salaire des cueilleurs !) il ne va pas rester grand'chose dans le porte-monnaie. Les poules pondent davantage, mais il faut toujours que ça arrive quand le prix des œufs diminue ! Ed Olmstead est encore en train d'agrandir son bazar : pour lui, la vie est belle. Doris Hickett vient d'avoir son bébé — un beau poupon : 3 kg 500 à la naissance. Papa t'embrasse bien fort. Et je t'en prie, ma petite fille, à quoi ça te sert de faire la fière ? Reviens donc vers nous. P.S. : je voudrais que tu voies le mal que se donne Howard King pour remettre à neuf sa maison ; c'est merveilleux ! Quand tout sera fini, la ferme aura l'air d'un vrai palais.

Marianne s'efforça de faire descendre la boule qui lui obstruait soudain la gorge. Ses doigts tremblaient en ouvrant la deuxième lettre.

« *Chère Marianne,*

« *Je m'étais dit que je ne t'écrirais plus, que je t'avais assez envoyé de lettres pour te demander de revenir au pays et d'être ma femme, et que tu ne m'as jamais répondu ni oui, ni non. Mais il y a des fois où l'orgueil d'un garçon se résume à pas grand'chose.*

« *Je pense que tu as appris que je remets la maison à neuf, et que tu sais pourquoi. Au cas où tu ne saurais rien encore, je te dis tout de suite que c'est pour la même raison qui m'a fait acheter la ferme : pour toi. Je n'ai pu avoir qu'un seul grand panneau vitré, et je me demande où le poser. Il ferait très bien dans la cuisine, mais de là on ne voit que la grange, et tu sais de quoi elle a l'air. Mais si je le mets dans*

le salon, le vent du nord brisera certainement la vitre dès le premier hiver. C'est malheureux, parce que du salon on aurait une jolie vue sur la route et sur les saules le long de la rivière.

« Les collines au sud de la prairie sont toutes recouvertes de rouge et d'or, comme tu les aimais autrefois, et on dirait que les saules sont en feu. Il y a des soirs où je reste assis sur le perron et où je m'imagine te voir. Tu descends la route, tu t'arrêtes à la barrière, alors moi je me lève et je vais sur le sentier à ta rencontre en te disant : « Je suis heureux que tu reviennes, Marianne. Je t'aime toujours, tu sais ». Quelqu'un qui m'entendrait comme ça me prendrait sûrement pour un fou, car la route est toujours déserte quand j'y arrive, et il n'y a personne à la barrière.

Howard. »

...Il y avait eu ce soir de décembre, son froid sec et vivifiant, les rires et les chansons qui faisaient chorus avec les craquements de la glace sous les patins et le halètement saccadé du tracteur attelé au traîneau chargé de foin ; les étoiles scintillantes, si proches de la terre qu'elles venaient caresser les plus hautes branches des arbres estompés ; la neige immaculée au clair de lune, qui s'étendait jusqu'au-delà des collines et dont la blancheur se fondait au loin dans les premières ombres de la forêt ; et Marianne elle-même, assise à côté de Howard au lieu d'être sur le foin avec la bande joyeuse ; et le tracteur, secoué, cahoté sans arrêt, dont les phares éclairaient les ornières de la vieille route...

Howard lui enveloppait les épaules de son bras, et leurs souffles ne firent plus qu'un lorsqu'il l'embrassa. « Je t'aime, Marianne, » murmura-t-il tout bas. Les mots sortaient de ses lèvres sous la forme légère de petits nuages argentés qui s'éloignaient peu à peu dans la nuit. Et soudain, elle avait vu les siens — tout blancs eux aussi, flottant tout légers devant elle ; puis elle les avait entendus, qui traduisaient sa surprise émerveillée : « Je t'aime moi aussi, Howie. Je t'aime... »



Elle n'aurait su dire combien de temps elle était restée effondrée en larmes sur une chaise quand, pour la première fois, elle perçut le petit bruit sec. Très longtemps, probablement, à en juger d'après ses membres courbaturés. Le petit bruit provenait de la fenêtre de sa chambre, et ce léger « *toc-toc-toc* » évoqua surtout pour Marianne ces pommes de pin que, les veilles de Toussaint, les enfants attachent à une ficelle de façon qu'elles se balancent contre les vitres des vieilles gens sans famille.

Elle avait allumé l'électricité en rentrant, et la lampe à pied posée sur la table du living-room diffusait une clarté rassurante. Mais ce n'était qu'un halo éclairant le tapis, au-delà duquel les ombres tendaient leur voile le long des murs et s'épaississaient encore au seuil de la chambre.

Marianne se leva pour mieux épier le bruit. Plus elle prêtait l'oreille, moins elle croyait à une farce des gamins du voisinage. Les chocs étaient trop réguliers pour qu'on pût les attribuer à une pomme de pin dansant au bout d'une ficelle : « *toc-toc-toc* » — trois heurts se succédant coup sur coup — puis un silence, puis de nouveau « *toc-toc-toc* », et ainsi de suite. De plus, l'appartement était perché au 6e étage de l'immeuble et il n'y avait pas d'escalier de secours à proximité de la fenêtre.

Mais alors, qui est-ce qui pouvait bien frapper ainsi ? Il y avait un excellent moyen de le savoir : Marianne se força à bouger, gagna lentement la porte de sa chambre, alluma le plafonnier et entra. Quelques pas feutrés l'amenèrent ensuite jusqu'à la fenêtre, contre laquelle elle s'immobilisa.

Quelque chose brillait faiblement sur l'appui extérieur — mais si faiblement qu'elle ne put reconnaître de quoi il s'agissait. Cependant, les « *toc-toc-toc* » avaient cessé. Les bruits de la circulation urbaine montaient de la rue jusqu'à Marianne. En face d'elle, les fenêtres illuminées d'un autre immeuble dessinaient leur géométrie précise dans la nuit et, plus bas, une gigantesque enseigne au néon répétait en grandes lettres bleues : LES ENTREMETS SPRUCK SONT LES MEILLEURS.

Marianne sentit renaître en elle un peu de confiance. Lentement, prudemment, elle ouvrit sa fenêtre.

A vrai dire, elle ne reconnut pas tout de suite l'origine extra-terrestre de l'engin brillant. Au lieu d'une soucoupe volante, elle le prit d'abord pour une poêle à frire renversée. Une poêle sans queue. Et telle était la force du mécanisme acquis à l'usine, qu'elle tendit instinctivement la main, songeant inconsciemment à lui ajouter la pièce qui manquait.

— « Ne touche pas à mon astronef ! »

C'est alors qu'elle vit l'homme de l'espace. Il était debout à côté de l'engin, son casque minuscule reflétant l'éclat bleu jeté par l'enseigne lumineuse. Il portait un spatioscaphe de tissu gris strictement ajusté, plusieurs pistolets à énergie radiante, deux réservoirs d'oxygène, de lourdes bottes aux extrémités relevées, et tel quel, des talons au sommet de son casque, il mesurait bien douze centimètres. Il avait dégainé un de ses pistolets désintégreurs (Marianne n'avait aucune preuve qu'il s'agissait vraiment d'armes radiantes, mais à en juger d'après l'ensemble du harnachement, qu'aurait-elle pu supposer d'autre ?). Il le tenait par le canon, et elle comprit tout de suite qu'il s'en était servi pour heurter à la vitre.

De même, Marianne comprit tout de suite qu'elle perdait la raison — si ce n'était déjà fait. Elle voulut refermer la fenêtre...

« Arrête, ou je te réduis en cendres ! »

Sa main retomba. La voix semblait bien réelle. Un peu grêle peut-être, mais Marianne n'en était pas moins certaine de l'avoir entendue pour de bon. Etait-ce possible ? Se pouvait-il que cet infime personnage fût autre chose que le produit d'une hallucination ?

Elle remarqua qu'il avait fait passer le pistolet dans son autre main,

et que le canon minuscule était braqué droit sur elle. Mais comme elle n'esquissait plus le moindre geste, il consentit à l'abaisser légèrement.

« Voilà qui est mieux, » déclara-t-il. « Allons ! Si tu te montres raisonnable en faisant ce que je te demanderai, je te laisserai peut-être la vie sauve. »

— « Qui êtes-vous ? » demanda Marianne.

On eût dit qu'il n'attendait que cette question pour entrer. Car il entra, avançant d'un pas solennel dans le flot de lumière bleue qui inondait la fenêtre ouverte, tout en rengainant posément son pistolet. Puis il esquissa une courte révérence qui fit miroiter son casque comme du papier d'argent. « Je suis le Prince Moy Trehano, » articula-t-il majestueusement (encore que sa voix grêle nuisît un peu à cette majesté). « Moy Trehano, Empereur des Dix Mille Soleils, amiral-en-chef de la flotte de Transgalaxie dont les astronefs, en ce moment même, sont en orbite autour de la misérable planète que vous appelez Terre ! »

— « Pou... pourquoi ? »

— « Pourquoi ? Parce que nous allons vous bombarder ! »

— « Mais pourquoi voulez-vous faire cela ? »

— « As-tu donc besoin de le demander ? Parce que vous êtes un danger pour la civilisation galactique ! »

— « Oh... » fit Marianne.

— « Nous allons réduire vos cités en cendres, et il y aura tant de morts et de ruines derrière nous, que jamais la Terre ne pourra s'en relever... As-tu des piles ? »

Marianne crut d'abord avoir mal entendu. « Des piles ? »

— « Des piles de lampe de poche feront l'affaire, » précisa le Prince.

Il semblait soudain légèrement embarrassé. Marianne n'aurait pu toutefois l'affirmer, car le casque de l'amiral-en-chef lui recouvrait entièrement le visage. On y voyait une étroite fente horizontale, probablement à hauteur des yeux, mais c'était la seule ouverture pratiquée dans le métal brillant aux reflets de papier d'argent.

« Ma charge atomique est épuisée, » reprit le Prince Moy Trehano. « En fait, ce fut un atterrissage forcé. Par bonheur je dispose d'une formule secrète qui me permet de transformer l'énergie des piles électriques en réaction en chaîne contrôlée. En as-tu ? »

— « Je vais voir, » répondit Marianne.

— « Va, mais prends garde : pas un geste, pas un mot de trop ! Si tu essaies d'appeler quelqu'un, tu seras immédiatement foudroyée à travers le mur par mon pistolet atomique ! »

— « Je... je crois qu'il y a une torche électrique dans le tiroir de ma table de chevet. »

Effectivement, elle l'y trouva. Elle la dévissa et retira les deux piles cylindriques qu'elle vint déposer sur l'appui de la fenêtre. Alors le Prince Moy Trehano passa aux actes. Il ouvrit une petite porte pratiquée dans le flanc de son astronef, par où il introduisit les piles en les faisant rouler. Puis il se tourna vers Marianne : « Et maintenant, ne t'avise plus

de bouger d'où tu es, ne serait-ce que d'un pas ! Je te surveillerai par les sabords. » Et il franchit la porte qui se referma derrière lui.

Luttant contre la peur qui l'étreignait, Marianne retrouva suffisamment d'aplomb pour examiner de plus près le vaisseau de l'espace. Elle estima qu'il ne ressemblait pas du tout à une soucoupe volante. On aurait dit vraiment une poêle à frire... une poêle à frire volante, bien entendu. Il y avait même une sorte de petite douille qui aurait pu être celle où l'on emmanche la queue. Bien plus : l'infrastructure de l'astronef faisait nettement songer à un couvercle de...

Marianne secoua la tête, s'efforçant de chasser cette obsession. Tout ce qu'elle voyait pour la première fois devenait poêle à frire ! Puis elle se rappela les sabords dont le Prince Moy Trehano avait parlé, et les aperçut presque aussitôt : de minuscules volets faits d'une matière gaufrée, disposés en cercle à la partie supérieure de l'engin. Elle se pencha davantage pour essayer de voir l'intérieur...

— « Arrière ! »

Marianne se redressa d'un sursaut — et d'un sursaut si brutal qu'elle faillit perdre l'équilibre de sa position agenouillée devant la fenêtre et tomber à la renverse. Le Prince Moy Trehano venait de réapparaître à la porte de son vaisseau, immobile et impérieux dans le flot de lumière que déversaient sur lui le plafonnier de la chambre et l'enseigne lumineuse des Entremets Spruck.

« Les secrets techniques de mon empire stellaire ne sont pas faits pour les êtres de ta race, » articula-t-il. « Mais en récompense de l'aide que tu m'as fournie, je vais te révéler les objectifs visés par la Flotte de l'Espace.

» Sache que nous n'avons pas prévu la destruction totale de la race humaine. Nous désirons simplement mettre un terme à la civilisation actuelle, et pour ce, raser toutes les grandes cités de la Terre. Seuls seront épargnés les villages et les petites villes ayant moins de 20.000 habitants. La pluie de bombes commencera dès que j'aurai rejoint ma Flotte — c'est-à-dire dans quatre ou cinq heures — et si je ne reviens pas, l'ordre sera donné quand même. Si donc tu tiens à la vie, retourne chez tes... je veux dire : pars immédiatement de cette cité. Moi, Prince Moy Trehano, j'ai dit ! »

Une nouvelle révérence, qui fit briller le casque aux reflets de papier d'argent, et la porte se referma sur le prince. Il y eut alors un ronronnement assourdi. La coque de l'astronef se mit à vibrer. Des lumières aux couleurs diverses apparurent derrière les sabords — une rouge ici, une bleue là, une verte ailleurs — créant un très bel effet d'arbre de Noël. Marianne regardait toujours, subjuguée. Mais soudain la porte se rouvrit et le casque du prince surgit dans l'entrebâillement. « En arrière ! » cria l'amiral-en-chef. « Veux-tu donc être brûlée par le jet de mes réacteurs ? »

Des réacteurs ? Les soucoupes volantes étaient-elles propulsées par réacteurs ? Instinctivement, Marianne recula. Mais même en se faisant

toute petite au fond de sa chambre, elle se posait la question. Alors, comme l'astronef décollait de l'appui de la fenêtre pour monter verticalement dans la nuit, elle vit les petites flèches de feu qui s'échappaient de sa partie inférieure. Certes, elles faisaient songer beaucoup plus à des étincelles produites par un allume-feu à friction qu'à un craquement de réacteurs. Mais si le Prince Moy Trehano avait dit que c'étaient des réacteurs, c'étaient donc bien des réacteurs. Et Marianne ne se sentait pas du tout l'esprit à la controverse.

Quand elle revint par la suite sur ces événements, elle se rappela bon nombre de petits détails qui (si elle l'avait voulu) auraient pu lui fournir matière à discussion : entre autres, l'excellent anglais pratiqué par le Prince Moy Trehano, et la façon dont il s'était repris au moment où il conseillait à Marianne de « *retourner chez ses...* » Et puis, cette histoire de propulsion atomique : en y réfléchissant plus tard, elle estima que si les bombes transportées par la flotte spatiale étaient du même niveau technique que les réacteurs du prince, la Terre n'avait certainement pas eu à redouter grand'chose.

Mais ce soir-là, Marianne n'avait aucune envie de discuter. En tout cas, elle était bien trop occupée pour ouvrir une controverse. Occupée à faire ses valises. Dans des circonstances normales, l'annonce par le Prince Moy Trehano de la destruction des grandes cités de la Terre n'aurait jamais constitué un motif suffisant pour tant de hâte. Mais, mon Dieu ! quand par ailleurs vous êtes déjà tellement écœurée des étroites bandes bleues que les citadins appellent ciel ; quand vous vous sentez si lasse des pauvres petites pelouses trop sages qui remplacent les prairies et les champs, et de ces régisseurs qui font fi de vous sous prétexte que vos jambes sont trop épaisses ; quand, tout au fond de votre cœur, vous cherchez une excuse pour retourner chez vous, alors cela constitue un motif suffisant.

Plus que suffisant.

Une fois rendue à la gare, elle prit le temps d'expédier un télégramme ainsi conçu :

CHER HOWIE : METS PANNEAU VITRE DANS CUISINE. PEU IMPORTE GRANGE. ARRIVE PAR PREMIER TRAIN. MARIANNE.

*
**

Lorsque les lumières de la ville eurent complètement disparu à l'horizon, le Prince Moy Trehano s'accorda quelques minutes de détente devant son tableau de bord. Il pouvait, songeait-il, s'estimer satisfait du résultat de sa mission.

Naturellement, il y avait eu l'inévitable complication de la dernière heure — celle que l'on ne peut jamais prévoir — mais qui incriminer, sinon lui-même ? Il aurait dû vérifier le bon fonctionnement de ces piles de lampes de poche avant de les subtiliser ! Il savait pourtant bien que la moitié des marchandises du Grand Bazar Olmstead ramassaient la

poussière depuis des années, et qu'Ed Olmstead aurait préféré mourir plutôt que de mettre au rebut un article dont quelque client sans méfiance pouvait toujours faire emplette. Mais le Prince était tellement pris par la construction de son astronef qu'il avait tout bonnement oublié ces détails.

En un sens, du reste, le fait qu'il eût été obligé de demander l'aide de Marianne pour réparer son moteur improvisé avait donné à son histoire un accent de véracité dont elle aurait peut-être manqué autrement. S'il était venu lui dire de but en blanc que sa « Flotte spatiale » allait raser les grandes villes et épargner les villages, cela n'aurait pas sonné juste. Au contraire, les piles offertes par la jeune fille lui fournissaient un motif tout naturel pour en parler. Et son explication impromptue concernant la transformation de l'énergie desdites piles en réaction en chaîne avait parfaitement donné le change à Marianne qui, bien entendu, ne s'y connaissait pas davantage que lui en moteurs atomiques.

Le Prince Moy Trehano chercha et trouva une position assise plus confortable sur la boîte d'allumettes qui lui tenait lieu de siège de pilote. Puis il ôta son casque en papier d'argent pour redonner de l'air à sa grande barbe, éteignit les petites ampoules d'arbre de Noël accrochées sous les sabords en papier gaufré, et son regard plongea vers la région qu'il survolait, pareille à un grand bijou sombre serti de petits villages brillants.

Il serait chez lui pour le lever du soleil, bien au chaud dans sa petite maison au milieu des saules. Mais il irait d'abord cacher la poêle qu'il avait utilisée, dans le terrier de lapin où il avait déjà relégué la queue : comme cela, bien malin celui qui les retrouverait ! Après quoi il pourrait se reposer tout son soûl et envisager gaiement l'avenir, fortifié par le sentiment d'une bonne action accomplie de main de maître, et aussi par l'agréable perspective de voir sous peu ses obligations domestiques réduites de moitié.

Une sorcière passa dans la nuit, à cheval sur son balai, et le Prince Moy Trehano secoua la tête en signe de mépris. Quel mode de locomotion préhistorique ! Etonnez-vous donc, après cela, que les humains ne croient plus aux sorcières ! Il fallait être de son temps, parbleu ! si l'on voulait rester dans la course. Quant à lui, s'il s'était montré aussi vieux jeu que ses contemporains, il risquait fort d'avoir un célibataire sur les bras jusqu'à la fin de ses jours — et un célibataire passablement empoté, du moins quand il s'agissait de la bonne tenue du ménage. Non pas que Howard King ne fût pas sympathique : il l'était autant qu'un humain peut l'être. Mais allez donc compter sur quelqu'un pour essuyer les meubles et balayer le plancher, quand ce quelqu'un reste à se morfondre devant sa porte et à parler tout seul en attendant que sa fiancée revienne de la ville !

Avoir l'esprit moderne, être au goût du jour, tout était là ! Ainsi pour lui : jamais Marianne ne l'aurait seulement *vu* (et encore moins

aurait-elle écouté ce qu'il avait à lui dire), s'il avait porté son costume traditionnel, donné son vrai nom et utilisé son moyen de locomotion ordinaire. Les humains du XXe siècle avaient bien le même esprit chimérique que ceux du XVIIIe et du XIXe : ils croyaient à des créatures sorties de lagons sinistres, à des monstres surgis des abîmes, aux soucoupes volantes, aux êtres venus d'outre-ciel...

Mais ils ne croyaient pas aux farfadets, et autres petits lutins bienfaisants...

(Traduit par René Lathière.)



M. Léonard en fête

par HENRI DAMONTI

Henri Damonti, à qui l'on doit déjà deux textes poétiques et insolites (1), nous donne ici une version toute personnelle — à l'ironie doucement fantaisiste — du thème du dernier couple survivant à une catastrophe atomique. Ce nouveau récit confirme son talent de conteur.



A 5 h. 43 du matin, le 25 août, M. Léonard, employé au service des titres de la Banque Procopio & Cie, décida de changer son existence de fond en comble. Est-ce le café fort pris la veille qui l'empêcha de dormir et l'obligea à penser ? Difficile de le savoir. Mais certains trouvent que le sommeil a du bon. Si tout le monde au lieu de dormir passait sa nuit, non à rêver à des roses perdues sur la mer, des chemins dans la forêt, des portefeuilles trouvés par des inconnus, mais à penser, où irions-nous ? A la révolution universelle.

Sa décision prise, M. Léonard se saisit d'une feuille blanche et inscrivit ceci :

Mon âge :	30 *ans.*
Marié ?	*Non.*
Pourquoi ?	*Toutes les femmes sont des vampires.*
Toutes ?	*Toutes. Il n'existe à ma connaissance aucune exception. Vérité scientifique.*
Quel est mon but ?	*Me marier avec une jeune fille honorable, mince, grande, jouant du piano, parlant plusieurs langues, caractère exquis.*
Belle ?	*Pas belle, s'abstenir.*
Faut-il une dot ?	*Evidemment. Au moins* 150.000.000 *de francs, deux ou trois voitures, une villa à St. Jean Cap Ferrat, un hôtel particulier en ville, mobilier et orfèvrerie de style, des tableaux de maître dont à coup sûr un ou deux Renoir, un Chagall, un Fragonard, un Picasso époque bleue, un Raphaël, un petit Carzou, des bijoux de famille et des espérances certaines.*

(1) Voir « *Fiction* » n° 79 : « *Lettres à Juliette* », et n° 81: « *Olivia* ».

Quand ce projet doit-il se réaliser ?	*Aujourd'hui au plus tard à 18 h. 01.*
Ai-je commencé à œuvrer en ce sens ?	*Hélas non. Je n'ai encore rien fait.*
Quand vais-je commencer ?	*Tout de suite.*

Le papier rédigé, M. Léonard, ravi de sa résolution, s'habilla de frais, se trouva très acceptable et, sur le coup de 7 h. 25, vint prendre son petit déjeuner dans la cuisine de Mme Perle, sa logeuse.

— « Chère Madame Perle, je vous souhaite le bonjour. »

— « Bonjour, M. Léonard, » répondit Mme Perle, une boulotte petite personne à bigoudis. « Je vous trouve un air bizarre ce matin. Avez-vous mal dormi, M. Léonard ? »

— « Un air bizarre ? Ah ! vraiment ? Mon café est-il prêt ? Merci. Vous oubliez toujours de beurrer mes biscottes et de me sortir ma serviette. Quand donc comprendrez-vous qu'un homme normalement constitué ne peut pas se mettre à table sans serviette, surtout le jour de son mariage ? »

Mais Mme Perle n'écoutait plus et commentait les nouvelles du journal.

— « Vous allez voir, M. Léonard, qu'on finira par avoir la guerre atomique d'un jour à l'autre. D'ailleurs, mon horoscope ne vaut rien pour aujourd'hui. »

— « Ça finira par s'arranger. Les choses s'arrangent toujours. Avez-vous pensé à repasser mes chemises ? »

— « Vous les aurez pour après-demain. »

— « Trop tard, beaucoup trop tard. »

— « Ne me faites pas rire et soyez à l'heure pour le déjeuner. »

A la banque, au lieu de rejoindre ses collègues déjà au travail, M. Léonard se présenta immédiatement au secrétaire-général fondé de pouvoir.

— « M. Léonard, vous n'êtes pas à votre poste ? »

— « Comme vous voyez, Monsieur... »

— « Et pourquoi, M. Léonard ? »

— « Parce qu'il faut que je voie de toute urgence M. Procopio luimême... »

— « Monsieur le Directeur Général ne reçoit jamais directement le personnel. »

— « C'est hautement confidentiel. Il y va de l'avenir de la banque... »

Un minute plus tard M. Léonard se trouva devant M. Procopio.

— « Monsieur le Directeur Général... »

— « Bonjour, mon ami. Asseyez-vous. Avez-vous envie d'une tartine aux anchois ? »

— « Je ne me permettrais pas de refuser... »

— « Etes-vous content de votre travail ? »

— « Non, pas du tout. »

— « Comment cela ? La Bourse est pourtant bonne et, si je ne me

trompe, nous vous payons 43.500 francs tous les mois régulièrement. N'est-ce pas suffisant ? »

— « Il ne s'agit pas de cela. J'ai une question... »

— « Faites... »

— « Cela vous ennuierait-il positivement de me verser 50 millions de francs ? »

— « Comment ? »

— « Je dois me marier aujourd'hui et vous comprenez que je ne peux pas venir les mains vides. J'ai besoin de 50 millions... »

— « Qui n'a pas besoin d'argent, cher M. Léonard ? Cela dit, je constate que vous n'êtes pas à votre service. »

— « Je n'ai pas l'intention réelle d'y retourner, Monsieur le Directeur Général. Votre banque a fait un bénéfice avoué de 530 millions en 1958. Par conséquent, vous ne pouvez avoir aucune difficulté à me verser cette somme. Je vous prie d'ores et déjà de croire à ma profonde reconnaissance. Je me sers une autre tartine. J'adore les anchois. Pas vous ? »

— « Moi aussi j'aime les anchois et je vous prie de... »

— « Ne me priez plus. Vous me refusez 50 millions, à moi qui ne veux que votre bien. Aujourd'hui même, vous regretterez votre geste si peu courtois. »

M. Léonard n'ajouta plus rien et deux minutes plus tard, à sa grande satisfaction, il se trouva devant la porte de la banque, ayant perdu son emploi mais gagné une troisième tartine aux anchois. Là-dessus il rentra d'un pas alerte. La journée était magnifique. Il se sentait bien.

— « Mme Perle, ne prenez pas cet air surpris. Je fais ma valise. Je m'en vais. Je suis renvoyé et je me marie ce soir même avec une jeune fille aussi belle que bonne et aussi bonne que belle. Vous ne me reverrez plus. Gardez mes chemises en souvenir de moi. Adieu. »

Muette de saisissement et d'horreur, Mme Perle ne put esquisser un geste et M. Léonard descendit l'escalier, valise à la main et espoir fou dans le cœur.

M. Léonard passa une matinée délicieuse à flâner dans les rues de beaux quartiers déjà un peu siens. Il déjeuna d'un bon appétit et se dit qu'il était temps de s'occuper de ses affaires s'il voulait mettre bague au doigt à 18 h. 01 au plus tard.

L'agence matrimoniale que vers 4 heures de l'après-midi M. Léonard contacta était tenue par un affreux petit bossu à perruque rousse.

M. Léonard en conclut que c'était de bon augure.

— « Sachez, Monsieur, que nous avons l'habitude de perdre tous nos clients après une semaine, et que nous les perdons parce qu'ils réalisent le rêve de leur vie : se marier avec la personne de leur choix. C'est notre titre de gloire et notre seule publicité. Je vois ce qu'il vous faut. Une parfaite ménagère, une jeune veuve avec ou sans enfants, taille 1 m 70, ayant petit intérieur coquet. Exact ? »

M. Léonard expliqua avec beaucoup de peine qu'il était capital qu'il

obtînt à 18 h. 01 ce soir même l'accord d'une fille ravissante, ayant au moins 150 millions de dot et quelques autres biens...

— « Que pensez-vous, M. Léonard, d'Ernestine Hottentot ? »

— « Je ne la connais pas. »

— « Un être exquis. Des revers de fortune l'ont obligée à accepter, provisoirement bien sûr, de menus travaux de couture... »

— « Vous vous moquez... »

— « Je vois ce qu'il vous faut. Mais c'est, hélas ! la comète Sirius, c'est la Chine, c'est la planète Alpha, c'est l'autre monde et le paradis sur la terre... »

— « Mais encore ? »

— « Elle n'est pas inscrite sur mes tablettes. Vous la connaissez. Virginie Procopio. »

— « La fille de la banque ? »

— « C'est elle. Dix-huit ans. Près de 300 millions de dot. Des biens au soleil, des biens immenses. Elle est, hélas ! fiancée... »

— « A qui, Monsieur ? »

— « Comme si vous ne le saviez pas ? C'est le grand secret du jour. Au roi Huçal de Jorakie. N'en parlons plus. J'ai aussi la petite Van Houten, elle boîte, elle louche un peu, mais elle est sans prétentions... »

— « Adieu, Monsieur, je vous laisse. Virginie m'attend. »

Le petit bossu se mit à traiter M. Léonard de vil suborneur, misérable proxénète, je te souhaite la male mort et que tu crèves célibataire la tête dévorée par les fourmis rouges.

Il était sans doute présomptueux de la part de M. Léonard, pauvre employé congédié, sans le sou et sans toit, de prétendre sur l'heure à la main de la resplendissante Virginie Procopio. Il ne l'avait même jamais vue.

On racontait que le Président Procopio venait de faire revenir sa fille unique de la luxueuse pension suisse où elle avait fait ses études, mais pour la population, Virginie Procopio était une créature mythique dont l'existence elle-même était sujette à caution.

— « Je vais demander sa main à son père, » décida-t-il.

Il pénétra d'autorité à la banque. Le portier voulut lui barrer l'entrée, mais, lui échappant, il sauta dans le premier ascenseur venu, se trompa de bouton et échut dans un lointain sous-sol de la banque.

C'était la cave obscure, secrète, cadenassée et bétonnée du Président Procopio. Cette cave pour dérouter les candidats-voleurs était un labyrinthe dont les plans n'étaient connus que de M. Procopio.

Mais le Président, bon père, en avait parlé à Virginie qui avait fait aménager dans cette cave un mystérieux boudoir plein de roses d'Ispahan.

Au moment où M. Léonard, égaré, errait à travers les beaux couloirs sans avoir le cœur d'y mourir, Virginie avec une grâce sans pareille boudait dans son boudoir, les yeux entr'ouverts et la bouche rêveuse.

C'est alors que la sombre prédiction de Mme Perle se réalisa.

A cause de discours mal traduits, de frontières imprécises, du roi

Huçal de Jorakie et de certaines autres choses, la guerre fut déclarée et à 18 h. 01 une bombe H, tombée à une vingtaine de kilomètres de la ville, la souffla avec tant de virtuosité que Léonard et Virginie en restèrent, miraculeusement préservés au fond de leur souterrain, les seuls survivants.

C'est ainsi que M. Léonard se trouva à la minute dite, non seulement le mari certain d'une ravissante demoiselle, mais le propriétaire de la Banque Procopio & Cie (capital 10 milliards), de toutes les banques du pays, et de toutes les épiceries, de tous les cinémas, de toutes les usines, de toutes les voitures, de tous les musées, de toutes les résidences, de toutes les côtes de tous les pays.

Gwendoline

par STEFAN WUL

Depuis deux ans, Stefan Wul a interrompu sa collaboration avec le Fleuve Noir, et le présent texte est le dernier de lui que nous ayons en tiroir.

Quels qu'aient pu être les motifs de ce silence, qu'il nous soit permis de le regretter. Stefan Wul avait pris dans la science-fiction française une place qui lui appartenait en propre, et son absence laisse un vide. Nous espérons qu'elle ne sera pas définitive, et que nous pourrons encore à l'avenir retrouver sa signature. (1)



La nuit était d'encre.

La voiture cahottait sur la piste sableuse. Les phares éclairaient une lande grise, parsemée de rochers plantés tout droits, comme des menhirs.

Une pancarte apparut :

DERNIER POSTE à 1 Km

Sans lâcher le volant, Bernard poussa du coude son camarade.

— « Tu as vu ? »

Carlos émit un grognement pour toute réponse.

Plus loin, ils virent d'autres panneaux badigeonnés au pinceau : 500 mètres, 400, 300... Puis ils butèrent sur un feu clignotant de son œil rouge dans la nuit. Bernard enfonça la pédale de frein et la voiture dérapa un peu sur des graviers. Les deux hommes descendirent, les portières claquèrent comme deux coups de fusil.

Bernard s'étira dans le vent chaud. Il secoua la tête pour chasser le bourdonnement de moteur qui lui emplissait encore les oreilles.

Ils s'approchèrent de la grille imposante barrant le passage. Une pancarte disait : « *Ne touchez pas les barreaux. Danger.* »

Derrière la grille, on ne voyait absolument rien. Carlos revécut l'émotion qui l'avait étreint quand, petit garçon, il était arrivé en pleine nuit au bord de la mer invisible derrière une digue. C'était la même sensation de présence souveraine. Quelque chose d'immense et d'inconnu haletait avec ampleur de l'autre côté. Il imagina tout un monde

(1) Nouvelles du même auteur dans « *Fiction* » : « *Le bruit* » (n° 43) ; « *Expertise* » (n° 54) ; « *Jeux de vestales* » (numéro spécial 1960).

étrange, avec des eaux de jais, des falaises d'ébène caressées par des vents d'étoffe noire. Il eut un goût de sel sur les lèvres.

Il rattrapa Bernard qui marchait déjà vers la tour du poste.

Une forte lampe s'alluma au-dessus de la porte et un garde apparut sur le seuil. Tranquille, campé sur ses deux jambes écartées, le garde fumait une longue pipe en considérant les deux visiteurs d'un œil terne. La sueur brillait sur son visage, entre les poils de sa barbe mal rasée.

— « Bonsoir ! » dit Bernard. « Peut-on passer ? »

Le garde retira la pipe de sa bouche et cracha de côté. Il regarda les deux hommes comme des animaux étranges, puis il dit :

— « Vous connaissez la musique ? »

D'un geste vulgaire, il désignait l'autre côté de la grille avec le tuyau de sa pipe.

— « Nous savons ! » dit Bernard.

— « Ouais, encore deux fous ! » ricana le garde. Puis il montra une pancarte en ajoutant : « Lisez quand même. »

Il cracha encore une fois et rentra dans la tour sans refermer la porte.

Bernard passa la main dans ses cheveux blonds cendrés par la poussière. Il murmura :

— « Pas aimable, ce citoyen ! »

Suivi de Carlos dont la tête brune et bouclée lui venait à l'épaule, il s'approcha de la pancarte.

Ici commence le pays de la nuit.

La face non éclairée de la planète Gwendoline est interdite. Toutefois, après s'être assuré d'une volonté formelle d'y pénétrer de la part des voyageurs, le garde doit accéder à leur demande de passage, non sans les avoir prévenus des dangers extraordinaires auxquels ils s'exposent en persistant dans leur folle intention.

Tout passage dans l'autre sens est formellement interdit. En d'autres termes : il est permis d'entrer, non de sortir.

REFLECHISSEZ !

— « Alors, » demanda Carlos, « tu réfléchis ? »

— « Pas la peine, » dit Bernard en entrant dans la tour.



Veste déboutonnée sur sa poitrine velue, pipe aux dents, le garde avait les deux pieds sur sa table de bois et feuilletait un illustré vieux de plusieurs mois.

A l'entrée des deux amis, il poussa un soupir en jetant son journal. Il balança d'avant en arrière sa chaise grinçante.

— « Eh bien, vous avez lu ? »

— « Oui. »

— « Vous voulez toujours passer ? »

— « Toujours. »

Le garde posa ses pieds par terre et fouilla dans un tiroir de la table. Il en sortit deux formules imprimées.

— « Il faut remplir ça, » dit-il. « C'est le règlement. »

— « Pour quoi faire ? »

— « Pour votre acte de décès. Quand vous aurez posé le pied de l'autre côté, vous serez légalement morts. »

Carlos broya l'épaule de Bernard. Il avait les larmes aux yeux.

— « Renonce, mon vieux ! »

Mais Bernard frappa cordialement la main crispée de son camarade et se dégagea. Il s'assit sagement sur le bord de la table et commença à remplir la formule.

— « Et vous ? » demanda le garde à Carlos.

Le front penché, Bernard répondit pour son ami :

— « Il reste. Je passe seul. »

Le garde étendit la main pour reprendre la deuxième formule.

— « Attendez ! » fit Carlos en retenant le papier. « J'irai avec lui ! »

— « Faudrait savoir ce que vous voulez, mon vieux. »

Mais Bernard repoussait déjà Carlos en disant :

— « Tu vas me faire le plaisir de rester tranquille, espèce d'idiot ! »

— « Je veux aller avec toi. »

Se tenant à bras-le-corps, ils se regardèrent au fond des yeux. La tête un peu levée, en raison de sa taille inférieure, Carlos montrait un regard humide. Ses lèvres tremblaient. Bernard haussa les épaules et reprit son stylo. Carlos se jeta sur sa formule avec une espèce de frénésie.

Quand ils eurent terminé, le garde lut les deux questionnaires. En arrivant au bas de la première feuille, il protesta :

— « Hé là ! non, ça ne va pas ! »

— « Quoi donc ? »

— « A « *motifs de passage* » vous mettez « *personnels* ». Je m'en doute bien que vos motifs sont personnels, mais ça ne suffit pas. Exprimez-vous d'une façon plus précise... Qu'a donc écrit votre camarade ? »

Il se pencha sur la feuille de Carlos et lut :

« *Pour accompagner mon ami...* Oui, ça peut aller, à condition que Bernard soit plus clair, puisque c'est sa décision de passer qui implique l'autre. »

Bernard haussa les épaules et ajouta quelques mots, sous l'œil du garde :

« *Par incoercible curiosité.* »

— « Ah ! Tiens ? » s'étonna le garde avec flegme. « Comme c'est original ! Il y a en a qui passent parce qu'ils sont recherchés par la police, d'autres par désespoir d'amour... Bon, comme ça c'est parfait. Moi, je m'en moque, remarquez bien. Mais c'est pour je ne sais plus quelles statistiques officielles. »

Il se leva en raclant sa chaise sur le sol.

— « Un moment ! » dit Bernard. « Comment est-ce, de l'autre côté ? »

Le garde arrondit les yeux.

— « Enfin, quoi ! » dit-il, « vous savez bien : des animaux biscornus, des monstres, des fantômes, des hallucinations, des volcans, des maladies, des... Enfin, tout ce qu'on dit !... »

— « Je sais tout cela. Je voulais dire : à cet endroit précis, dans votre secteur, les réjouissances commencent par quoi ? »

— « Des marches, » dit le garde, « les grandes marches de pierre d'un escalier fantastique... Ça descend comme ça pendant des kilomètres et des kilomètres. Et il y a des éboulements par endroits. »

— « Et en bas ? »

— « Des ravins, des entonnoirs... Mais ne m'en demandez pas plus. Tout ce que je peux vous dire, c'est que — par beau temps et quand il fait un peu jour, c'est-à-dire tous les deux mois — on voit des brumes bariolées. »

— « Des animaux ? »

— « Je crois, oui... On entend hurler sur tous les tons, certaines nuits. Un bruit d'enfer ! Mais je n'en ai jamais vu ni cherché à en voir. Ils se cachent avec le jour... A moins qu'il n'y ait pas d'animaux, après tout ! C'est peut-être le vent qui miaule et qui... Oh ! vous savez, le vent imite toutes sortes de choses !... »

Il réprima un sourire et dit :

« Maintenant, si vous avez de l'argent, je peux vous céder des conserves. On trouve difficilement à manger, de l'autre côté. »

Bernard fouilla sa poche et jeta son portefeuille sur la table. Carlos l'imita. Le garde se rassit et compta tous les billets qu'il mit en un seul tas. Puis il passa un moment dans la pièce voisine et revint porteur de deux sacs de toile solide.

Bernard ouvrit les sacs et examina rapidement les boîtes de conserves. Il releva la tête :

— « Vous vous fichez du monde ? Pour une somme pareille, il pourrait y avoir le double de marchandises. »

Le garde haussa les épaules.

— « Moi, je veux bien ; mais vous ne pourrez jamais porter tout ça. C'est lourd, vous savez. Et vous allez marcher, marcher toujours... »

— « Bien, » dit Bernard. « Alors, je préfère reprendre la moitié des billets pour les brûler. »

Il tendit la main.

— « Attendez, » dit le garde. « J'ai encore quelque chose à vous proposer. Vous savez qu'il est interdit de passer avec des armes à feu. Mais j'ai un assortiment de couteaux, de machettes, de... J'ai même des briquets, si cela vous intéresse. Et des cigarettes ! »

— « Montrez-moi tout, » dit Bernard. « Comme nous vous laissons la voiture, nous avons le droit de prendre tout ce que nous pourrions porter. »

Le garde protesta en agitant les bras :

— « Qu'est-ce que vous voulez que j'en fasse de votre voiture ? »

— « Et nous, donc ? Nous ne pouvons pas descendre les marches avec. Si vous n'en voulez pas, j'y mets le feu avant de partir. »

Le garde se tut.

*
**

Une demi-heure plus tard, Bernard et Carlos ressemblaient assez à deux campeurs sur le départ.

Pendant ses interminables loisirs, le garde s'amusait à fabriquer tout ce qui pouvait servir aux fous qui désiraient passer la grille : des glaives avec de vieux pare-chocs de voitures, des vêtements taillés dans les garnitures de banquettes, des ceintures et même des casques...

Convaincus par le garde, les deux hommes avaient abandonné leurs vêtements civilisés pour une tenue plus pratique. Comme la chaleur montant de la terre était, paraît-il, toujours assez forte dans la zone interdite, ils avaient adopté de très courtes tuniques de plastique ressemblant à du cuir et laissant nus leurs bras et leurs jambes. Pour le reste, ils ne portaient que de souples bottes.

Ils avaient aussi une pique courte où étaient attachés les deux sacs et deux paires de bottes de rechange. Dans leurs poches, ils avaient chacun une boussole, un briquet et une lampe.

*
**

Le garde les entraîna dehors, dans l'odeur du vent chaud qui traçait de petites arabesques dans le sable et faisait balancer la lampe au-dessus de la porte.

Bernard jeta un regard de regret sur sa voiture. Il dit au garde :

— « Les affaires doivent marcher, hein ? Il y a longtemps que vous faites ce boulot ? »

L'autre détourna les yeux.

— « Encore quatre ans à tirer avant la retraite ; mais ne vous faites pas trop d'idées. Quand les autorités vident un camion de condamnés de l'autre côté, je ne peux pas me livrer à mon petit commerce ; les types passent nus comme des vers. Sans les à-côtés, je n'aurais qu'à crever de faim. Et je ne vois que deux ou trois passages volontaires par an. »

— « Pas de passages clandestins ? »

Le garde eut un petit rire :

— « Ha ! C'est impossible ! Et pourquoi ? Puisque je ne m'y oppose pas. »

— « Je veux dire : dans l'autre sens. »

— « Me faites pas rigoler, » dit l'homme d'un ton grossier. « En vingt ans, j'en ai vu deux essayer. Les rayons les ont automatiquement volatilisés. A mon avis, ça leur a rendu service. Les pauvres types n'étaient pas beaux à voir ! »

Il eut un geste large des deux mains pour ajouter :

« Le barrage est sans failles tout autour de la planète, sauf aux deux mille portes, naturellement. »

Bernard craignit de laisser voir le tremblement d'impatience de ses jambes. On aurait pu prendre cela pour de la peur. Et après tout, peut-être que... Mais il refusa de s'analyser et brusqua les choses :

— « Et maintenant, » dit-il au garde d'une voix rauque, « si vous ouvriez cette grille ! »

Le garde se dirigea vers la grille en bâillant. Il fouilla sa poche et en tira une petite boîte carrée. Il pressa un bouton sur cette boîte et envoya un pinceau de lumière sur la serrure : deux coups longs, un court, puis, suivant un rythme très rapide, de petits éclairs rapprochés.

Il y eut un déclic et la grille s'entrebâilla de deux centimètres en grinçant un peu.

Bernard se retourna vers Carlos et le prit aux épaules.

— « Tu m'as donné là une grande preuve d'amitié, » dit-il.

Il se pencha sur lui pour une accolade et lui envoya un foudroyant crochet au menton. La tête de Carlos fut projetée en arrière, et Bernard retint son ami par les bras pour l'empêcher de rouler dans le sable.

Le garde tourna la tête.

— « Qu'est-ce qui vous prend ? »

— « Je veux qu'il reste ici. Je n'ai pas le droit d'accepter... »

Il bascula Carlos sur son épaule et courut vers la tour. Il déposa le corps inanimé sur une chaise et revint à la grille, toujours courant.

— « J'ai mis bonne mesure, » dit-il au garde. « Quand il se réveillera, je serai trop loin pour qu'il espère me rattraper. Faites-lui comprendre. »

Le garde baissa les yeux en silence et fit tourner la grille. Bernard ramassa la pique et les deux sacs ; il passa de l'autre côté. La serrure claqua derrière lui.

Bernard se retourna et noua ses poings aux barreaux. Son visage livide était ensanglanté toutes les secondes par le clignotement du feu rouge.

— « Dites ! »

— « Oui ? » dit le garde.

— « Vous avez dit tout à l'heure qu'il faisait jour ici tous les deux mois ? »

— « Oui, nous sommes dans la zone de libration de Gwendoline. Si l'on peut appeler ça du jour ! C'est plutôt une espèce d'aube grisâtre qui dure quelques heures. »

Il tendit le doigt vers l'horizon invisible en ajoutant :

« Mais à cent kilomètres d'ici, c'est vraiment la nuit perpétuelle. C'est tout ce que vous désirez comme renseignements ? »

— « Il me vient à l'esprit que j'aurais dû choisir une période de jour. C'eût été plus commode, pour commencer. Quand viendra la prochaine aube ? »

Le garde ricana :

— « Dans trois semaines. Mais il fallait y penser plus tôt, mon vieux. Quand on est de l'autre côté, on y reste. Et maintenant, écartez-vous, je vais remettre le courant. Si vous touchez la grille, tant pis pour vous. »

Bernard lâcha les barreaux et recula d'un pas. Le garde fit encore clignoter la lampe de sa boîte carrée contre une espèce d'écran fixé au montant de ciment. Puis il mit la boîte dans sa poche.

« Et voilà, » dit-il. « Attendez une minute. J'ai quelque chose à vous faire entendre. »

— « Quoi ? »

— « Attendez là, c'est une de mes idées... Vous savez ce que c'est quand on vit seul, comme moi, on cherche des trucs originaux... Je reviens tout de suite. »

Le garde eut encore un mauvais rire et entra dans la tour. Et soudain, une tempête de musique tomba d'un diffuseur que Bernard n'avait pas remarqué. Un chœur liturgique emplit la nuit :

« *De profundis clamavi ad te, Domine... !* »

Le garde ressortit pour juger de l'effet produit sur Bernard.

— « C'est en votre honneur ! » cria-t-il. « C'est un extrait de la messe des morts ! Pas bête, hein ? »

Furieux, Bernard lui cracha une injure.

Le garde éclata de rire et se mit à danser lourdement devant la grille en joignant sa voix éraillée à la lugubre solennité du plain-chant. Bernard assura sa pique porte-sacs sur son épaule et commença à descendre dans la nuit des profondeurs.

— « Attendez ! » cria le garde.

Bernard ne tournant pas la tête, le garde courut vers la tour et coupa la musique.

Bernard continua la descente. Des échos fantastiques multipliaient les claquements de ses semelles sur les dalles et, par moments, ressemblaient aux applaudissements de spectateurs invisibles.

Le garde revint et hurla :

— « Attendez donc ! Je vais vous dire ce que vous allez trouver en bas... Ecoutez-moi donc, mon vieux : cette planète est vivante ! Il faut bien la nourrir pour qu'elle nous fiche la paix !... Hein ? Vous comprenez ?... Vous descendez vers sa gueule... son énorme gueule ! »

La voix du garde se répercuta comme sous les voûte de mille cathédrales :

« Vers sa gueu-eule... son éno-orme gueu-eule !... »

Une certitude mortelle toucha Bernard au cœur. Il chancela... Il sut brusquement quelle était l'odeur étrange du vent.

Une gigantesque haleine de fauve.

La déesse aux cheveux blancs

(White goddess)

par IDRIS SEABRIGHT

Idris Seabright nous raconte ici ce qu'il advient quand un kleptomane sans méfiance choisit pour victime une vieille demoiselle, inoffensive en apparence mais douée de certains pouvoirs, et qui n'est peut-être que la réincarnation d'une ancienne déesse...



« JE ne peux pas croire que vous ayez vraiment envie de garder ces malheureuses cuillères à thé, » dit Miss Smith d'un ton sec.

Sec, oui, mais sa voix avait les accents frémissants, chauds et veloutés d'une actrice jouant un rôle de vieille femme — une actrice jeune ; et Carson se rendit compte qu'il nourrissait, outre l'indignation d'être frustré de son modeste butin (elle devait avoir des yeux derrière la tête), l'espoir de se trouver en présence d'une jeune femme qui, pour une puissante raison personnelle, eût décidé de se conduire en personne âgée. Il était en somme moins irritant de la prendre pour une jeune femme déguisée que pour une vieille femme parlant et agissant comme si elle avait vingt ans.

Quelle qu'elle fût, en tout cas, elle n'était pas la douce victime aimable et sotte qu'il avait escomptée. En dépit de sa pèlerine mauve et de ses mains veinées de bleu. Il l'avait rencontrée sur la promenade, qui avait toujours été l'un de ses meilleurs terrains de chasse pour charmantes vieilles dames. Il n'avait pas eu besoin de se mettre plus en frais que d'habitude pour être invité à prendre le thé. Maintenant, il voyait qu'elle n'était ni vieille ni « dame ». Et le nom qu'elle avait adopté était une insulte. Miss Mary Smith — on ne pouvait pas plus anonyme.

— « Pourquoi ricanez-vous comme ça ? » questionna-t-elle. « Je veux mes cuillères. »

Sans rien dire, il fouilla dans la poche de son manteau et en retira cinq cuillères à thé. Elle avait raison, il n'avait pas besoin d'argent. Il n'arrivait presque jamais à vendre ce qu'il prenait aux femmes de cet âge, et quand il y parvenait, la somme était versée à un compte particulier et jamais il n'y touchait. C'était une névrose, moins élégante que le masochisme, de meilleur aloi que bien des choses de sa connaissance. Il en tirait un petit peu trop de plaisir pour souhaiter en être guéri.

Il posa les cuillères sur la table devant elle et se rencoigna sur son

siège. Elle compta. Son pied — vierge de tout oignon, mais chaussé d'un vaste soulier noir — commença à marquer la mesure.

— « Cela ne fait que cinq. Il y en avait six. Je veux la dernière. »

A regret, il la lui donna. C'était la plus belle des six, solide et antique, mais si modeste dans toutes ses proportions qu'elle ne devait pas valoir beaucoup plus qu'à l'époque où elle avait été fabriquée. Le cuilleron était plein de petits trous, comme si quelque enfantelet contemporain de Washington et de Jefferson s'était fait les dents dessus. Pauvre gosse — le mince bord tranchant avait dû lui lacérer les gencives.

Elle se saisit de la cuillère et l'astiqua vigoureusement dans les plis de la nappe. Elle la lui tendit :

— « Regardez-la. »

Carson obéit. Miss... Smith n'allait manifestement pas appeler la police et, s'il était mal à l'aise, il n'avait pas peur à proprement parler.

— « Eh bien ? » dit-il en reposant la cuillère sur la table.

— « Vous n'avez rien vu ? »

— « Seulement mon image renversée. Comme d'habitude. »

— « Rien que ça ! » Elle semblait froissée. « Rendez-moi mon aquarelle, pendant que j'y pense. Elle a encore moins de valeur que les cuillères. »

Impossible qu'elle l'ait vu prendre l'aquarelle. Elle préparait le thé, le dos tourné, et il n'y avait pas de glace ni de surfaces brillantes formant miroir. Elle n'avait même pas pu remarquer le vide laissé par l'aquarelle, car celle-ci se trouvait derrière trois ou quatre autres objets de bric-à-brac de mauvais goût.

« Nous pourrions aussi bien prendre un peu de thé, » dit-elle, attirant de son côté l'aquarelle récupérée. Même avec son cadre, l'image n'était pas plus grande qu'une carte postale. Elle représentait un palmier, une île, de l'eau, le tout très délavé.

« Aimerez-vous un peu de gin dans votre thé ? Je trouve que cela ne fait pas de mal. »

— « Oui, s'il vous plaît. »

Elle versa le gin dans la théière et laissa la bouteille carrée sur la table. Ils burent. Le thé était bouillant et Carson ne put rendre sa teneur en alcool tolérable qu'en mettant une quantité de sucre dans sa tasse.

Miss Smith reposa sa propre tasse sur sa soucoupe. Elle toussa et se moucha dans un mouchoir d'homme en coton.

— « Vous feriez bien d'y entrer, » dit-elle en tapotant du médius la surface de l'aquarelle, « et de voir si l'endroit vous convient. »

***

Psuu, psuu, pouf. Carson se trouvait dans l'aquarelle, assis dans l'île avec le palmier délavé.

L'herbe était affreusement collante et il régnait un bruit infernal. Les vagues, des blocs de crème bleue granuleuse et figée, s'abattaient

sur la plage avec un fracas rocailleux, les mouettes lançaient des grincements de cornemuse, les palmes dentelées tintaient comme du fer-blanc.

Cependant Carson n'était pas bouleversé au point de ne pas s'apercevoir que, comme l'avait dit Miss Smith, l'île lui convenait assez bien. Le bruit servait d'isolant ; il ne s'inquiétait pas de savoir s'il y avait quelque part sur le dessus de cheminée d'une vieille dame des babioles en principe à la taille de sa poche. Il était aussi engourdi et confortable que si Miss Smith l'avait bien enroulé dans les plis de sa pèlerine de laine.

Voyez-vous ça ! Ce devait être le gin. Il dormit.

Quand il s'éveilla, tout continuait. Les mouettes, les vagues et les palmes fournissaient chacune leur fracas particulier. Là-bas, à l'horizon où se formaient les vagues rigides et bleues, il y avait dans l'eau un remous bleu foncé. S'y trouvait-il auparavant ? Probablement. Il n'en était pas sûr.

Cela pouvait être provoqué par quantité de choses — un requin qui faisait surface, une tortue géante, un poulpe jules-vernien. Cela pouvait... Mais ce n'était pas le cas. *Ce n'était pas le cas.* Carson émit un faible piaulement affolé.

Pop. Il se trouvait de nouveau assis en face de Miss Smith devant la table à thé. Elle avait mis une housse sur la théière, mais cela paraissait être le même thé.

Elle beurra un biscuit et le fourra tout entier dans sa bouche.

— « Cela vous a plu sur l'île ? » demanda-t-elle, la bouche pleine.

— « C'était très bien au début, » répondit-il de mauvaise grâce. « Ensuite il s'est mis à nager sous l'eau quelque chose que je n'aimais pas. »

— « Intéressant. » Elle sourit. « Le bruit vous était égal, l'isolement vous était égal. C'est quelque chose qui nageait sous l'eau et que vous ne pouviez pas voir que vous... n'avez pas aimé. »

Qu'est-ce qu'elle cherchait ? Est-ce qu'elle essayait de le confesser pour connaître son caractère ? Ou de découvrir, à la manière des psychiatres, de quoi il avait peur pour l'en guérir ? Non. Plus vraisemblablement, elle repérait les contours de sa peur pour pouvoir l'y enfoncer, l'y fixer.

— « Pourquoi cela vous intéresse-t-il tellement ? » questionna-t-il. Il voulut se beurrer un biscuit, mais sa main tremblait tellement qu'il dut poser le couteau.

— « Ce n'est pas souvent qu'on essaie de me voler quelque chose. »

Non. On ne s'y risquerait pas. C'était bien de Carson, avec toutes les vieilles dames de la création à sa portée, de se jeter dans les bras de quelqu'un qui était Isis, Rhéa, Cybèle — en fait d'identités divines, il n'y avait que l'embarras du choix — Anatha, Dindymène, Astarté. Ou Neith.

Carson s'humecta les lèvres.

— « Qu'est-ce que vous diriez d'un petit supplément de thé ? » pro-

posa-t-il. « Avec encore un peu de gin ? Cela fait une boisson rafraîchissante. »

— « Il y a déjà beaucoup de gin dedans. »

Néanmoins, elle ne protesta pas quand il prit la bouteille carrée et ôta la housse de la théière. Elle n'avait pas l'air de regarder. Il s'y était déjà laissé tromper, et elle le surveillait probablement. Cependant il devait être possible d'enivrer même une déesse.

Il posa la bouteille l'étiquette tournée vers elle, pour qu'elle ne voie pas jusqu'où était descendu le niveau du liquide.

— « C'est vous qui versez, » dit-il.

La main qui tenait la théière tremblait-elle au-dessus de la tasse de Carson ? Il n'en était pas certain.

— « Miséricorde, que vous l'avez donc fait fort, » dit-elle.

— « Ravigotant ! » Il réussit à sourire. « Prenez un biscuit. La vitalité est basse, à cette heure de la journée. »

— « Oui. » Elle fut secouée par une quinte de toux. Une miette avait dû se coincer dans son gosier. Il souhaita qu'elle s'étouffe.

Elle fit descendre la miette avec le reste de sa tasse de thé.

« Et maintenant, je veux mon presse-papier. »

C'était le dernier lot du butin de Carson. Ce qui lui plaisait le plus. Tristement, il sortit le globe de sa poche et le lui donna.

Elle le tapota. Des flocons de neige artificielle montèrent vers le zénith de la sphère, puis redescendirent en vol plané sur le paysage d'hiver du fond.

— « Joli, » dit-elle d'un ton admiratif. « Jolie neige. »

— « Oui. Je l'avais admirée. »

— « ...Il commence à se faire trop tard pour essayer de vous mettre dans autre chose. D'ailleurs, je sais parfaitement à quoi vous ressemblez. Vous êtes du genre qui ne peut pas supporter l'attente de quelque chose de déplaisant. »

Elle retourna la théière au-dessus de sa tasse.

Sa voix commençait à s'épaissir. Elle avait répandu une traînée de gouttelettes sur la nappe avant de poser la théière. C'était maintenant le moment, si jamais il devait y en avoir un.

— « Merci de cet après-midi agréable, » dit-il en reculant sa chaise et en se levant. « Nous pourrions peut-être recommencer un de ces jours. »

Elle ouvrit la bouche. Un filet de salive irisée brilla entre ses lèvres écartées, puis se rompit.

— « Sottises. Entrez là-dedans, triste imbécile. »

Le presse-papier le reçut. C'était un peu comme de lutter contre un vent violent, un peu comme de nager, mais il respirait assez bien. Il se déplaça dans le liquide — de la glycérine ? — jusqu'à la paroi de verre et regarda au-dehors.

Miss Smith faisait claquer ses doigts. Ses lèvres remuaient. Elle

commença à se lever. Puis elle s'effondra sur le parquet. La tasse glissa de ses doigts flasques et s'immobilisa doucement près d'elle.

Miss Smith avait été vaincue par l'alcool. A mesure que les instants passaient, il commença à s'inquiéter. Il se serait attendu à ce qu'elle remue un peu. Il finit par se rendre compte qu'elle n'était pas ivre-morte. Elle était morte.

***

Vers huit heures, quelqu'un entra et la découvrit. Il y eut pas mal de remue-ménage avant l'arrivée des hommes et de la civière. La tasse resta par terre.

Il n'avaient pas pensé non plus à fermer les volets. Le clair de lune tombait sur sa prison de verre et éclairait brillamment la neige du fond. Si seulement c'était de la vraie neige ! Il songea avec envie au délicieux petit trou qu'il aurait pu se creuser dans un tas de neige, au chaud sommeil où il aurait plongé dans son terrier duveteux. Au lieu de quoi il était là, à flotter à la verticale toute la nuit, crispé d'insomnie, aussi dépourvu de confort qu'une asperge dans un bocal.

Le jour se leva enfin. Il ne savait pas s'il regrettait ou non la mort de Miss Smith. Subsistait-il encore chez lui une foi irrationnelle dans sa *possible* bienveillance ? Après l'île et après cela ?

La matinée était bien avancée quand survint une femme de ménage. Elle était jeune, sa bouche était rouge, elle avait une flamboyante chevelure blonde.

Elle brancha l'aspirateur et nettoya le plancher. Elle débarrassa la table avec nonchalance et lava le service à thé. Elle saisit le presse-papier...

Elle le secoua sans douceur. La neige commença à tomber autour de Carson. Elle pressa son nez contre la paroi de verre dans un prodige d'accommodation à courte distance. Ses yeux étaient énormes. Il semblait impossible qu'elle ne le vît pas.

Elle sourit. Il la reconnut. Elle était jeune — mais c'était Miss Smith.

Il aurait dû savoir que Neith ne pouvait rester morte.

Elle secoua encore une fois le presse-papier, puis le déposa avec brusquerie sur la cheminée.

Pendant un instant, il avait cru qu'elle allait le précipiter sur les dalles du foyer. Mais cela se produirait plus tard.

Elle pouvait le laisser en vie des jours durant. Elle pouvait mettre la boule de verre au soleil, la glacer dans le réfrigérateur, la secouer jusqu'à ce qu'il se sente aussi malade qu'un fœtus mal venu... les possibilités étaient nombreuses. A la fin, il y aurait l'écrasement.

Elle passa comme par jeu son doigt en travers de sa gorge. Puis elle débrancha l'aspirateur et s'en alla.

(Traduit par Arlette Rosenblum.)

L'épervier

par THOMAS OWEN

Nos lecteurs belges apprendront avec plaisir qu'un nouveau recueil de contes de Thomas Owen vient d'être publié, par les Editions de la Renaissance du Livre à Bruxelles, sous le titre « Pitié pour les ombres ». *Malheureusement, comme les précédents ouvrages de l'auteur, il n'est pas diffusé en France. En compensation, il reste aux amateurs français la ressource de lire ses nouvelles antérieures dans* « Fiction », *où elles sont reprises une à une. Voici aujourd'hui la septième d'entre elles.* (1)



DRÔLE de nuit que celle où Midilev mourut. La bise sifflait au dehors sans discontinuer. Avec parfois des assauts sournois qui faisaient passer sous la porte malmenée des lames de froid coupantes qui s'enroulaient comme des lanières autour de nos jambes.

On avait couché le pauvre garçon sur un matelas crasseux, jeté en hâte sur le pavement de la salle basse. Notre ami était livide, avec un air de momie mal ficelée dans la couverture de cheval où nous l'avions roulé maladroitement.

Son harnais et sa belle selle cloutée étaient posés auprès de lui. Les étriers, en touchant le sol, avaient fait un bruit de cloche.

Il régnait dans ce local mal éclairé une odeur de soupe aux betteraves, de sueur de cheval, aigre et chaude, de cuir gras, d'homme harassé.

Sur la couverture brune, qui n'avait plus été secouée depuis longtemps, une épaisse couche de poils roux restait collée. « Mon alezan déteint, » disait souvent le pauvre Midilev à l'époque où il plaisantait encore. On lui reprochait souvent sa paresse aux étapes. « Il déteint, » expliquait-il, pour s'excuser. « C'est peine perdue de secouer ou de brosser toujours. Il en revient sans cesse de ces poils collants... »

Et maintenant, il était enroulé dans cette même couverture, toujours aussi sale, qui lui touchait le menton et qu'il repoussait maladroitement, à chaque instant, lorsqu'elle affleurait ses lèvres. Il dégageait sa bouche avec un mouvement de toute la tête, comme une dénégation excédée. Il grelottait. A tout bout de champ, ses dents claquaient nerveusement. Cela durait quelques secondes, puis il parvenait à se dominer, souriait tristement, baissait les paupières et recommençait.

---

(1) Nouvelles du même auteur dans « *Fiction* » : « *Le péril* » (n° 12); « *15-12-38* » (n° 24); « *Et la vie s'arrêta...* » (n° 65); « *La présence désolée* » (n° 68); « *Le manteau bleu* » (n° 75); « *La princesse vous demande* » (n° 85).

Nous lui avions enlevé ses bottes — la première fois depuis six jours — et j'avais mis ses pieds glacés et douloureux dans mon bonnet de peau de mouton.

Je les caressais, les frictionnais, les chatouillais, les pinçais pour y redonner un peu de chaleur. Mais on les devinait insensibles, presque morts, paralysés déjà. J'essayais en vain d'y ramener ce sang trop pauvre qui refluait vers le cœur, abandonnant les membres inférieurs, inquiet aurait-on dit d'amasser ses dernières forces au centre du corps.

— « Midilev, » lui dis-je angoissé, « mon vieux Midilev, remets-toi. Veux-tu boire quelque chose ? »

Chelouch haussa les épaules et me repoussa presque brutalement.

— « Ne fais pas tant de discours, » grogna-t-il.

Il m'arracha la gourde des mains et s'agenouilla près du grabat. Avec sa barbe noire inculte et ses yeux luisants, il avait l'air d'un père missionnaire au chevet de quelque lépreux.

Il fit boire une gorgée d'alcool au mourant. C'était le fond de la gourde. Midilev, étendu à plat, avait la tête trop basse. Il avala mal et se mit à tousser douloureusement avec des hoquets qui le faisaient pleurer. Puis il respira longuement, trouva la force encore de sourire et hocha la tête en se gaussant de lui-même avec pitié.

Il avait été éborgné jadis et portait un œil de verre. Rien n'était effrayant comme la sérénité de ce demi-regard dans son visage angoissé.

Je lui mis une tunique roulée en boule sous la nuque pour le redresser un peu.

C'est à cet instant qu'il mourut sans un râle, sans un cri, sans même une crispation des muscles de la face. Puis il vomit dans son col le peu d'eau-de-vie qu'il venait de prendre. Chelouch lui essuya le menton avec son écharpe de laine et lui mit la main sur les yeux.

— « Je ne peux pas voir ça, » dit-il. « On dirait que le faux continue de vivre. »

Puis il ajouta :

« C'est à n'y pas croire. On jurerait un mauvais sort... »

Il se signa machinalement. Je l'imitai, gagné par une terreur soudaine.



Nous revenions à cheval des environs de Skopié, dans la Macédoine du Nord, comme trois bandits de grands chemins, bien emmitouflés dans nos fourrures. La campagne était déserte, la route tortueuse. Des nuages gris envahissaient peu à peu l'horizon et dérobaient au regard les montagnes presque noires qui se dressaient dans le lointain. Des bandes de corbeaux s'élevaient parfois lourdement à grands coups d'ailes à notre approche et allaient s'abattre un peu plus loin, en croassant de déplaisir.

Malgré le froid très vif, l'air très piquant, Midilev paraissait heureux. Il était le plus jeune de nous trois. Son mutisme inaccoutumé n'avait rien d'une bouderie. On devinait en lui, au contraire, une joie bizarre

et un peu sardonique, qui mettait un pli inconnu au coin de ses lèvres pâles.

Il avait vu, avant de se mettre en route, celle qu'il avait désiré voir et son air songeur et amusé nous portait à croire que la douce caresse de mains amies demeurait tiède encore au creux des siennes.

Peu importait d'ailleurs la nature de ces effusions passées. L'amour est chose intime et il n'appartient à personne de s'immiscer dans les affaires de cœur d'autrui. Midilev n'avait jamais jugé bon de nous parler de Minka. Nous avions toujours respecté son silence.

La journée avait été pénible. Le vent n'avait cessé de souffler et de siffler, nous envoyant au travers du visage des bourrasques sèches et glacées, chargées d'une insupportable et terrible petite poussière qui nous entrait dans les yeux et le nez et que nous faisions craquer entre nos dents en avalant notre salive.

Il n'y avait pas de neige encore, fort heureusement, mais il était certain qu'elle ne tarderait plus guère. L'horizon se bouchait de plus en plus. Le ciel descendait toujours et la bise comprimée entre les nuages denses et la terre sèche devenait toujours plus rapide, plus brutale et plus cinglante. L'échine courbée, la tête dans les épaules, nous descendions le chemin en pente raide, au pas prudent de nos montures. Nous nous efforcions de les conduire aux endroits où le sol paraissait le moins glissant et le moins dur. Les chevaux sont ainsi faits que dans la générosité de leur nature et dans l'engourdissement qui leur venait de l'inclémence du temps, ils avançaient un peu égarés, aveuglés de lassitude, fort capables de buter maladroitement dans le premier trou ou de se blesser les pieds sur de mauvaises pierres.

Nous n'échangions pas une parole, parce que le froid avait figé nos visages et que, d'ouvrir la bouche, nous aurions craint de briser comme du verre quelque muscle devenu indolore à force d'être raidi.

Nous longions des buissons de pistachiers rabougris et noirs qui semblaient calcinés par le gel.

Midilev marchait en tête, poursuivant sa pensée. Il toussait par moments. Ou plutôt non. Il poussait une sorte de grognement, venu de la gorge, comme s'il voulait continuellement s'éclaircir la voix.

Chelouch et moi, nous nous étions déjà regardés à plusieurs reprises. Nous pensions sans le formuler :

« Qu'est-ce qui lui prend ? »

Les chevaux allaient tête basse et leur encolure aux crins flottants était comme une pente tiède et vivante où l'on aurait pu glisser jusqu'à terre, mollement. Aussi étions-nous obligés fréquemment de nous raccrocher au pommeau de nos selles, où courait une double rangée de clous de cuivre.

L'allure était monotone et trop lente à mon gré. Je détestais ce paysage désolé, ce ciel trop bas, ces entassements de pierres noires, ces corbeaux hostiles et méfiants, et cette insupportable toux de Midilev qui se faisait de plus en plus fréquente. Une triste lassitude me gagnait.

J'avais le pressentiment d'une menace cachée, d'un malheur imminent qui nous escortait, invisible, mais bien présent, et qui se manifesterait cruellement tout à coup.

Je m'étais déjà retourné à plusieurs reprises, ayant éprouvé la désagréable sensation d'être suivi et épié. Mais dans la désolation de cette solitude absolue, ce réflexe avait quelque chose de particulièrement enfantin. Personne d'autre que nous ne se déplaçait le long des pistachiers tordus.

Lorsque nous pûmes distinguer au loin les premières maisons de Koutchévitcha, le cheval de tête, un grand alezan pacifique et vigoureux, buta malencontreusement sur une pierre, plia du devant et se releva brusquement, tout effaré. Midilev avait été durement secoué. Lui qui se laissait bercer doucement, tout à sa rêverie, il se trouvait tout à coup ramené brutalement à la réalité.

Le cheval ne reprit pas son calme. Bien au contraire. Il secouait la tête, les oreilles collées à la nuque comme à l'approche du danger. Il tourna deux fois sur lui-même, puis se mit à danser sur place avec un affolement croissant. Tous les quatre temps, un de ses fers sonnait sur une pierre plate.

Nous n'avions pas encore compris exactement ce qui se passait, lorsque Midilev s'inclina doucement en arrière comme une grande poupée. Son bonnet de fourrure toucha la croupe de sa monture. Chatouilleuse et de plus en plus inquiète, celle-ci se mit à ruer à grands coups désordonnés.

Midilev fut ballotté quelques secondes comme un sac inerte, puis, les jambes en avant, il vida les étriers, roula de côté et s'abattit sur le sol sans un cri. Son cheval fit au même instant un formidable écart, rua, partit au galop dans une pâture à l'herbe rase où brillaient par place des glaçons. Puis ayant marché dans ses rênes, il revint vers nous à pas lents.

Nous avions mis pied à terre d'un seul bond. Chelouch me confia son cheval et courut à notre compagnon. Je le suivis aussi rapidement que possible et m'appprochai, les mains aux têtières des deux bêtes qui m'encadraient et se laissaient tirer.

Midilev était étendu sur le côté, un bras allongé sous lui, affreusement pâle. Il n'avait pas perdu connaissance et s'efforçait encore de sourire. Mais que ce sourire, grand Dieu ! pouvait être triste.

Notre engourdissement terrible nous quittait difficilement, comme le sommeil trop profond après un réveil pénible et brusque.

Chelouch n'arrivait pas à se défaire de ses gants fourrés pour entr'ouvrir l'épais manteau de Midilev. Après plusieurs secondes d'agitation, ses gros doigts nus, tout boudinés, parvinrent à déboutonner péniblement le drap raidi par le gel.

Nous eûmes alors tous deux un mouvement d'effroi et de surprise. Une large tache rouge marquait la vareuse de laine tricotée. On devinait là-dessous toute une inondation de sang qui avait transpercé le linge.

Chose horrible, cela se mit à fumer dans le froid.

***

Nous l'avons porté alors sur une distance incroyablement longue. C'est bien simple. Jusqu'à la petite maison brune au carrefour de Koutchévitcha, à côté du petit pont de pierre. Le ruisseau était gelé. J'eus le temps d'y distinguer, en passant, un gros bouchon de paille immobilisé, tendu comme un poing.

La neige avait commencé à tomber. Une petite neige fine et poussiéreuse, qui filait au ras du sol au gré du vent et allait s'accumuler tout doucement dans des recoins, au pied des souches ou au creux des talus. Nous avancions très péniblement. Nous portions Midilev à tour de rôle dans nos bras, comme un enfant. Nous avions cherché en vain une autre solution plus commode. Mais l'un de nous, toujours, devait s'assurer des trois chevaux et la tâche n'était guère aisée avec cette neige qui les agaçait et ce sol de plus en plus glissant de minute en minute.

Parfois, nous soufflions un peu et Midilev qui ne cessait de gémir doucement était déposé avec mille précautions dans la neige qui s'épaississait. Son cheval alors avançait d'un ou deux pas, allongeait le cou et venait le regarder. Les poils autour de ses naseaux étaient tout blancs de givre et raides comme des bâtonnets.

Lorsque nous arrivâmes enfin à la maison brune, la nuit était complètement tombée, mais on y voyait clair encore. Aucune lumière ne nous parvenait de l'intérieur. Un paysan nous ouvrit de mauvaise grâce et s'en fut allumer un quinquet. Il s'en servit pour dévisager notre groupe avec une méfiance assez compréhensible.

Il nous fallut discuter longuement pour qu'il se décidât à nous héberger.

Chelouch avait trois pièces roumaines en argent. Il les fit sonner dans sa main et les posa d'un seul coup sur la table, en abattant brusquement sa grosse patte.

— « Une pour chacun de nous et son cheval ! » déclara-t-il. « A manger, à boire et à dormir pour tout le monde ! »

Le paysan s'apprêta à ramasser l'argent. Chelouch arrêta son geste d'un regard inexprimable.

« Demain, » dit-il.

Il ricana, balaya prestement la table et fit tomber les pièces dans sa main gauche. Puis il les glissa dans sa ceinture.

— « Chose promise... » dit le paysan peu rassuré.

— « ...chose tenue. »

Et Chelouch tapota cyniquement son ventre.

Une femme qui venait d'entrer trouva le geste drôle et nous sourit

avec assez d'empressement. Elle n'était plus jeune mais avenante. Elle renvoya son mari d'un signe.

— « Occupe-toi des chevaux, » dit-elle. Et elle nous lança un coup d'œil d'intelligence.

« Je vous aide ? » demanda-t-elle en désignant Midilev. « Il faudrait l'étendre, ce garçon. Qu'est-ce qu'il a ? »

Elle fit signe à Chelouch qui la suivit dans la pièce attenante et je restai seul avec le blessé dont le visage me parut bien effrayant à la pauvre clarté jaunâtre du quinquet.

Son nez s'était pincé. Ses lèvres entr'ouvertes laissaient passer un sifflement régulier et aigu comme en ont certains dormeurs. Ses yeux différents n'étaient cependant point clos.

J'entendis rire la femme. Puis Chelouch et elle apparurent, portant un matelas d'une propreté douteuse. Midilev y fut couché. Nous défîmes ses vêtements tout souillés de sang poissé. Sous sa chemise *sans une déchirure,* apparut enfin une plaie béante, d'où continuait à suinter une mousse rouge. Ce n'était point là blessure normale, comme aurait pu en provoquer un coup de couteau ou une balle. C'était un trou sanglant, aux bords déchiquetés, comme si quelque bête avait tailladé en pleine chair à coup de dents ou de bec. Je ne pus m'empêcher de songer à cet enfant de l'antiquité qui, ayant dérobé une belette, l'avait cachée sur sa poitrine et s'était laissé ronger la chair vive plutôt que d'avouer son larcin. Ou encore à Prométhée, enchaîné sur son rocher, et dont un vautour au bec crochu labourait cruellement le flanc.

Aucun organe essentiel n'avait dû être atteint. La poitrine atrocement meurtrie du blessé se soulevait au rythme lent de son souffle. On devinait cependant que la vie s'en était allée tout doucement, goutte à goutte, comme à regret.

A en juger par le sang qui s'était caillé dans le linge, la blessure devait remonter déjà à plusieurs heures.

La femme étancha la plaie, la nettoya tant bien que mal et fit un pansement avec une vieille chemise de son mari, dont elle arrachait d'un seul coup sonore de grands lambeaux aux bords effilochés.

Le paysan rentrait à ce moment. Il eut un regard désapprobateur. Il posa les selles et les couvertures et déclara sans enthousiasme :

— « Les chevaux ont bu. Ils ont eu du foin. Je n'ai pas d'avoine à vous donner. »

Chelouch le remercia d'un geste, choisit une couverture et l'enroula autour de Midilev qui grelottait et n'arrivait pas à se réchauffer.

J'étais à genoux auprès de notre pauvre camarade. Ma main sous sa nuque, je l'interrogeais en vain sur l'origine de sa blessure. Il me regardait sans répondre, remuait la tête de droite et de gauche, désespérément, comme un enfant buté.

— « Est-ce à Skopié que l'on t'a frappé ? » demanda Chelouch.

Midilev fit signe que non, d'un air excédé, mais ne parla pas.

« Il faut nous le dire, » insista mon compagnon. « C'est très important. Tu vas mourir peut-être. Nous devons te venger... »

— « Pas la peine, » souffla le blessé faiblement.

— « Si... Nous voulons savoir, » suppliai-je d'une voix angoissée qui m'effraya.

Midilev me regarda de son œil valide avec une tendresse bouleversante.

— « C'est l'épervier, » murmura-t-il faiblement. « Il m'en veut. Il m'a poursuivi de sa haine... »

— « L'épervier ?... Que racontes-tu là ?... Quel épervier ? »

Alors, ces mots ridicules, atrocement pénibles dans la bouche du pauvre garçon qui commençait à déraisonner et me regardait fixement comme s'il voulait me convaincre à tout prix :

— « L'oiseau !... Le père de Minka... »

Il pâlit encore. On eût dit qu'une atroce douleur le tenaillait. Son visage se décomposa. Des cernes profonds se creusèrent sous ses yeux. Il ne put poursuivre. Ses lèvres bleuissaient encore, comme si le malheureux achevait de se vider tout à coup du peu de sang qui demeurait en lui.

« Le père de Minka ! Quelle folie, » pensai-je. « C'est le délire... »

Personne en effet, à Skopié ni dans les environs, n'ignorait la chose. Et Midilev moins que quiconque. Minka, la blonde et douce Minka, dont les yeux s'enflammaient de colère parfois lorsqu'on l'interrogeait sur sa naissance, n'avait point de père. Du moins ne l'avait-elle jamais connu. Elle habitait seule, depuis des années, souriante et fort jolie, mais toujours mystérieuse et un peu inquiétante. Il avait fallu toute la fougue juvénile de Midilev pour la séduire, presque de force, et pour rompre l'espèce d'écran invisible qu'elle avait dressé entre elle et le monde et qui l'avait rendue jusqu'alors quasi inaccessible.

Que signifiaient donc les paroles du mourant ? Car la chose paraissait certaine, Midilev allait mourir.

De longues minutes s'étaient écoulées. Chelouch et moi, penchés en avant, guettions la dernière palpitation de vie sur les lèvres décolorées de notre ami. Une ultime espérance nous tenait haletants. Peut-être allait-il revenir à lui, voir clair en lui-même, nous dévoiler enfin le nom de l'assassin...

Chelouch tout à coup me murmura à l'oreille :

— « Est-ce que cette petite garce aurait osé ?... »

Mais il n'acheva pas. Le vent siffla à travers le toit dans le grenier. Une porte claqua. Une terrible rafale de neige gelée crépita sur le papier huilé des étroites fenêtres.

La femme du paysan qui s'était retirée ouvrit brusquement la porte de sa chambre. Une lueur dansa au plafond. Elle était dans l'entrebâillement, une chandelle fumeuse à la main. Des ombres bougèrent sur son visage dont le relief des traits s'accusait étrangement.

Elle avança la tête, amicale et curieuse. Elle demanda :

— « Comment va-t-il ? »

Personne ne répondit, mais je pensai pour moi tout seul : « Mal... »

C'est alors qu'il mourut, comme je l'ai dit, ses pieds dans mes mains.

*
**

Et voilà qu'au dehors soudain se mit à hurler une tempête terrible qui se rua littéralement à l'assaut de la petite maison perdue dans la campagne.

A coups de poings et de pieds, le fantôme énorme et déchiqueté du vent déchaîna son aveugle colère. Des paquets d'air, que l'on entendait venir de très loin, en bolides, surgissaient soudain de la nuit et venaient s'écraser contre le mur trop faible en faisant un effroyable « wouh... »

Des branches craquaient au dehors, des petites pierres soulevées par la tempête venaient frapper les fenêtres, les portes, les volets, le toit, avec une méchanceté angoissante.

La femme du paysan avait posé sa chandelle auprès du matelas où Midilev reposait pour toujours, enroulé dans sa couverture. La flamme fut soufflée par un courant d'air qui emporta un instant quelques brins de paille dont le tourbillon léger vint mourir à mes pieds.

Nous étions assis, atterrés, dans un coin de la pièce, les coudes sur la table de bois grossier. Dans l'âtre aux pierres noires, rougeoyaient encore en tremblant les braises de la journée.

— « On mangerait bien quelque chose, » dit Chelouch d'une voix mal assurée en baissant la mèche de la lampe qui charbonnait.

Il fit signe à la femme du paysan.

— « Qu'est-ce que vous voulez ? » fit-elle. « Des œufs... ? »

A ce moment, il y eut un sifflement terrible, comme si tout l'air du monde, aspiré par une bouche énorme puis projeté en avant, arrivait en trombe en dévastant tout sur son passage. Nous nous étions dressés d'un seul coup. Instinctivement, nous nous blottîmes les uns contre les autres dans le coin le plus reculé de la pièce.

La porte ne résista pas au choc. J'eus le temps, au moment où la tempête entra avec rage et culbuta la lampe, d'apercevoir encore, par l'ouverture, la nuit blafarde et maléfique. Le torrent d'air tumultueux continuait de déferler. La maison était comme un rocher qui divisait le flot, en attendant peut-être de basculer et de rouler à son tour vers les abîmes. Par la porte enfoncée entraient des tourbillons glacés chargés de feuilles, de brindilles, de branchettes qui nous meurtrissaient le visage et les mains. Une poussière impalpable, faite de terre et de neige gelée, nous aveuglait. D'un même mouvement, nous tournâmes le dos à la tornade et nous appuyâmes au mur.

La voix de Chelouch retentit soudain, malgré le hurlement du vent. Il criait un avertissement ou des injures. Il se détacha de notre petit groupe apeuré et se mit à gesticuler dans les ténèbres. Ses appels furent

bientôt couverts par une énorme rumeur, par un bourdonnement qui grandissait, fait du bruit mille fois amplifié d'une bande d'oiseaux arrivant à tire-d'aile. Puis ce fut tout à coup un fracas vivant et voletant, une piaillerie assourdissante, une mêlée maléfique de plumes et de pattes griffues, où nous fûmes perdus, noyés, mal protégés par nos bras repliés devant nos yeux. Nous fûmes heurtés, becquetés, flairés, frôlés, griffés, au milieu d'une sarabande de démence où les cris gutturaux, les appels stridents, les claquements de becs, les sifflements aigus nous laissèrent bientôt effondrés, visage contre terre, nous garant tant bien que mal de l'avalanche de cette infernale invasion ailée.



Lorsque je revins à moi, engourdi par le froid, le jour était déjà levé. Le paysan et sa femme s'affairaient dans leur maison saccagée par la tempête. Chelouch, agenouillé auprès du corps de Midilev, dissimulé sous sa couverture de cheval, priait avec une ferveur dont je ne le croyais pas capable.

— « Quelle horrible nuit, » murmurai-je. « Ai-je rêvé ? Que s'est-il donc passé ? »

Chelouch tourna vers moi son visage strié de griffades. Il paraissait encore sous le coup d'une épouvante irraisonnée.

— « Regarde, » dit-il en détournant la tête.

Et, arrachant la couverture, il découvrit le corps de notre malheureux ami.

Il ne restait de Midilev qu'un squelette tout blanc, tout lisse, sans un lambeau de chair ou de peau, sans une trace de sang. Un squelette au travers duquel je pouvais distinguer le pavement de la pièce. Un squelette effrayant, avec seulement cet œil de verre qu'il avait eu, et qui brillait dans le crâne osseux comme une pierre maudite.

Un jour ouvrable

(fragment)

par JACQUES STERNBERG

Le texte qui suit est extrait d'un roman de Jacques Sternberg, « Un jour ouvrable » (*à paraître aux éditions du Terrain Vague*), *histoire d'une immense et démentielle « famille » vivant à l'échelon d'une gigantesque ville-appartement.*

Il nous a semblé intéressant d'en présenter un fragment. On y retrouve, à l'état brut, la verve de Sternberg, son absurde teinté d'humour noir, son déchaînement verbal — le tout tissant la trame d'un étrange cauchemar.



A cet instant, je regarde l'heure.

Mardi, déjà. Il est plus tard que je ne l'aurais cru. Heureusement que je n'ai rien à faire cette semaine. En attendant, je puis toujours avancer. A tout hasard, je me dirige vers le tunnel du métro.

Les rails ne brillent que faiblement dans l'ombre à peine trouée par la clarté de quelques ampoules qui vacillent dans un perpétuel courant d'air. Mes chaussures prennent l'eau dans la boue qui stagne entre les traverses moisies des rails. Les murs et la voûte suintent d'humidité. Parfois, quelque batracien des grandes profondeurs me frôle les jambes. Après avoir parcouru quelques centaines de mètres, je vois cependant à ma droite une porte de chêne ciselé qui semble appartenir à un hôtel particulier. Ses cuivres jettent un défi étincelant à toute la crasse qui rampe le long du boyau. Intrigué, je sonne. Quel empereur des égouts peut bien vivre dans ce tunnel désaffecté ? Un valet de chambre vient m'ouvrir.

— « Madame ne reçoit pas aujourd'hui, » dit-il en refermant la porte sur un lustre qui scintille de tout son cristal dans la pénombre.

Plus loin, une autre porte. Rouillée, celle-là, rongée. Une pancarte la désigne comme la sortie principale du cimetière. Un autre panneau indique : « Les morts de plus de vingt ans sont priés d'emprunter la sortie de secours pour éviter les encombrements aux heures de pointe. »

Par terre, moisit une gerbe de fleurs. Des scrapules fournes rongent déjà l'intérieur des farges qui s'uguvent de craspènes ; d'autres phournent et strègent leurs pustres au bord d'une chourde de cygorge. Plus loin, une flaque de vase dans laquelle la lueur d'une ampoule se reflète avec une netteté particulière. On dirait un lac galactique dans lequel aurait coulé le soleil d'un autre monde, un lac de goudron à jamais refermé

sur des siècles de funèbres secrets. Je m'approche, j'y plonge un bout de bois et constate que la flaque est profonde. Le bout de bois disparaît d'ailleurs, aspiré par un remous souterrain, et, en même temps, apparaît à la surface un grouillement de larves translucides. Elles se dévorent avec délectation, puis regagnent leur repaire liquide.

Je m'assieds. Il fait bon ici. Un peu froid, un peu humide, un peu moisi, mais bon. Et si calme. A peine si l'on entend le bruit des gouttes qui suintent de la voûte et parfois la plainte des lugubrivores dont la vie se déroule à l'intérieur même des parois de pierre où ils se nourrissent de molécules et d'énergie interne. J'essaie de ne pas grelotter, d'offrir mon visage à l'ombre. Le paysage, avec sa boue et ses alluvions de moisi, ses cratères éteints et sa brume dans laquelle on devine la rouille d'une vieille grille, me paraît avoir quelque chose de plus rassurant qu'un coin de campagne ou une clairière de forêt d'où l'on ne sait jamais ce qui va surgir. Ici, rien ne peut arriver. Tout est consommé depuis des siècles, réduit en cendres. Tout est mort. A part les larves qui se dévorent en vain, se dédoublent et se recréent dans le ralenti d'une évolution qui ne peut avoir ni fin ni commencement. Si simple, tout, oui. A l'ombre d'un cimetière, les choses rampent et coulent au plus profond de la mort, dans le climat de sa pourriture. Elles naissent dans la mort, elles ne vivent un instant que pour mieux mourir. A part cela, rien n'existe. Je suis à l'aube ou au crépuscule de la création du premier noyau de vie qui est en même temps le premier germe de mort. Il n'y a plus d'histoire, la préhistoire n'a pas encore eu lieu. Seule la puanteur terrestre existe. Je souris. Vaguement ébloui par la sombre densité de tout ce qui m'écrase. Ebloui jusqu'à l'écœurement, paralysé dans cet écœurement. L'ombre me protège, m'enferme dans son humidité de cave. Je suis en vie dans la mort. Mais si doucement en vie, comme si je n'étais qu'un cocon de tiédeur avalé par un vaste cocon de velours noir. Plus aucune issue ne donne sur le vide, la névrose ou la lumière. Plus aucune porte n'autorise une entrée ou une sortie. Plus aucune nécessité de choisir, de décider, d'agir. Tout est impasse, fin, bout du monde et du voyage autour de moi. Je pourrais presque jurer que, pour la première fois, je suis arrivé. Sans doute parce que je ne suis plus nulle part. De la ville, j'ai rejoint le temps. Un moment qui pourrait se passer de toute notion de durée. Ou peut-être le temps est-il devenu un espace indéfini dans lequel je me trouve isolé, une sorte d'île nocturne perdue dans un océan de ténèbres. Chaque seconde est une vague invisible qui monte à l'assaut de cette île, en érode les parois. Encore quelques secondes ou quelques millions de secondes et il n'y aura plus d'île du tout. Je me demande coment il fera quand je n'aurai plus de temps. Il ne pourra, de toute façon, pas faire beaucoup plus froid. Ni en moi ni ailleurs.

Je ne bouge plus. Je fais le vide en moi, ce n'est jamais très difficile. Tout est bien maintenant. Je ne pense pas, je sais. Je ne regarde rien, je vois. Jamais encore je ne me suis congelé et immobilisé en moi avec

autant de détachement et de lucidité. Comme il fait calme dans le rien, comme il est facile d'avouer, d'admettre. Comme il est encourageant de n'avoir rien à attendre, de n'être attendu par personne, nulle part. Sans doute ne me suis-je levé ce matin que pour arriver, non pas dans ce tunnel peut-être sans issue, mais dans l'instant que contenait ce tunnel depuis tant de siècles ; cet instant qui m'était réservé. L'instant passera, comme les autres, mais son climat me restera à jamais dans le sang.

Je me dilue dans une seule certitude. Elle existe à ma place. Je me laisse griller par son implacabilité : je suis l'échec. De façon absolue, sans compromis. Jamais je ne l'ai su avec autant de douceur. Peu importe ce qui peut arriver dans un mois, dans un an, ou demain. Je puis inaugurer ma statue équestre à quelque carrefour d'honneur, recevoir la banque nationale en guise d'étrennes, dédier mon nom à un nouveau système solaire ou mon visage à la lame Gilette, rien ne souillera ma certitude de l'échec. Ma véritable patrie posthume, le tombeau mis à part, ne pourra jamais être qu'un échiquier.

Je ne puis rien obtenir, je ne pourrai jamais. Les choses que l'on décroche en mettant la main dessus explosent sur un plan qui me sera toujours étranger. Je ne suis jamais vraiment dans le coup. Toujours un peu en marge. Pas très loin parfois, mais en marge. Egaré dans la confusion mentale qui m'embrume en permanence le regard, les pensées, la logique. Sans doute ai-je été fait pour subir ma vie et non pour la vivre. Pourquoi donc me demandait-on un acte que je n'étais pas capable d'accomplir ? Et à qui s'adresser pour faire constater cette petite erreur d'interprétation ? Personne. Rien. Inutile d'insister, heureusement. Ce manque total de recours, de secours, me remplit de calme soudain. Tout est tellement plus simple ainsi. Inutile de hurler ou de penser à une solution. Je ne suis en fin de compte qu'une simple faillite dans un désert. Qui donc penserait à réussir dans un pareil décor ? Relégué dans quelque antichambre du vide, je puis me payer le luxe de sourire à mon inaptitude. Je puis regarder sans honte mes mains vides. Je n'ai pas de regrets, pas d'illusions, pas d'espoir, pas de volonté, pas de projets ou de souvenirs. Je n'ai à ma disposition que le sourire d'un calme désespoir. Mais il me suffit. Je ne vois pas ce que je pourrais exiger d'autre.

Je resterais bien ici, d'ailleurs, sous le niveau normal de cette journée, sans bouger, si soudain je ne pensais pas à la lettre qui m'attend à la poste restante. Il y a bien la solution de l'y laisser. Mais il faut bien dire que passer à la poste tous les deux jours est devenu une habitude. Comme celle de me lever le matin. Je me redresse donc, je pose un pied devant l'autre, étonné de voir qu'agissant ainsi, en se tenant à la verticale, on finit par avancer. De là à marcher, il n'y a qu'un pas. On le franchit aisément avec un peu d'expérience.

Je vais même dépasser l'enceinte du cimetière quand je rencontre le facteur souterrain qui traîne péniblement un énorme sac postal dont la masse râcle la poussière du sol, le long des rails. C'est un ancien

neveu, me semble-t-il, licencié voici quelques années pour une affaire de mœurs. Lui, m'a oublié.

— « Ça paraît lourd, » dis-je en désignant le sac au facteur et le facteur au sac.

— « Vous pensez, » répond le facteur qui lâche un instant le sac. « On approche de la Toussaint. Qu'est-ce que les morts reçoivent comme courrier à cette époque de l'éternité ! Toutes les condoléances annuelles, ça fait du poids à traîner. »

— « J'attends une lettre, moi aussi. »

— « Vous habitez le cimetière ? »

— « Pas encore, non. »

— « Je ne puis rien pour vous alors. Les vivants, ce n'est pas mon secteur. »

Vivant, vivant, comme il y va. Il ne faudrait pas exagérer. Mais pas tout à fait mort non plus.

— « En vérité, » dis-je, « je cherche la poste restante. »

— « Ah ! oui. J'en ai entendu parler. Suivez les rails jusqu'à la bifurcation. A cet endroit, vous trouverez un petit café. « Au rendez-vous des morts », ça s'appelle. Ils vous renseigneront. »

— « C'est loin ? »

— « Pas tellement. Vous savez, les distances sous le sol, c'est difficile à évaluer. »

Il reprend son sac, je reprends ma liberté. Un peu plus loin, en effet, les rails se tordent et se séparent, quittant brusquement le royaume des parallèles qui est aussi celui des chemins de fer. Près de la voie, derrière un talus de gravier et de conserves gangrenées par la rouille, j'aperçois une façade de bois moisi, de chiffons noircis et de tôles. Le bistrot sans doute. En dépit du panneau qui affiche que la Bière Slavia met proprement en bière, l'endroit ne paraît pas très engageant. Pourvu que ce ne soit pas un squelette qui m'accueille.

Je tire la porte, la poignée me reste dans la main, rivée à un tronçon de planche. Je pousse la porte et toute la façade, sous le choc, se désagrège, tombe en poussière, dévoilant un paysage que je connais bien : une casemate de béton au milieu d'un vaste salon que coupe un canal empli de brume. Le doute n'est pas possible : à cet endroit je suis non seulement sous l'appartement, mais très précisément sous la morne région où je réside. J'ai dû atteindre l'ombre que projettent les choses sous le sol, car ici tout est silence, reflets troubles qui stagnent dans une clarté de gare de nuit dont on n'aurait pas renouvelé l'air depuis des siècles. Les meubles paraissent enduits de vase, les tapis sont gorgés de boue noire ; des fleurs de moisissure et de la mousse s'accrochent aux boiseries et même la brume du canal a l'aspect d'une fumée d'usine.

A ce niveau comme à la surface de la terre, l'appartement est habité. Les péroncles deviennent pèrombres, les frères de lait des frères de goudron, les âmes sœurs des âmes mortes, et c'est sur un autre plan que vivent ici les parents souterrains qui paraissent errer au ralenti à la

recherche de la lumière ou de l'oxygène. Leurs paroles ne sont plus qu'un souffle, leurs membres des branches mortes et leurs yeux des taches glaireuses qui se diluent dans des visages de cendre.

Je fais quelques pas le long du canal. Çà et là, dans l'eau, apparaissent des bulles qui signalent la présence invisible de quelque monstre aquatique probablement domestiqué. Je jette une pièce de monnaie que l'eau noire avale avec la lenteur d'un sable mouvant.

A la hauteur du buffet, un cousinfirme pêche à la ligne, les pieds frôlant presque l'eau du canal.

— « Ça mord ? » dis-je.

De la main, en un geste vague, il désigne les quelques poissons réduits à leurs arêtes qui gisent sur la rive du canal.

« Ce sont de belles pièces, » dis-je encore.

— « Si on veut, » admet-il. « Mais elles se font rares. »

Notre conversation est interrompue par une diversion. Une main vient d'émerger du canal et s'accroche à la rive. Sculpté dans la boue, comme quelque créature qui aurait erré durant des siècles dans les marécages de la préhistoire, un homme apparaît. Il montre au pêcheur la chaussure décomposée qu'il a draguée.

— « Vous n'avez pas l'autre ? » demande le pêcheur.

— « Je l'ai cherchée toute la nuit. J'ai dû remonter. Il faut bien respirer de temps en temps. »

— « Il manque les lacets, » remarque le pêcheur.

— « Je retournerai cette nuit les chercher. »

Puis, avec des gestes d'enlisé vivant, il va vers la grande armoire et y enferme la chaussure.

Moi je vais vers l'ombre souterraine de ma chambre.

Mon lit est là, privé de draps, réduit à son ossature de métal, à ses ressorts. Le squelette de mon lit. Ma chaîne haute-fidélité encombre également cette pièce. Il n'en reste plus ici que quelques lampes engrisées par l'abandon, quelques réseaux de fils morts qui se perdent dans les fils des toiles d'araignée. Une lampe s'allume cependant quand je mets le contact. Mais ce qui sort des haut-parleurs décharnés n'est qu'un râle épuisé qui aurait désespérément tenté de se frayer un chemin à travers les siècles.

Et dans cette même chambre, plaquée dans un angle, immobile, une esquisse de sourire aux lèvres, il y a ma sœur de l'ombre. Elle me regarde. Elle attend. Elle m'attend peut-être.

Je sursaute. Je la crains, je l'évite, elle concerne ce que j'ai de plus terrifié en moi ; je ne l'ai heureusement rencontrée que trois fois dans ma vie. Mais j'ai passé des centaines d'heures à tenter d'oublier son existence, le fait même qu'elle existe quelque part, en vain, ou bien dans un but précis que je veux ignorer.

Quand je la regarde, mes nerfs se mettent à trembler, mon souffle me rentre dans le cœur, ma respiration s'égare au plus profond de mes artères, mon sang se dilue dans mon regard. Elle est un trou dans mon

indifférence et quand je la vois devant moi, elle ou son souvenir, j'ai l'impression de tomber à travers mon propre vertige. Elle seule me déchire, me cloue sur place devant mon besoin d'aller vers elle. D'autres femmes peuvent être ma vie, elle seule pourrait être quelque chose de plus vrai, de plus terrible. Il suffit de regarder ses yeux qui semblent donner de l'autre côté de la nuit, son sourire qui ne sera jamais que l'ombre d'un sourire, ses traits à la fois détendus et crispés, son expression qui n'a jamais été que celle de l'attente dans une pièce depuis longtemps oubliée, perdue, inutile.

Elle tient à moi sans doute comme moi je tiens à elle. De toute notre faim d'une fin, mais cette faim n'existe qu'au plus profond de nous, dans un espace situé en marge de la réalité de tous les jours. Tant que nous serons en vie, nous ne nous rejoindrons jamais. Nous ne pourrions nous retrouver que dans un terrain de transition entre la vie et la mort, un espace qui n'existe pas et n'existera jamais. Jamais, nous le savons. Jamais et toujours. Nous sommes la conjugaison tacite de notre impossible personnel. Nous ne pouvons rien pour nous, nos corps ne peuvent rien pour ce que nous ressontons sur un autre plan que celui de la mécanique des sons, des gestes ou des intentions.

Quand je suis en face d'elle, j'ai la certitude d'être réduit à ma plus simple angoisse, de n'être qu'une grande larve privée de visage et de membres, incapable de parler. Je ne pourrais que m'abattre sur elle, mais à ce moment-là sans doute tomberais-je dans le vide. Elle ne me dit presque jamais rien, mais je sais que sa voix, râpeuse et écorchée, paraît presque l'appel de mon outre-tombe. Quand je me penche vers sa nuque, je puis humer moins une odeur de femme que l'odeur déchirante d'un marais dans lequel j'ai dû passer les siècles qui ont précédé mon enfance. Quand par hasard j'entre un instant dans son regard, tout se flasque, se néantise et se litrifie en moi.

Elle me fait tellement peur que, pour elle, je n'aurai plus peur de rien. Mais elle ne me demandera jamais rien. Elle ne pourrait que me donner rendez-vous à un endroit indéfini, impossible à situer, à une heure que je ne pourrai jamais atteindre. Je sais que j'aurais dû la tuer dès la première minute. Mais il était déjà trop tard. J'aurais dû la tuer avant de la voir devant moi, avant cette première minute.

A jamais, pour moi, elle restera la fascination de l'effroi et de l'inconnu. Inconnue, elle l'est vraiment à mes yeux. Je ne sais rien d'elle que le silence équivoque de son expression, la braise noire de son regard, le désespoir narquois de son sourire. Jamais je ne lui ai posé la moindre question, jamais il ne me viendrait à l'esprit de la soupçonner étrangère à ce qu'il y a de plus secret en moi. Elle m'est aussi proche que le cri d'alarme que je ne pousserai jamais. Mais en surface, sur le plan droit et lisse de la réalité, elle restera toujours à une distance qu'aucun geste ne pourra jamais réduire.

Alors, soudain, la révolte éclate en moi. Je la veux, je ne veux qu'elle, je l'avoue, je me voue à elle, je me joue, je la mets en joue ; en vain,

je le sais, je l'admets. Je renonce. Je sors de la chambre, le salon me traque de tout son silence gorgé d'humidité et de menaces incertaines.

Tout se réduit à la frayeur, brusquement.

Elle me creuse tout à coup le ventre, je vertige, je nausée et chutapique dans une fuite qui n'est que ténèbres. Je ne veux plus voir, plus vouloir, plus entendre, plus jamais. Toute l'horreur que dégage le monde est en moi maintenant. Elle est mon système nerveux, se jette dans le digestif, me monte au cerveau comme une immonde expérience de chimie interne qui aurait mal tourné. Il faut fuir. Me fuir, fuir cet endroit, n'importe quoi. Si je ne cours pas plus vite que mon corps, je ne serai plus dans une seconde qu'un seul hurlement de feu et d'au secours. C'est cela : tout oublier et ne plus penser qu'à la fuite. Dépasser d'un millimètre ma mort. Enjamber tout l'avenir inutile qui m'est alloué pour arriver là où rien ne m'attend. Arriver un peu au-delà. Et sortir d'ici pour commencer. Traverser la ville à la vitesse d'une sonnerie d'alarme, gagner la campagne, passer les frontières et les océans, enjamber le fatras des volumes et des contours, défoncer les horizons et les nuages, doubler les climats et les températures, passer le torrent des couleurs, puis celui de la lumière, franchir le fossé de la relativité, fendre le temps, forcer le passage du vide ensuite pour arriver... Mais arriver où exactement ? Au point où le nulle part rejoint le jamais pour former un rien clos, climatisé, accueillant. Le tout est de trouver la porte invisible de ce jamais atteint qui doit pourtant bien exister quelque part. J'ai peur. Je cours. J'ai tellement peur que, si je devais rencontrer dans ce tunnel quelque monstre suintant le reptile et l'épouvante, je lui tendrais la main pour me rassurer. Qu'il fait donc peur sur ce monde ! Les Terriens de la planète Terreur, nous ne l'avions pas volé notre nom, vraiment pas. Et ce tunnel ? A-t-il seulement une issue ? J'y suis entré par un corridor de bureau, de cela je me souviens. Mais où donc était cette entrée ? A gauche ou à droite ? Dans le doute, j'opte pour la gauche, par conviction larvaire. Peut-être vais-je ressortir de l'autre côté de la terre, dans un autre corridor de bureau. Ou dans le même ? Personne, en fin de compte, n'avait jamais prouvé que l'autre moitié de la Terre n'était pas simplement un reflet de la première moitié. Ce que l'on avait pris pour le tour du monde n'aurait donc jamais été qu'un demi-tour du monde. Mais qu'importe, je voyage si peu et si mal. Plus fuyeur que voyageur, en somme. Ou moins voyageard que fuyard. Je cours depuis tellement longtemps et si régulièrement que j'ai l'impression de flâner. Jusqu'au moment où j'entends ce fracas de moteur et de ferraille. Déjà la lueur de deux phares me balaie. Je fais des signes. Ce n'est pas une rame de métro qui fonce vers moi, mais l'autobus qui a dû se payer un détour par les rails. On me prend au vol, je m'effondre sur la banquette. On ne me laisse pas longtemps mariner dans mon hébétude.

— « Dites voir, » me déclare une voix dont la force de persuasion me fait soupçonner le pire, « vous croyez que c'est l'heure de la sieste ? »

J'ouvre les yeux, je retrouve un paysage humain aussi effrayant que

les ténèbres moisies d'où je viens de sortir. Un responsable de service me fait face. Inutile de lui demander ses papiers, je sais. Ayant toujours été un subalterne, je reconnaîtrais un responsable même s'il était momifié et enfermé dans un cercueil de plomb. Celui-ci arbore un uniforme de receveur d'autobus, mais sa voix trahit le bureaucrate. Lui aussi m'a reconnu. Nous ne sommes cependant pas parents. J'échappe au moins à cela.

— « Que me voulez-vous ? » je lui demande, tout en sachant déjà à quoi m'en tenir.

— « Vous avez l'insolence de me le demander ? Vous arrivez à une heure indue, vous vous laissez tomber comme dans un lit alors que nous sommes débordés de travail, et vous jouez l'étonnement, en plus ? »

Le mot magique a été prononcé. Ah ! le travail ! Il anoblit tellement l'homme que celui-ci a fini par revenir au singe ; il est à tel point la hantise de ce monde que j'ai parfois l'impression que, même dans ma tombe, je devrai assumer un emploi, avoir des références et un métier lucratif. Alors quoi, en réponse à tous les syndicats et bourses du travail, personne n'avait donc jamais pensé à fonder un Comité de Lutte contre le Travail ? Mais trop tard, le mot a été prononcé et, les yeux fermés, je pourrais décrire le morne décor qu'il piège. Quelques machines à écrire, des paires de mains molles, quelques tonnes de dossiers, deux ou trois consignes incertaines, du papier à satiété, il n'en faut pas plus. Je regarde, je constate avec écœurement que, bien ma veine, je ne me suis pas trompé : j'ai dû monter dans un autobus de commerce. Je dois confondre avec l'an prochain, je suppose. Et nous roulons, au rythme du travail qui roule également. Même le conducteur assume ses responsabilités en dictant le courrier matinal à une secrétaire.

— « Allons-y, » me dit le receveur en me tendant une liasse de lettres. « Nous avons déjà perdu pas mal de temps et ce ne sont pas les réclamations qui manquent. Où devez-vous descendre ? »

— « A la poste restante. »

— « Parfait. Cela nous laisse un quart d'heure. Tenez, voilà votre titre de transport. Vous me devez quarante francs. Je les déduis de votre compte dans la maison. »

J'approuve, j'ouvre le dossier. On peut lutter contre l'adversité, ses sentiments ou une horde de fauves, mais comment lutter contre la maussade aventure sans aventures que contient n'importe quelle journée du calendrier ? Approuver, seule solution. Et se laisser emporter dans cette lente plongée sans risques et sans heurts à travers les différents paysages de l'ennui.

Déjà une dactylo vient à moi. Exactement la même que celle qui tape à la machine derrière moi. Une sœur sans doute. Je regarde les autres, je constate que les six secrétaires se ressemblent comme des cousines jumelles. De plus, leurs réactions sont coordonnées, car quand l'une d'elles cesse de taper à la machine, toutes cessent. A moins de supposer un jeu de miroirs savants ? Je dévisage celle qu'on m'a déléguée. Elle

attend mes ordres, les autres également. Son visage serait plutôt attirant, son corps aussi, s'ils avaient été tirés à un seul exemplaire. Je lui souris quand même, je lui caresse un instant les cuisses.

— « Vous avez perdu la raison ? » me demandent en chœur les sept secrétaires en se spasmant.

Avec les lettres, je n'ai pas plus de chance. Toutes se ressemblent, même le nom du client ne varie jamais. Et il y a au moins une centaine de lettres.

— « Il suffit de rédiger une seule réponse, » dis-je à la secrétaire.

— « Cela m'étonnerait » répond-elle.

— « Bien, mademoiselle. »

— « Mondemoiselle. Je suis lesbienne. »

— « Je m'excuse. Vous y êtes ? »

— « Parfaitement. »

Je dicte. C'est facile. Ne comprenant rien au sens de la réclamation que j'ai sous les yeux, je puis répondre n'importe quoi. De toute façon, les termes commerciaux ne sont jamais des mots, ce ne sont que des abstractions que personne n'a jamais tenté de définir. Il suffit de les aligner et de les relier par les conjonctions d'usage. C'est avec plaisir que nous pouvons que nous avons bien reçu votre honorée du courant et nous empressons de vous affirmer que dans les délais les meilleurs l'impossible sera après avoir transmis votre réclamation au service intéressé qui se fera un devoir de dissiper toutes vos en demeurant à votre entière disposition nous vous prions de croire. Car il fallait encore croire, en plus. Comment y croire ? Comment croire que l'homme, cet écorché vif, qui doit fatalement cracher un jour ses poumons et ses râles, ses passions et ses frayeurs, que l'homme soit également capable de crachotter par la même gorge de courtoises inepties en réponse à cette interminable lettre de réclamation que représente n'importe quelle journée de travail ? Comment admettre que l'homme qui s'équipe d'un scaphandre pour descendre sous l'eau, d'une bouteille d'oxygène pour monter dans le ciel, de toutes les précautions pour aller au devant du moindre imprévu, comment admettre qu'il s'enfonce sans protection aucune dans l'heure à vivre, le visage à découvert, sans réserve d'air, sans drogue, les mains nues, désarmé, anémié, résigné ? Donc personne pour affirmer une fois pour toutes qu'aborder une matinée de travail représente une aventure plus visqueuse que de s'enliser dans quelque jungle des tropiques ? Personne non plus pour se redresser en plein centre d'une entreprise et hurler son refus d'avancer dans ce cauchemar sans issue puisque sans possibilité de se réveiller ? Personne, non. Pas même moi. Je ne cherche plus à vivre, mais à survivre. Je laisse faire, je laisse aller. Et coule la galère. Je suis depuis longtemps perdu dans un océan d'heures acolores, molles et tièdes. Je ne nage plus, je fais la planche, en avalant parfois un peu d'eau pour la recracher aussitôt. Je bouge vaguement, au gré du courant qui tourbillonne au ralenti sans jamais m'entraîner d'un point vers un autre. Je ne suis plus un parcours, mais un simple cercle.

le circonférence, je n'avance plus. Parfois je m'arrête, hébété, puis je me laisse de nouveau entraîner.

— « J'attends, » me dit la secrétaire.

Elle attend et l'attend perdu ne se rattrape jamais. Je prends la deuxième lettre, je dicte la même réponse sur le même ton.

J'essaie de comprendre. Saisir le sens secret, voilà ce qu'il faudrait. Comprendre vraiment, par déduction comptable ou logique. Je regarde la secrétaire affalée sur ses lourdes cuisses qui ne servent à rien, je regarde ensuite la machine à écrire, ce dossier de lettres, le bloc-notes et le crayon bien taillé, le classeur et le tampon. Soit. Si ces objets existent vraiment, si mes actes ne sont pas des mirages, dans ce cas il doit s'agir d'un jeu, dont, comme un demeuré, j'ai mal compris le règlement de base qui me paraît à la fois si simple et singulièrement complexe. Ou bien il y a confusion dans mon esprit, ce qui ne me surprendrait guère, et ce que je prends pour un jeu de l'oie pour enfants est en réalité un jeu d'échecs ou à la rigueur un compromis des deux. Il faudrait repenser les choses, tout reprendre à zéro. Voyons, voyons. Il n'y a pourtant, en principe, qu'une seule façon normale de se servir des choses : on crayonne avec le crayon, on machine la machine à écrire, on secrète les secrétaires, on endosse les dossiers de réclamations, on blonotte sur un bloc-notes et on classe les classeurs. Mais agir ainsi n'a aucune réalité à mes yeux. Admettre alors que je suis dans l'erreur et qu'il suffirait en somme d'attribuer d'autres fonctions aux objets pour les voir s'inscrire dans une véritable logique ? Un essai n'engage à rien. Que ne ferais-je pour comprendre durant quelques minutes ?

Je demande donc à la machine à écrire un rendez-vous pour ce soir, j'essaie de taper à la machine avec le dossier en utilisant le tampon comme papier à lettres, j'envoie le crayon faire une course à l'extérieur, et je dicte le bloc-notes au classeur. Cela ne me paraît pas beaucoup plus sensé. Qu'à cela ne tienne, je persévère ; je tente de violer le crayon, je transmets la secrétaire au classeur en employant le tampon comme téléphone, je recouds un bouton à la machine à écrire et du bloc-notes je fais un sandwich, après avoir ajusté le dossier de lettres à un fauteuil. Cela ne donne rien non plus. Un peu agacé, j'embloque la machine à écrire, je tamponne brutalement le bloc-rayon que je secrétaire de force dans le clanote non sans avoir préalablement tambloqué le récladosseur. Le résultat n'est pas plus convaincant.

Le créateur s'était réservé le travail facile : créer les choses sans penser comment les utiliser. Il savait ce qu'il faisait. Il est vrai qu'en ce temps-là, la terre était informe et vide, les ténèbres couvraient la surface de l'abîme et l'Esprit de Dieu planait sur les eaux. Mais les temps ont bien changé. De nos jours, au lieu de planer sur les eaux, l'Esprit de Dieu aurait dû aller au bureau, comme tout le monde.

— « N'est-ce pas ? » dis-je à la secrétaire.

— « J'attends, » répond-elle.

Sans doute ne connaît-elle, pour l'instant, que la conjugaison au

présent de ce verbe simple. Il est vrai qu'elle est jeune encore. Mais sa stupidité me donne envie de lui parler vraimnt. J'aime la conversation sans conversation et l'hébétude de ceux qui ne savent qu'écouter sans jamais trouver de réponse. Je la force à s'asseoir en face de moi et je lui darde dans les prunelles mon regard le plus illuminé.

— « Et si Dieu, » lui dis-je, « avait simplement créé le chat à son image ? »

— « Le chat ? »

— « Oui, le chat. Puis, plus tard, il aurait créé l'homme. »

— « L'homme ? »

— « Oui. Dans le seul but de servir le chat, de lui servir d'esclave jusqu'à la fin des siècles. »

— « D'esclave ? »

— « C'est cela. Au chat il aurait donné la lucidité et l'indolence. A l'homme la névrose et la passion de construire. »

— « Pourquoi ? »

— « Tout simplement pour prendre en charge l'existence du chat. »

— « Du chat ? »

— « Parfaitement. Et toute la civilisation que l'homme a édifiée n'aurait en réalité qu'un sens secret, infiniment réduit, inconnu de tous : offrir au chat le confort, le manger et le gîte. »

— « Au chat ? »

— « Uniquement. C'est dire que l'homme aurait pompeusement inventé des millions d'objets inutiles, tout cela pour produire en même temps quelques objets indispensables au bien-être du chat : le radiateur, le coussin, le bol, le plat de sciure, le tapis. Ça vous étonne ? »

— « Pas tellement. »

— « Et si le monde n'était qu'une faute d'orthographe dans l'univers et qu'un jour une petite dactylo, comme vous, supprimerait la terre en donnant un coup de gomme à travers une lettre ? »

— « Vous croyez ? »

— « Essayez. »

Elle hésite un instant. Puis elle se décide à gommer un mot. Mais rien n'arrive. La planète reste suspendue dans l'espace, intacte. Mon hypothèse doit être gratuite. De mot en mot, la secrétaire efface toute la lettre.

— « On économisera une feuille de papier, » dit-elle.

— « Mais vous devrez refaire votre lettre, » lui dis-je.

— « Ah ! oui. Je n'y avais pas pensé. »

Sa stupidité lui gonfle les seins, les fesses, les jambes, lui donne une écrasante présence tout à coup. Une dimension, pour tout dire. Elle a l'air humide de bêtise, assoupie et lascive sous cette douche permanente, tellement hébétée que je finis par avoir envie d'elle. En plus, elle a un inquiétant mouvement des reins quand elle donne ses coups de gomme qui lui infusent à travers tout le corps le germe de quelque désir d'être violée, gommée elle aussi, biffée du monde. Mais si je devais la prendre, comment réagiraient les six autres duplicatas ? Hurleraient-elles de plaisir

sans que je les touche ? Le receveur met fin à cette hésitation en m'adressant la parole.

— « Votre courrier, je vous prie, » dit-il en poinçonnant tous les papiers qui lui tombent sous la main. « Et votre billet en même temps.

» Ça manque de style, » remarque-t-il en examinant les pièces que je viens de lui remettre.

— « Je suis d'accord avec vous, » lui dis-je. « Je n'aime pas la couleur des billets sur cette ligne. »

— « Je parlais de votre courrier. Il est bien terne. Heureusement que vous descendez au prochain arrêt... »



La pièce

par JEAN-PIERRE KLEIN

Peut-être que j'aurais pas dû faire ce que j'ai fait.

Je revenais avec les copains de l'école. On s'amusait comme d'habitude à faire peur aux filles. Chacun faisait des grimaces. Guérin disait que j'avais pas besoin de ça. Je n'aime pas quand ils se moquent de moi et qu'ils m'appellent l'affreux.

Je suis rentré tout de suite à la maison. C'est Papa qui m'a ouvert la porte. On s'est embrassé, puis j'ai été dans ma chambre déposer mon cartable et mon pardessus. Je suis passé évidemment devant la pièce. J'ai regardé de l'autre côté.

J'ai entendu Maman qui était dans la cuisine. Je me suis dit, c'est mon goûter. J'hésitais si j'avais envie d'une tourterelle ou d'une tarte aux prunes. Alors je me suis approché. Maman a dit : « Dépêche-toi de porter ça à grand-père avant que... » Puis elle a vu que c'était moi. Elle est devenue toute rouge, ses mains et ses cheveux aussi. Elle a bredouillé, elle avait l'air gêné. Elle croyait parler à Papa sans doute.

J'ai vu que c'était une tarte aux escargots crus. J'aime ça, mais Maman a sorti du four une autre tarte : aux prunes celle-là. La première était sûrement pas pour moi. Après avoir goûté, j'ai pensé : « Mais je n'ai pas de grand-père. » J'ai fait peur à Maman, elle savait peut-être plus ce qu'elle disait.

Je me suis lavé les mains, puis j'ai été dans ma chambre travailler car je voulais finir pour jouer avec Guérin. C'est alors que j'ai entendu des bruits venant de la pièce. Comme j'ai pas le droit d'y aller et que ça serait terrible même d'en parler, je me suis tu. Mais ça faisait comme quelqu'un qui n'était pas content.

Mon problème d'arithmétique m'embêtait, alors j'ai ouvert la fenêtre et puis j'ai regardé les oiseaux dans les arbres. Papa est rentré, il m'a dit, va donc jouer, tu feras tes devoirs après. Ça m'a étonné, mais je suis parti en passant par la fenêtre comme je fais souvent ; on habite au rez de chaussée.

Puis je me suis promené en réfléchissant à tout ce qui venait d'arriver. Je comprenais pas bien. Tout d'un coup j'ai senti qu'il pleuvait. Comme ça me disait rien de m'amuser à marcher dans la boue, je suis revenu et j'ai sauté ma fenêtre. J'étais mouillé et j'ai voulu me réchauffer à la cuisine. J'entendais Papa et Maman qui y étaient.

Dans le couloir, je sais pas ce qui m'a pris, j'ai regardé la porte de la pièce, pour la première fois. C'était pas bien, mais je l'ai fait quand même. Je me suis aperçu tout à coup qu'elle était entrebâillée. Alors j'ai jeté un coup d'œil à l'intérieur, juste pour voir. C'était noir, et j'ai pas vu tout de suite. Quand j'ai distingué ce qu'il y avait dedans, et puis que j'ai entendu la petite voix, j'ai poussé un grand cri et j'ai couru dans ma chambre.

Maintenant Papa et Maman sont là, Papa n'est pas content, mais Maman me dit : « Pauvre petit. » Ça va mieux. Quand même, je sais vraiment pas pourquoi, c'est vague, mais il me semble que je commence à comprendre pourquoi les copains ils m'appellent l'affreux.

La trilogie de C. S. Lewis
ou la confrontation du bien et du mal

par A. VAN HAGELAND

Nous ne discuterons pas ici le point de savoir si, depuis H.G. Wells, le professeur C.S. Lewis est le meilleur auteur anglais de littérature fantastique, mais nous ferons remarquer, non sans une pointe d'ironie, que c'est vraiment par hasard que la science-fiction le compte parmi ses plus brillants illustrateurs. Lewis, en effet, ne s'intéresse qu'indirectement à cette littérature. S'il accorde son attention aux voyages interplanétaires, c'est avec le ferme espoir que l'homme ne réussira jamais à franchir le seuil de l'espace et à prendre pied sur d'autres mondes ! Pour justifier cette attitude, pour le moins étonnante chez un écrivain de S.F., Lewis m'a confié qu'il estimait que l'*homo sapiens* n'avait déjà fait que trop de mal sur sa propre planète !...

Mais alors, direz-vous, pourquoi fait-il quand même de la S.F. ? La raison qu'il donne est à la fois simple et logique : « Dans mes romans, les voyages interplanétaires servent de cadre à des éléments fantastiques ou mythologiques, que je veux faire admettre à mes lecteurs. Au Moyen-Age, l'auteur pouvait situer ce cadre dans la forêt prochaine ; au XIXe siècle, il pouvait encore le transposer en Afrique ou au Thibet ; mais actuellement, notre planète parcourue en tous sens, connue et archi-connue, n'offre plus de région mystérieuse adaptée à ces sujets. Les écrivains modernes doivent alors chercher refuge dans d'autres mondes... »

D'abord professeur à Oxford, C.S. Lewis est actuellement chargé de cours à Cambridge. Il y enseigne l'évolution linguistique de l'anglais pour les périodes du Moyen-Age et de la Renaissance principalement. Adolescent, il rompit avec le christianisme pour y revenir vers l'âge de trente ans. Depuis, ses essais sur des problèmes religieux ont suscité un intérêt mondial. En outre, il écrivit des contes de fées pour enfants et fit des incursions dans les domaines de l'histoire de la littérature et de la critique littéraire. Dans une étude intitulée « *The abolition of man* », il approfondit le problème de la lutte éternelle des forces du bien et du mal dans l'humanité, sujet qu'il traita sous forme de fiction.

Quelques détails biographiques encore : Lewis est né à Belfast, Irlande du Nord, en novembre 1898. Son père était avocat. Lewis participa à la première guerre mondiale comme sous-lieutenant et y fut blessé. Elu Fellow du « Magdalena College » à Oxford en 1925, il fut nommé à Cambridge en 1956.

⁂

Nous bornerons cet article à l'examen de sa fameuse « trilogie du Dr. Ransom », qui a élevé la S.F. dans des sphères littéraires que Ray Bradbury même a rarement atteintes. Et cela ne diminue en rien toute l'admiration que nous avons pour cet auteur, dont l'œuvre s'apparente d'ailleurs, par certains côtés, à celle de Lewis. Les divers volumes de cette trilogie, où l'on retrouve le même souffle d'âme, la même intelligence, diffèrent pourtant entre eux. Mais tous nous tiennent sous le charme, par leur inspiration sans cesse renouvelée, par leur suite harmonieuse d'idées où poésie et logi-

que s'entremêlent, par leur style enfin, tantôt dur comme un roc, tantôt frais comme une brise d'été.

L'ouvrage initial, « *Out of the silent planet* », parut en 1938 chez The Bodley Head à Londres et connut depuis de nombreuses rééditions. Il est le seul à avoir été traduit en français, sous le titre « *Le silence de la Terre* » (Rayon Fantastique). Voyons-en le sujet : le Dr. Ransom, héros de cette œuvre, en vacances dans les Midlands, est kidnappé par deux savants peu scrupuleux, les professeurs Weston et Devine. Ceux-ci l'emmènent sur Mars pour l'y livrer aux habitants de cette planète en échange d'une cargaison d'or dont leurs rivières regorgent. La description du voyage dans l'espace et les impressions ressenties par les hommes dans leur fusée sont basées sur des données scientifiques. Mais l'espace, pour Lewis, n'est pas simple néant, c'est le ciel même où les planètes représentent des escales, des « pied-à-terre ». Ransom est si profondément ému par ce qu'il voit qu'il en bénirait presque sa condition de prisonnier : « *Cela pourrait être la mort, mais quel échafaud !* » Enfin, c'est l'atterrissage sur Mars. Dès ce moment, le roman est parcouru de vibrations nouvelles et plus intenses. On sent que Lewis est arrivé là où il le souhaitait et qu'il s'y sent chez lui. Il nous donne de la planète une description si merveilleuse, avec des détails tellement convaincants, qu'elle nous apparaîtra plus réelle que cette Terre qu'il vient de nous faire quitter. Et mieux que ne pourrait le faire un film documentaire, Lewis devant nos yeux émerveillés va faire revivre Mars, ou plutôt « Malacandra ». Malacandra que l'imagination créatrice de l'auteur peuple de personnages qui nous sont vite familiers, dans une nature peinte d'une palette aux mille nuances.

Par la magie de l'écrivain, ce décor fictif fait place à la réalité. Nous faisons d'abord connaissance avec les créatures intelligentes vivant sur Malacandra et qui forment trois catégories : les *Sorns,* — l'intelligentzia — espèce de géants squelettiques habitant des cavernes dans les montagnes ; les *Hrossa,* créatures plus proches de la nature et de tempérament poétique ; enfin les *Pfifltriggi,* petits artisans et surtout sculpteurs d'une exceptionnelle habileté.

Ayant échappé à ses geôliers, Ransom essaie également de se soustraire aux Sorns à qui il est destiné, et nous le suivons, haletants, dans sa fuite à travers forêts et marais d'un monde qu'il croit cruel et hostile. Mais un Hross le découvre, se prend d'amitié pour lui et l'amène parmi son peuple. Ransom, philologue averti, apprend ainsi quelques détails essentiels de la vie martienne. Il fait également la connaissance des *eldila,* esprits purs que nous pouvons comparer aux anges. Et Malacandra lui donne bientôt l'impression d'un paradis « qui n'aurait jamais été perdu ». Par les Hrossa, il apprendra aussi à connaître le nom de *Maleldil,* seigneur de la Création. Ransom se rend compte qu'il est considéré par les Hrossa comme un demi-sauvage, un *Hnau* ignorant, qui ne sait même pas que tous les êtres vivants sur Malacandra sont subordonnés à l'éternel Oyarsa, sorte d'archange. Et son étonnement s'accroît encore quand on lui apprend que c'est Oyarsa qui l'a convoqué sur Mars.

A partir de cet épisode, nous ne quitterons plus l'univers métaphysique de C.S. Lewis. Ses idées ne sont pas présentées d'une façon dogmatique, elles restent toujours enveloppées d'un léger halo poétique, mais leur beauté éclatante et leur esprit humanitaire forceront le respect de tous, incroyants ou chrétiens.

Pour lui, le ciel est une réalité et les planètes ne représentent que des sphères dans cet immense Eden, des sphères placées chacune sous le gouvernement d'un eldil. Malacandra et les autres planètes sont vraiment des états paradisiaques ; la Terre seule — Thulcandra — est un paradis perdu,

mis en quarantaine depuis des millions d'années.

Interrogé sur sa croyance en ces eldila, Lewis nous répondit avec sa franchise habituelle : « En tant que chrétien, je crois assurément à l'existence de créatures dans le genre de celles qu'on appelle des « anges ». Mes eldila sont des créations imaginaires de ce que les anges *peuvent* être. J'avais la ferme intention de rompre avec les anges maladifs et efféminés de l'art religieux. »

Progressivement, la lumière se fait jour dans l'esprit du Dr. Ransom : Weston et Devine à leur premier voyage avaient été invités par les Sorns à se rendre auprès d'Oyarsa. Ses deux confrères, pensant qu'Oyarsa était un quelconque chef de tribu, ou un dieu imaginaire auquel les indigènes offraient des victimes, avaient préféré envoyer un autre représentant de leur espèce, à la condition de pouvoir alors ramasser tout l'or qu'ils voudraient. Ransom était la victime de cette conspiration. Mais les deux savants s'étaient trompés : le grand eldil de Malacandra avait demandé qu'un homme vienne à lui *de sa propre volonté*. Ransom se rend à cette visite et a ainsi la révélation de la Vérité.

Malacandra, comme tous les mondes, se meut dans le ciel. Les eldila se rendent sans aucune difficulté d'une planète à l'autre. Seule Thulcandra, la Terre, leur reste inconnue. Seule cette planète se trouve en dehors du ciel et aucun message n'en sort depuis que son ange-gouverneur corrompu a voulu dominer également les autres mondes. Après une guerre terrible, Maleldil, vainqueur, a banni le rebelle qui n'a plus eu désormais la possibilité de quitter la Terre...

Entre temps, Weston et Devine sont faits prisonniers par les Hrossa, dont ils ont tué quelques représentants. Amenés devant Oyarsa, ils refusent de croire en lui et s'estiment victimes d'une mystification ou de sorcellerie. Courageusement, Weston explique son point de vue : « L'homme a le droit, et même l'obligation, d'assurer par des conquêtes interplanétaires l'existence éternelle de l'humanité. Aussi devra-t-il planter son drapeau sur Malacandra, en éliminant au besoin toute forme de vie inférieure. » Une thèse que C.S. Lewis, comme nous le savons déjà, ne partage plus. (Signalons en passant qu'Arthur C. Clarke nous a révélé que Lewis et lui ont déjà souvent croisé les armes au sujet des voyages interplanétaires, soit dit en toute amitié...)

L'eldil, frappé par la sincérité de Weston, mais reconnaissant dans ses propos l'influence du Malin qui règne sur Thulcandra, permet aux deux prisonniers de retourner sur la Terre. Ransom, qui peut rester si tel est son désir, préfère raccompagner les autres. Oyarsa promet de veiller sur lui pendant le voyage et donne instruction de surveiller les savants après leur retour. Persuadé maintenant que Thulcandra n'est pas si isolé qu'il le craignait, Oyarsa assure Ransom de son appui « lors des grandes choses qui se préparent dans un proche avenir ».

Ainsi s'achève la première partie de la trilogie, à laquelle Lewis a cru devoir ajouter deux chapitres explicatifs qui, selon nous, sont superflus et trop académiques.

⁂

Publiée initialement en 1943 sous le titre « *Perelandra* » par The Bodley Head, la seconde partie connut son plein succès après sa parution dans les Pan Books, dont la première édition fut lancée en 1953 et la seconde en 1955, sous le titre plus commercial de « *Voyage to Venus* ».

Dans cette « étude remarquable, d'une rare force d'imagination créatrice » (selon les termes du « *Times* »), Lewis a atteint le sommet de sa puissance de description poétique, ainsi qu'une saisissante plasticité. Il est vraiment unique qu'un roman, rempli d'une telle tension dramatique, psychologique et fantastique, puisse être

en même temps un si beau poème.

Ici encore, nous sommes confrontés avec la lutte acharnée que se livrent les forces du bien et du mal, lutte qui doit faire éclater la suprématie de l'esprit sur la matière, de « Dieu » sur le « Diable ». Car c'est vraiment à ce combat sur le plan suprême que nous assistons. Deux hommes se trouvent face-à-face : l'un est l'instrument de Dieu (le Dr. Ransom), l'autre est possédé par le Démon (le Dr. Weston). L'enjeu de leur lutte est la naissance d'une nouvelle race sur la planète Vénus (Perelandra).

Lewis nous offre ici une variante splendide de l'histoire d'Adam et Eve, dont le destin risque de se renouveler sur Perelandra. Ransom en sortira vainqueur. Le Dr. Weston y laisse la vie et ainsi les voyages interplanétaires, dont il détenait le secret, seront provisoirement abandonnés.

« *Voyage to Venus* » témoigne d'une croyance inébranlable en la destination supérieure de l'homme.

Quand le Dr. Ransom a obtenu la délivrance de Tor, le roi, et de Tinidril, la reine (représentation symbolique des premiers ancêtres), il est ramené sur sa terre natale. Mais lors du combat avec le Malin — personnifié par le Dr. Weston — il a été blessé au talon, et cette blessure restera incurable tant qu'il résidera sur Terre. Nous reviendrons sur ce fait.

☘

Si notre préférence va à cette deuxième partie, le livre le plus fort de la trilogie est sans aucun doute le troisième, qui dépeint la phase décisive de la guerre entre les eldila de Perelandra et Malacandra, et le « Evil One » qui règne sur la Terre

Le thème de « *That hideous strength* », dont l'édition originale ne parut qu'après la guerre et qui traduit de ce fait une aversion pour toute forme de dictature, est développé d'une façon plus directe, à la fois brutale et poignante. L'intrigue nous touche d'autant plus que cette fois toute l'action se déroule sur notre planète.

Lewis se montre ici un maître dans la présentation des caractères, sur un plan plus réaliste qu'auparavant, quoiqu'on ne quitte jamais le royaume du fantastique. « *That hideous strength* » (« cette force hideuse » — nom sous lequel le Diable fut parfois mentionné par des scribes moyenageux) est un roman bouleversant par son actualité. Rarement les agissements du Malin, par l'intermédiaire des passions et surtout de la perfidité humaines, ont été développés d'une façon aussi cinglante que dans ce roman apocalyptique. Tandis que la première partie est rigoureusement réaliste, vers le le milieu on glisse insensiblement vers un genre plus fantastique. Si cette première partie est surtout rude, la seconde change souvent de ton et plusieurs pages nous étreignent d'une pure et saisissante émotion. Ce sont des passages que l'on lit avec un respect presque biblique.

Dans ce troisième tome, Lewis relate le combat livré entre une association de savants, la N.I.C.E., et un groupe de croyants, sous la direction du Dr. Ransom. Les dirigeants de l'Institut prétendent travailler pour une ère de prospérité scientifique exempte de toute forme de superstition. Ils possèdent leur propre police et commencent par préconiser quelques petites mesures préparatoires : stérilisation des *minus habens*, liquidation des peuples arriérés, sélection individuelle, éducation pré-natale, etc. Ils veulent créer un nouveau type d'homme et ont déjà réussi une expérience en laboratoire. Afin de préparer l'opinion publique, ils font paraître des articles dans la presse contrôlée : c'est la mission de Marc Studdock, figure centrale du livre. Mais à mesure que Studdock apprend à mieux connaître l'organisation, il réalise que le but réel est inavouable. Les quelques initiés sont en relation directe avec l'Esprit du Mal, à qui ils ont juré une obéissance aveugle. Ils sui-

vent à la lettre les ordres des eldila damnés et tentent même de s'intégrer à eux. Ils nient l'existence de Dieu, mais ils veulent façonner un être qui vivrait éternellement et accumulerait toutes les connaissances imaginables. Ils veulent ainsi créer leur propre Dieu.

Marc Studdock se retirera juste à temps de cette conspiration, partiellement grâce à sa femme Jane, qui est la « voyante » de la partie adverse, celle de Ransom. Intervient également le grand druide Merlin, qui est sorti de sa tombe située sous Bragdon Wood.

Le livre se termine sur une série de cataclysmes, qui préludent à la défaite du Malin. L'humanité est provisoirement sauvée. Ransom quitte la Terre et accompagnera l'eldil de Perelandra, où sa blessure pourra enfin guérir. Il n'était, en fin de compte et comme son nom l'indique clairement, qu'une « rançon » (*ransom* en anglais).

On sent la grande influence du symbolisme dans cette trilogie. C'est presque une nouvelle rédemption que Lewis nous écrit. De la fiction, sans doute, mais d'une valeur inoubliable. Ici c'est l'homme lui-même qui, avec l'appui de Maleldil et ses archanges, réalise sa libération et celle de ses freres.

« *Out of the silent planet* », « *Perelandra* » et « *That hideous strength* » resteront, aussi bien dans la littérature du XX[e] siècle que dans les classiques de la science-fiction, des œuvres d'une valeur durable.

Ici, on désintègre !

par JACQUES BERGIER, DEMÈTRE IOAKIMIDIS, PIERRE STRINATI et JACQUES VAN HERP

SCIENCE-FICTION

LES « CUIRS BOUILLIS » par D. A. C. Danio (Hachette, « Rayon Fantastique »).

Ce livre raconte la découverte, en 1985, d'un mouvement insolite de l'axe terrestre, mouvement qui en modifie l'inclinaison par rapport au plan de l'écliptique. L'enquête pour déterminer la cause de ce bouleversement, les catastrophes qu'il entraîne et enfin les efforts destinés à en combattre la cause forment un roman qui, sans posséder une originalité profonde de style, se lit avec agrément. Si la psychologie des personnages demeure sommaire, l'action est menée avec une certaine verve, et l'auteur sait adroitement dévoiler ses explications de façon progressive, maintenant ainsi simultanément l'attention du lecteur sur plusieurs points différents. En outre, l'esquisse du monde de 1985 est présentée avec adresse et vraisemblance ; cet équilibre entre le décor et le mouvement est trop fréquemment négligé, ou peu satisfaisant, pour qu'il ne vaille pas la peine de le mentionner ici.

Le côté purement scientifique du roman appelle cependant de sérieuses réserves. L'auteur ne s'attarde guère à expliquer le mécanisme par lequel est augmentée l'inclinaison de l'axe terrestre, se bornant à affirmer que l'approche d'un objet extrêmement massif suffit à produire le phénomène ; cela n'est pas encore très grave, le lecteur du « *Rayon Fantastique* » ne cherchant guère en général des problèmes de mécanique céleste dans ces romans. Ce qui est plus sérieux, c'est la présence d'incorrections scientifiques parmi les éléments du décor — incorrections qu'il eût été facile d'éviter, car elles n'ont pas une répercussion immédiate sur l'action. Etrange nuit de juin, par exemple, que celle où l'étoile Pollux passe au méridien de Paris ! Et faut-il penser que l'auteur ignore la division sexagésimale du cercle ? Il parle en effet (p. 219) d'un angle de 3° 60. S'il s'agit de 60 minutes, c'est 4° qu'il eût fallu dire ; et 60 secondes d'angle équivalent à 1 minute. D. A. C. Danio n'est d'ailleurs guère heureux lorsqu'il s'agit d'angles : ne parle-t-il pas (p. 178) d'un angle *dièdre* existant entre un plan et une direction, alors que ce terme s'applique uniquement au cas de deux plans. On objectera peut-être que ce sont là des détails trop techniques pour qu'il soit nécessaire de s'y arrêter ; ils figurent cependant dans le petit Larousse...

Ces faiblesses sont d'autant plus regrettables que l'auteur semble montrer des qualités qui pourront sans doute s'affirmer dans l'avenir : le choix du sujet, l'intérêt à l'égard de l'extrapolation plausible, le rythme de narration — tout cela possède de la valeur. Souhaitons à D. A. C. Danio de trouver un conseiller scientifique, et aussi de s'intéresser au relief psychologique de ses personnages : cela nous vaudra vraisemblablement des romans plus intéressants et mieux équilibrés que celui-ci.

DEMÈTRE IOAKIMIDIS.

MOI, UN ROBOT, par **Maurice Limat** (Fleuve Noir).

Que ce soit sous son nom ou sous la signature Limel, Maurice Limat doit avoir signé quelques centaines de volumes : romans d'aventures, policiers, d'espionnage ou de S.F., la plupart destinés à la jeunesse. Depuis quelque temps, il est devenu un des auteurs du Fleuve Noir, et voici le sixième ouvrage qu'il donne à cette collection. La lecture de ses romans laisse, en général, la même impression bizarre : mélange de satisfaction et de déception. Aucun n'est réussi, aucun n'est complètement manqué, et pas un n'est réellement indifférent. Voici un auteur qui, le plus souvent, se maintient juste un peu au-dessus du niveau des tâcherons de la S.F... comme X et Y... alors qu'on s'attend toujours à le voir se hisser au niveau d'un Wul ou du Steiner de « *Aux armes d'Ortog* ». Mais chaque fois cette attente est déçue. Et cependant, l'auteur ne manque pas d'idées ; les propos qu'il prête à ses personnages, la couleur spiritualiste de ses récits, tout cela n'est point sot ; mais la forme reste lourde, empâtée, les descriptions restent sans éclat et sans mystère, l'écriture est souvent négligée, les idées, excellentes en soi, apparaissent banales, quand ce n'est pas vulgaires. Certains défauts sont sans doute dûs au fait d'avoir écrit trop longtemps pour les jeunes, et presque uniquement pour eux ; mais Maurice Limat aurait avant tout besoin de consacrer plus longtemps à la rédaction de ses livres.

« *Moi, un robot* » confirme ce jugement. C'est toujours le vieux thème de la lutte entre l'homme et la machine, mais habilement renouvelé. Ici les robots se disent « les Hommes, les Fils du Dieu du Cosmos ». Les hommes se croient des robots, de simples mécaniques créées pour soulager le travail de leurs maîtres. Parfois des hommes se révoltent, mais ne vont pas au-delà de cette révolte. Andrès, le héros, ira seul au-delà. Il prendra conscience de sa nature d'être pensant, du fait qu'il est plus qu'une simple mécanique bien conditionnée. Comme tel, il sera réceptif à un appel venu de la Terre, montant d'un silence de mille siècles. Un homme du passé, veillé par une machine, réveillé de son hibernation, lui apprendra comment les hommes furent dépossédés par les machines. Non par la violence, mais par leur veulerie, par le refus de plus en plus marqué de se livrer aux tâches pénibles ou fatigantes. Avec l'assistance de son guide, en conjuguant les ressources de la science et de l'occultisme, Andrès libère les hommes en déchaînant les pluies qui corrodent et court-circuitent les mécaniques (une idée de Jean Painlevé dans le numéro spécial de « *Vu* », 1933).

Les hommes libérés prennent conscience de leur force, qui est le doute, et qui, au rebours de la certitude, permet seul l'évolution. Pourtant Ella, la compagne d'Andrès, contemplant côte à côte une carcasse de robot et un squelette humain, se demande où est la différence une fois que le temps a détruit les apparences extérieures.

Fermant le livre, nous sommes non pas déçus mais secrètement frustrés. Nous imaginons le roman qui eût pu être écrit, que nous pressentons parfois, que la lourdeur de l'écriture n'a pas permis de dégorger. Ainsi du passage de la « Nébuleuse Pourpre », cet univers conscient voulant atteindre l'existence et se créer. Une fois encore nous avons l'impression de manier un médaillon à peine ébauché en cherchant à retrouver l'effigie parfaite. C'est là un regret que ne nous laissent pas un Jimmy Guieu ou un Richard-Bessières. Et comme tel, comme d'autres Fleuve Noir de ces derniers temps, « *Moi, un robot* », si décevant soit-il, dépasse « *L'homme double* », « *Druso* », pour ne rien dire des « *Confluents* » ou des « *Faits d'Eiffel* ».

JACQUES VAN HERP.

LES FRELONS D'OR, par Peter Randa (Fleuve Noir).

Un voyage sur une planète lointaine, les ravages qu'ont exercés sur une civilisation naguère prospère les étranges « frelons d'or », la découverte puis la destruction de l'entité qui les anime — tout cela, a priori, aurait pu constituer un roman distrayant, voire intéressant. Malheureusement, le récit est informe, l'action demeure terne, et les personnages ont l'intensité et le relief de ceux d'un théâtre Guignol de village (l'auteur prévient d'ailleurs obligeamment que l'un d'entre eux a « le cerveau complètement vide »). Quant au côté scientifique du récit, il est inexistant, les protagonistes donnant l'impression de procéder au hasard dans leurs explorations. Vivement déconseillé.

DEMÈTRE IOAKIMIDIS.

FANTASTIQUE

INVITATION AU SUPPLICE, par Vladimir Nabokov (Gallimard, « Du Monde Entier »).

En lisant la quatrième page de la couverture de ce livre, on apprend qu'il fut publié avant la guerre dans une revue littéraire russe paraissant à Paris. On y trouve également, maladroitement dévoilé, le coup de théâtre que l'auteur de « *Lolita* » ménage, dans le récit, à ceux qui aiment les surprises conformes à la tradition. Ce n'est cependant pas à ceux-là que ce livre s'adresse en premier lieu.

De quoi s'agit-il dans ces pages ? Des dernières semaines d'un condamné à mort, de sa détention avant qu'il soit exécuté, de ses réflexions, de ses faits et gestes, et aussi des visites qu'il reçoit. Rien là que de très orthodoxe quant à la trame, ainsi qu'on le voit. Mais ce récit est rendu absolument ahurissant par les gifles que la logique y reçoit à chaque paragraphe, et par la verve avec laquelle ces gifles sont assenées. L'univers dans lequel se déroule l'action n'a rien d'orthodoxe, quant à lui, pas plus que les personnages qu'on y rencontre.

Que penser d'une ville dont les armoiries représentent un haut-fourneau nanti d'une paire d'ailes, dans laquelle les transports publics sont assurés par des wagonnets électriques en forme de cygnes ou de bateaux, tandis que les particuliers aisés se déplacent dans des voitures à remontoirs ? Comment ne pas être surpris lorsque l'auteur évoque l'aéroport, dans la baraque duquel dort un vieil avion rapiécé, lequel s'envole encore les jours de fête pour la distraction des infirmes ? Et comment faire face aux lois de la cité — ces lois qui exigent par exemple que, dans un procès, les rôles d'avocat et de procureur soient tenus par des frères utérins ou, à tout le moins, par des juristes grimés de façon à se ressembler totalement ? Vladimir Nabokov s'empare de l'imagination du lecteur dès le premier paragraphe, et l'emmène vers un pays de rêve ou de cauchemar, dans lequel le juge susurre la sentence de mort à l'oreille du condamné. L'invention de l'auteur ne faiblit à aucun moment : les traits absurdes succèdent aux évocations cocasses, le grotesque se mélange avec le fantastique pour s'animer d'une vie délirante.

Rien, dans ces pages, ne se déroule conformément aux prévisions du lecteur ; ce n'est pas seulement la réalité de chaque jour qui est ridiculisée, anéantie, mais aussi celle de la page précédente : ce directeur de prison qui a le don de passer à travers les murs se révèle, un peu plus loin, capable de se métamorphoser et de prendre l'apparence du geôlier. Ce geôlier lui-même, qui enlève à l'occasion sa barbe et sa tignasse, et qui vient proposer un tour de valse au détenu (lequel accepte d'ailleurs de

tourbillonner ainsi à travers les couloirs de la prison), paraît presque conventionnel par comparaison avec l'ahurissant M. Pierre, bourreau soucieux de gagner les bonnes grâces de sa future victime, auprès de laquelle il multiplie lourdement les attentions les plus saugrenues et la bonne humeur la plus insupportablement agaçante.

Quant aux scènes mêmes du récit, elles ne sauraient se raconter : aucun résumé ne donnerait une idée de la visite que vient faire la femme du détenu, accompagnée de son amant du jour, de ses parents et de ses meubles ; ni de la séance de cirque qu'improvise M. Pierre pour tenter de dérider l'infortuné prisonnier. Il faut cependant noter la façon dont les comparses ou les foules prennent régulièrement le contrepied de l'attitude qui pourrait être celle du lecteur : l'admiration béate du directeur envers M. Pierre, tout comme l'enthousiasme que le public accorde indifféremment au bourreau et à la victime, hérissent en même temps qu'elles font rire.

Ceux qui le désirent pourront chercher un symbolisme subtil en ces pages, et la scène finale leur sera peut-être précieuse pour cela : n'y voit-on pas le condamné, au moment de l'exécution, s'échapper de cet univers où il a été martyrisé, pour s'en aller du côté où se tiennent des êtres semblables à lui ? Le crime dont il était accusé n'était-il pas celui d'opacité à la lumière ? Tout cela pourrait donner lieu à de vastes développements, qui risqueraient cependant d'être assez gratuits. Et, de toute façon, l'envie n'en apparaîtrait qu'une fois le livre refermé : dès qu'il est entraîné par l'invention étourdissante de Vladimir Nabokov — et cela se produit à partir du premier paragraphe — le lecteur n'a qu'une envie, celle de connaître le nouveau tour que l'auteur va maintenant lui montrer. Ces tours ne sont pas arbitraires, d'ailleurs, ils s'enchaînent suivant une rigueur de l'absurde et aucun d'entre eux ne répète l'effet du précédent.

L'auteur de la traduction, Jarl Priel, a droit à des félicitations, pour avoir réussi à s'adapter aux rythmes très divers du récit, et aussi pour avoir su conserver l'irréalité de certaines notations (« *L'horloge sonna une demie qui se rapportait on ne sait trop à quoi* ») aussi bien que le grotesque de tels autres passages (« *...postillonnant avec une telle ardeur qu'un arc-en-ciel brillait aux alentours de sa bouche...* »).

« *Invitation au supplice* » est un livre que ne goûteront pas les cartésiens ; il procurera en revanche d'excellents moments à tous ceux qui ne dédaignent pas un fantastique saugrenu, au sein duquel la rigueur prend une forme irréelle, et où les événements se suivent selon une fatalité dont notre univers quotidien n'a aucune connaissance. Ce n'est pas un simple exercice de virtuosité, mais un véritable tour de force dans le domaine de l'architecture littéraire. Ce n'est pas, à la façon du « *Procès* » de Kafka, un réquisitoire contre les absurdités de l'appareil judiciaire, mais bien la mise en mouvement d'un univers artificiel, inconcevable par des moyens logiques, et qui, cependant, se révèle animé. Pour ces raisons, c'est sans aucun doute un livre à lire, et qui constitue une réussite majeure aux limites du fantastique, de l'absurde et du *nonsense* cher à Lewis Carroll.

DEMÈTRE IOAKIMIDIS.

•

EXCALIBUR ou LE RETOUR DU ROI ARTHUR (*The quest of Excalibur*) par **Leonard Wibberley** (Fasquelle).

Au XVe siècle, Sir Thomas Malory travailla à la compilation des légendes se rapportant aux Chevaliers de la Table Ronde. Son livre fut publié pour la première fois en 1485. Le

titre de cet ouvrage, « *Morte d'Arthur* », ne semblerait guère laisser de possibilités de retour au roi. Cependant, Malory mentionne dans un de ses derniers chapitres que certains croient qu'Arthur a été transporté « ailleurs » et qu'il reviendra. Dans le roman de Leonard Wibberley, le souhait d'un braconnier amène ce retour.

Il eût été possible de tirer d'un tel événement un crescendo spectaculaire qui, commençant modestement dans les terres de Sir Timothy Bors, se fût progressivement étendu à la famille royale, puis à l'Angleterre, voire à toute l'Europe. Le roi Arthur avait tout ce qu'il fallait pour bouleverser un peu notre vieux monde, et les réapparitions fantomatiques de ses chevaliers pouvaient donner lieu à des scènes autrement homériques que celles auxquelles se limite l'auteur. En fait, tout au moins dans le livre, les conséquences de ce retour sont beaucoup moins considérables : Arthur se contente principalement de rechercher — rigoureusement au hasard — son épée Excalibur, et les modifications qu'entraîne sa venue n'ont, en fin de compte, qu'un caractère épisodique. Elles se limitent à la suppression de quelques vexations bureaucratiques dans la machine administrative anglaise : il n'y a rien là que de très louable, mais était-il nécessaire de faire revenir le roi Arthur pour cela ?

L'ambition manifeste de l'auteur, en écrivant ces pages, était de produire un de ces livres dont on dit qu'ils sont « beaucoup plus profonds qu'ils n'en ont l'air ». Il fait graviter autour d'Arthur des personnages divers, dont le braconnier susmentionné, qui incarne apparemment le sens commun du peuple, et une princesse Pamela, sœur de la reine d'Angleterre, qui représente — et pour cause ! — le non-conformisme dans la famille régnante. Ces braves gens cherchent Excalibur de leur mieux, mais passent surtout leur temps à échanger leurs vues sur la société anglaise et le monde contemporain en général. Cela se fait avec une pesanteur éminemment britannique, que la présence d'un étudiant américain ne parvient guère à chasser. Quant à la traduction française, due à Henriette Guex-Rolle, elle est dans l'ensemble médiocre.

Du palais de Buckingham à un asile d'aliénés, le lecteur est convié à un voyage qui demeure finalement moins amusant que ce qu'on espérait. Une compensation partielle est cependant offerte par les illustrations de Siné, dont l'humour et la cocasserie sont beaucoup plus réelles que celles du texte, parce que moins ambitieuses, et qui possèdent en outre le mordant qui fait défaut au récit de Leonard Wibberley. Cependant, les admirateurs de ce dernier trouveront sans doute au long de ces pages les pointes — très soigneusement enveloppées de périphrases et de modération — qui les auront amusés dans « *Passez-moi le Président* » ou dans « *La souris qui rugissait* ». Les autres lecteurs penseront peut-être qu'Arthur s'est dérangé pour rien.

DEMÈTRE IOAKIMIDIS.

VULGARISATION SCIENTIFIQUE

LES EXPLORATIONS AU XXe SIECLE par **H. Beaubois, N. Casteret, Ch. Dollfus, J. Franco, H. Lhote, J. Rouch, J. Soubrier, H. Tazieff, P.-E. Victor** (Librairie Larousse).

Cet ouvrage est intéressant et très bien présenté. Il faut cependant noter qu'il n'apporte rien de nouveau. Les amateurs de récits de voyages et d'explorations trouveront en effet de grandes similitudes entre ce livre et d'autres ouvrages publiés au cours de ces dernières années, tels que : « *De la banquise à la jungle* » (Plon, 1952), « *Explorations* » (Le Livre de

Paris, 1957), « *A la pointe de l'exploration* » (Arthème Fayard, 1960).

On peut aussi regretter que les auteurs de certains chapitres n'aient pas entrepris les recherches bibliographiques nécessaires pour donner une vue plus complète des explorations au xxe siècle. Certains auteurs ne mentionnent que les explorations effectuées par les voyageurs français bien connus du public ; d'autres explorateurs français de valeur, mais moins soucieux de publicité, ne sont même pas mentionnés. Quant aux explorateurs étrangers, ils sont souvent complètement ignorés par quelques auteurs de ce livre collectif.

La « grande exploration » terrestre étant aujourd'hui achevée, les chapitres qui ouvrent le plus de perspectives sur l'avenir sont ceux consacrés à l'exploration des mers et du ciel.

En conclusion, « *Les explorations au* xxe *siècle* » est un ouvrage populaire intéressant et bien illustré, mais le lecteur français attend toujours la publication d'une vraie histoire des explorations récentes basée sur des recherches bibbliographiques approfondies.

PIERRE STRINATI.

LA FACE CACHEE DE LA LUNE, ouvrage collectif publié par l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S.

Grâce à Pergamon Press, 24, rue des Ecoles, Paris (5e), on peut lire en traduction française le récit de l'exploit scientifique le plus extraordinaire de tous les temps : la photographie de la face cachée de la Lune par la fusée russe Lunik III. Cet exploit s'est terminé par une catastrophe mystérieuse. Lunik III cessa d'émettre des signaux et on n'a jamais su ce qu'il en advint. A-t-il été victime d'une météorite ? A-t-il été dévié de sa trajectoire par des forces naturelles inconnues ? On ne le saura probablement jamais. Le compte rendu officiel soviétique qui paraît en français chez Pergamon Press contient bien entendu de très bonnes reproductions des trois photos de la face inconnue de la Lune. Il contient aussi la description détaillée des mécanismes automatiques complexes et délicats qui ont permis de réaliser l'exploit. La science-fiction devient vraie.

JACQUES BERGIER.



■ **Précision bibliographique.**

En rendant compte de « *Pèlerinage à la Terre* » de Robert Sheckley dans notre dernier numéro (page 131), Alain Dorémieux signalait que huit nouvelles de ce recueil avaient paru antérieurement dans la revue « *Galaxie* ».

Un de nos lecteurs (à l'œil de lynx et à la mémoire d'éléphant) nous apporte un surcroît de renseignements. Ce ne sont pas huit, mais *dix* nouvelles de ce volume qu'on avait pu lire déjà dans « *Galaxie* ». Deux autres en effet y avaient également paru, sous la signature de Finn O'Donnevan, pseudonyme de Sheckley. Ce sont : « *Piège* » (« *Galaxie* » n° 31, sous le titre « *La souricière* ») et « *Les grands remèdes* » (« *Galaxie* » n° 36, sous le titre « *Erreur de traitement* »).

Le nombre des inédits dans le volume de Denoël n'est donc plus que de quatre.

Revue des Films

L'écran à quatre dimensions

par F. HODA

IMPASSES

Dans ma chronique du mois de novembre, j'exposais mes craintes de voir les scénaristes ressusciter encore de nombreuses fois le docteur Frankenstein. Hélas, les dernières sorties du genre viennent confirmer mes prédictions. A défaut de Frankenstein, on nous sert « *Les maîtresses de Dracula* ». Le sinistre personnage nous revient sous les traits d'un très beau jeune homme, entouré d'un véritable harem de femmes vampires. Et l'ex-docteur Frankenstein, Peter Cushing, transformé en docteur en théologie, entend débarrasser l'Europe de ce sanguinaire mort-vivant. Tout le bric-à-brac vampirique ressort pour l'occasion. Pourtant les scénaristes ont sué sang (si l'on peut dire !) et eau pour innover. En plus de la croix, ils ont inventé une arme nouvelle contre les vampires : l'eau bénite, qui guérira les plaies de Cushing et brûlera définitivement (qu'ils disent) le monstre. A quoi bon raconter l'histoire ? Cette fois la trame est axée autour d'une jeune institutrice française qui se rend en Europe centrale. Elle se trouve obligée de passer la nuit au château des « Dracula » ; elle découvre que la mère du vampire tient son fils prisonnier ; attirée par la beauté du jeune homme, elle l'aide à s'évader...

Il y avait pourtant de l'idée dans ce mélodrame : pour la première fois à ma connaissance, on essayait de décrire les rapports d'un vampire et de sa mère. Mais là où il aurait pu y avoir une intéressante variation sur le thème du complexe d'Œdipe, il ne subsiste plus qu'une mascarade assez ennuyeuse.

Le metteur en scène Terence Fisher, passé spécialiste en la matière, s'assagit de film en film. Le sadisme délavé des « *Maîtresses de Dracula* » étonne : un film presque visible par tous ! Plus trace de ces violences qui signalaient Fisher à notre attention dans ses premiers « *Frankenstein* » et « *Dracula* ». Que reste-t-il alors ? Rien. Je ne crois pas me tromper en disant que cette dernière variation ennuiera même les amateurs du genre.

Une trop longue exposition achève de décourager le spectateur, et les métamorphoses de David Peel en chauve-souris finissent par lasser. En donnant de pareilles bandes, je pense que la série anglaise qui était brillamment partie signe son arrêt de mort.

Parmi les slogans publicitaires imaginés pour cette production, relevons le suivant : « Qui sera sa prochaine victime ?... Vous ? » On ne saurait mieux dire pour définir le sort du spectateur !

Soyons sérieux : depuis quelque temps les séries d'épouvante, même très soignées, s'essouflent. Le genre se trouve dans une véritable impasse. J'ai souvent eu l'occasion de le dire, le public auquel s'adresse le film d'épouvante est composite ; il y a ceux qui recherchent les scènes de « choc » ; il y a aussi les vrais amateurs de fantastique. On pourrait se contenter de travailler pour les uns ou pour les autres. Mais dans les deux cas, un renouvellement s'impose. En s'en tenant aux recettes revues et corrigées pour des raisons de censure, on risque de détourner le monde. La littérature fantastique moderne recèle

des trésors. Pourquoi les cinéastes s'obstinent-t-ils à lui tourner le dos ?

***

Autre impasse : celle dans laquelle se trouve le film « familial » tiré d'œuvres littéraires célèbres. Un exemple éclatant nous en est donné par « *The three worlds of Gulliver* », nouvelle mouture du fameux roman de Swift. Les adaptateurs ont voulu faire un film visible par tous ; aussi bien ont-ils effacé de l'œuvre du grand écrivain anglais tout ce qui pouvait « choquer ». La satire et la philosophie disparaissent. Seul subsiste le support « fantastique ». Les auteurs de cette entreprise oublient que le fantastique est un moyen et qu'en le vidant il ne reste plus grand-chose. Pourtant il convient de souligner le travail soigné du metteur en scène Jack Sherr et surtout l'excellence des effets spéciaux de Ray Herrmann. La photographie de Wilkie Cooper est très bonne et elle permet de voir sans déplaisir cette bande, dont on se demande au fond à qui elle s'adresse. Les acteurs font des efforts méritoires. Mais je ne crois pas que ce genre de films puisse avoir un avenir, surtout en Europe.

LE PREMIER GRAND PRIX INTERNATIONAL DU ROMAN D'ANTICIPATION ET DE SCIENCE-FICTION

Le 24 décembre, veille de Noël, s'est réuni à Lugano le jury du Grand Prix International du Roman d'Anticipation et de Science-Fiction, pour l'attribution du prix.

Le jury a enregistré, avec satisfaction, le succès exceptionnel remporté dans tous les pays par cette première manifestation littéraire internationales, puisque 253 auteurs *y ont participé, pour un total de 255 romans écrits en* français, italien, anglais, allemand *et* russe.

En quatre étapes de sélections successives, les romans sur lesquels le jury était appelé à statuer se sont réduits d'abord à 35, *puis à* 15.

D'autre part, le jury a dû constater qu'en réalité, sous l'appellation unique de science-fiction, coexistent des genres différents, et il a décidé par conséquent de scinder le Grand Prix en deux sections distinctes : anticipation *et* science-fiction.

Au troisième tour de scrutin, à l'unanimité, le jury a décerné le Grand Prix :

Pour l'anticipation, *à José Van Den Esch, journaliste parisien, pour son roman* « Janvier an 2.000 », *vision d'un avenir très proche et qu'une certaine technocratie, s'appuyant sur les robots électroniques, édifie chaque jour sous nos yeux, œuvre dans la lignée d'Aldous Huxley.*

Pour la science-fiction, *à notre ami et collaborateur Pierre Versins, pour son roman* « La présence lointaine », *œuvre pleine de hardiesse et de poésie, où la science-fiction rejoint la vraie littérature.*

Au cours des deux premiers tours de scrutin, quelques voix s'étaient portées sur « La super-civilisation martienne », *de Jeanne Sénéchal* (Rabat), *et sur* « La naissance des dieux », *de Chris Renard* (Paris).

Le jury a également décidé de créer des prix secondaires pour récompenser les meilleures œuvres reçues appartenant à des genres intermédiaires :

Le prix du thriller de science-fiction, *à Beryl Norton* (Milan), *pour son roman* « La planète des ombres ».

Le prix du roman d'espionnage d'anticipation, *à Karol Bor* (Monte-Carlo), *pour* « Atlantide 1980 ».

Enfin, comme il avait été prévu au règlement du Grand Prix, le jury, à l'unanimité, a invité José Van Den Esch et Pierre Versins à se joindre à lui, dans l'avenir, et a décidé que le second grand prix serait décerné dans la nuit de Noël 1961, *à Milan.*

Les romans présentés, écrits dans l'une quelconque des langues européennes, devront être entièrement et absolument inédits, *et libres de tout engagement éditorial. Ils devront être clairement et soigneusement dactylographiés et envoyés en trois exemplaires brochés, sous pli recommandé, au* secrétariat général du Grand Prix International du Roman d'Anticipation et de Science-Fiction, *via Fratelli di Dio 9, Novara (Italie).*

Le dernier délai pour l'envoi des manuscrits est fixé, pour tous les pays, au 30 septembre 1961, *mais il est recommandé à tous les concurrents d'effectuer leurs envois dès que possible, afin d'éviter l'encombrement des derniers jours.*

Toutes les demandes de renseignements devront être envoyées à la même adresse que ci-dessus (accompagnées d'un coupon-réponse international).

TRIBUNE LIBRE

Deux opinions sur « Le matin des magiciens »

Je viens de terminer la lecture du livre de Pauwels et Bergier « *Le matin des magiciens* ». Mon opinion est très semblable à celle formulée par Gérard Klein (1). Je me permets cependant de faire quelques remarques personnelles.

Tout d'abord, « *Le matin des magiciens* » est agréable à lire et il pousse invinciblement le lecteur à réfléchir, ne serait-ce que pour critiquer certaines idées émises. Il faut tout de suite reconnaître que, grâce aux précautions prises par les auteurs, cette critique est très difficile à faire. Il est en effet précisé (p. 24) que ce livre n'est pas une contribution scientifique. Etant de formation scientifique, c'est cependant d'un point de vue scientifique que je voudrais faire quelques remarques.

Le principal reproche formel que l'on puisse faire à ce livre est l'absence de bibliographie détaillée. Les auteurs ont volontairement laissé de côté la liste détaillée de leurs références afin de ne pas alourdir l'ouvrage (p. 25). Laisser le lecteur dans l'ignorance des sources originales de renseignements n'est pas concevable dans un travail scientifique. Mais, « *Le matin des magiciens* » n'étant pas un livre scientifique, cette critique ne peut être retenue !

A moins de nombreuses éditions successives et corrigées, il est très rare de trouver un livre dépourvu d'erreurs. « *Le matin des magiciens* » n'échappe pas à cette règle. Quelques erreurs dans des domaines qui me sont plus particulièrement familiers semblent montrer que, dans certains cas, les auteurs n'ont pas eu recours aux sources originales en rédigeant leur ouvrage ; ils ont certainement cité des faits de mémoire en les déformant ou ils ont eu recours comme source à des travaux de vulgarisation. Voici quelques-unes de ces erreurs :

p. 175 : il n'existe pas de grotte de Tassili ; il existe un massif, le Tassili des Ajjers, dans lequel existent de nombreux abris et grottes.

p. 176 : penicillum n'est pas correct ; c'est Penicill*i*um qu'il faut écrire (avec un P majuscule, car il s'agit d'un nom de genre).

p. 418 : ce n'est pas au cours du vol, mais posées, que les abeilles dessinent des figures.

Ce ne sont là évidemment que de petits détails. Mais, même si « *Le matin des magiciens* » n'est pas un livre scientifique, il traite de faits scientifques. Il faut donner au lecteur non-spécialiste des faits exacts ou bien lui fournir des indications bibliographiques détaillées.

Si j'ai bien compris les auteurs, leur idée de base est qu'il existe dans chaque science un domaine fantastique encore inconnu et que les savants refusent de voir. Ils veulent faire œuvre de novateurs en attirant l'attention sur ces domaines fantastiques et, ne pouvant évidemment considérer toutes les sciences dans un volume malgré tout assez réduit, ils ont choisi quelques exemples, tels que : présence sur la terre dans un très lointain passé de civilisations avancées, venues peut-être d'autres planètes, existence de sens inconnus chez l'homme, importance des recherches des alchimistes. En fait, plusieurs de ces points de vue sont loin d'être nouveaux. Ces suppositions ont déjà été faites, mais elles resteront suppositions tant que des preuves ne seront pas produites.

Les auteurs semblent croire que les savants actuels sont bornés et conservateurs et qu'ils refusent tout fait ou toute théorie pouvant modifier leurs

(1) Voir « *Fiction* » du mois dernier, page 129 (N.D.L.R.).

propres interprétations. Cela a pu être vrai au XIXe siècle ; d'autre part, on peut trouver actuellement des esprits sclérosés qui refusent l'évidence de découvertes ou de faits expérimentaux nouveaux. Mais ce sont là des exceptions. Actuellement, les savants font preuve d'un esprit très ouvert ; ils ne reculent pas devant les hypothèses les plus hardies, mais ils n'affirment la réalité de leurs hypothèses que quand des preuves les rendent vraisemblables.

Beaucoup de sciences, et notamment la physique et l'astronomie, ont vu leurs bases complètement bouleversées au cours du XXe siècle. Nul doute que les physiciens et les astronomes acceptent de voir leurs conceptions actuelles être entièrement revisées dans l'avenir.

L'ouvrage de Pauwels et Bergier aura certainement le mérite d'éveiller certains esprits bornés ; il déchaînera l'enthousiasme des adeptes des parasciences. Il aurait pu être utile pour assouplir l'esprit sclérosé de savants conservateurs ; malheureusement, par sa forme même (assemblages de sujets disparates, absence de bibliographie détaillée), il est douteux qu'il puisse attirer l'attention de ceux-ci.

PIERRE STRINATI.

***

J'en conviens tout de suite : il est parfaitement incongru de répondre à un article rédigé à propos d'un livre qu'on n'a *pas* encore lu. N'importe, au fond : nous autres, amateurs de phantasmes, n'en sommes pas à cela près, et la S. F. nous habitue à pire !

Donc : je n'ai pas lu « *Le matin des magiciens* ». Je le ferai. C'est promis. Je n'en connais que la préface, publiée par « *Fiction* », et les articles de Narcejac et Klein.

Il me semblait que, sans avoir trouvé la pierre philosophale, le livre de Bergier et Pauwels avait du moins le mérite d'être parti à sa recherche, et montré une voie pas plus surprenante qu'une autre. Et même originale, non ? Et s'il est vrai qu'il y ait confusion dans ce livre, la quête de la vérité est toujours respectable. Au demeurant, quelle est donc la vérité pour Gérard Klein ? Si la vérité existe, nous n'en connaissons jamais qu'une apparence, la confusion est obligatoire, et la raison donnée par Klein est elle aussi confuse.

Il m'est arrivé, autrefois, de parler à des gens qui connaissaient Gurdjieff, et même de rencontrer la fille d'Ouspanski. De telles rencontres, j'en conviens, n'avaient rien de bien probant, et les questions soulevées alors demeurent toujours sans réponse. Mais ce qui me semble curieux, c'est que l'auteur du « *Gambit des étoiles* » qui, dans son livre, admettait une intelligence galactique qui commanderait aux hommes, et leur trouvait par cela même *une* justification, s'oppose à un ouvrage dont une des données au moins est similaire. Klein a le goût du fantastique mais ne croit pas aux magiciens, ne veut pas être dupé. La belle affaire ! Est toujours dupé qui le veut bien, surtout dans un genre littéraire qui procède de la magie plus que du nombre.

Et Gérard Klein, qui admet dans la littérature fantastique le dédoublement, la téléportation, la lévitation, la télépathie, les intelligences ab-humaines, tout ce qui est bizarre, insolite, fantasque, poétique, — qui est lui-même un poète du fantasque, de l'insolite, de l'étrange, — s'insurge contre « *Le matin des magiciens* » ? Pourquoi ? Parce que les données du livre rejoignent certains aspects de son œuvre ? Alors, jalousie d'auteur ? Ce serait un peu mesquin, et j'aime autant évincer cette pensée à propos d'un écrivain que j'apprécie. Alors ?

Il préfère croire que Pauwels et Bergier n'ont fait là que monter un gigantesque canular, ce qui n'est guère compatible avec ce que nous savons d'eux. Mais enfin, c'est son droit, naturellement. Mais puisqu'on peut établir certains

parallèles entre ses propres ouvrages et « *Le matin des magiciens* », admettre le canular serait admettre la non-sincérité de Klein dans ses propres écrits, et j'aime autant croire qu'il ne peut pas ne pas être sincère. Et la poésie, la stylisation, n'expliquent pas tout.

Q'un tel article ait été écrit n'a rien qui puisse m'étonner. Ce qui m'étonne, c'est justement la signature de Klein. « *J'aime bien qu'on me raconte de belles histoires,* » proclame-t-il, « *pas qu'on essaie de me les faire prendre pour la réalité.* » Il y a pourtant des réalités qui résistent à toute investigation strictement scientifique, et elles portent des noms que nous connaissons bien : télépathie, prescience onirique ou non, guérisons miraculeuses, stigmates corporels sur certains mystiques, etc, etc. Il s'agit là de *faits* observés, catalogués, — inexpliqués encore. Ils le seront sans doute un jour, ce seront toujours de belles histoires, de beaux problèmes. Et peut-être résolus par les méthodes aujourd'hui qualifiées d'empiriques. Qui sait ? Gérard Klein le sait ? Le veinard !

Où sont les références, demande-t-il ? Ah... Et les siennes ? Qui sont, entre autres, ces « *humbles qui, au prix d'autres efforts, tentent de discerner le visage de la réalité ?* » Allons, le matérialisme à tous crins n'est pas plus valable qu'autre chose ; il est seulement aujourd'hui plus facile. Et j'insiste sur « aujourd'hui ». Tant pis pour moi.

Pauwels et Bergier, de l'aveu même de Klein, n'affirment rien, mais proposent. Ils insinuent, affirme et propose Klein. Pourquoi pas ? Le mot n'est pas obligatoirement péjoratif. Ni le fait blâmable. Il est même naturel de la part de gens qui ont une conviction et tentent de la faire partager. Que tout soit acceptable, en bloc, certainement pas. Une telle allégation serait, comme la blancheur, une image publicitaire. Qu'on doive tout rejeter est la marque d'une étroitesse de vue, d'un conformisme dont la littérature de S.F. s'accommode mal.

Dois-je ajouter que sur le plan intellectuel, je considère l'article de Klein comme une mauvaise action, un « mauvais coup » porté contre ceux qui tentent, avec plus ou moins d'humilité parce qu'il n'est pas question ici d'être humble, de discerner *un des* visages de la réalité ?

Je ne sais, car cela signifierait que j'ai cru Klein de bonne foi, et certains de ses amis m'en firent la confidence, il est un homme trop intelligent pour avoir pris son article au sérieux.

G. GHEORGHIU.

Dépôt légal : 1er *trimestre* 1961. — *Le Gérant :* M. RENAULT.
Imprimerie Riccobono - Draguignan (Var).